H. b.

A

S. V.
R. V.
A - S
12.5.4
6.306

B. I.

HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DE
M. DE VOLTAIRE.

HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DE
M. DE VOLTAIRE,

Par M. le Marquis DE LUCHET,

Secrétaire Perpétuel de la Société des Antiquités de Caſſel; Membre de l'Académie de Marſeille, de celle d'Erfort, de la Société Royale de Lunebourg, de la Société patriotique de Heſſe-Hombourg, de l'Inſtitution de Boulogne, & de pluſieurs autres.

TOME SIXIEME.

A CASSEL;

Et ſe trouve à PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME & de Madame la Comteſſe d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DE
M. DE VOLTAIRE.

LETTRE
A M. de la Faye,

En 1718.

LA Faye, ami de tout le monde,
Qui ſavez le ſecret charmant
De réjouir également
Le philoſophe, l'ignorant,
Le galant à perruque blonde;
Vous qui rimez, comme Ferrand,
Des Madrigaux, des Epigrammes,
Qui chantez d'amoureuſes flammes

Sur votre luth tendre & galant,
Et qui même aſſez hardiment
Osâtes prendre votre place
Auprès de Malherbe & d'Horace,
Quand vous alliez ſur le Parnaſſe
Par le Café de la Laurent.

Je voudrois bien aller auſſi au Parnaſſe, moi qui vous parle ; j'aime les Vers à la fureur ; mais j'ai un petit malheur, c'eſt que j'en fais de déteſtables, & j'ai le plaiſir de jeter tous les ſoirs au feu tout ce que j'ai barbouillé dans la journée. Par fois je lis une belle ſtrophe de M. *de Lamotte*, & alors je me dis tout bas : Petit miſérable, quand feras-tu quelque choſe d'auſſi bien ? le moment d'après, c'eſt une ſtrophe peu harmonieuſe & un peu obſcure, & je me dis : Garde-toi d'en faire autant. Je tombe ſur un Pſeaume ou ſur une Epigramme orduriere de *Rouſſeau* ; cela éveille mon odorat. Je veux lire ſes autres ouvrages, mais le

livre me tombe des mains; je vois des Comédies à la glace, des Opéra fort au-deſſous de ceux de l'Abbé *Pic*; une Épître au Comte d'*Ayen*, qui eſt à faire vomir; un petit voyage de *Rouen* fort inſipide; une Ode à M. *Duché*, fort au-deſſous de tout cela : mais ce qui me révolte & qui m'indigne, c'eſt le mauvais cœur qui perce à chaque ligne. J'ai lu ſon Epître à *Marot*, où il y a de très-beaux morceaux; mais je crois y voir plutôt un enragé qu'un Poëte. Il n'eſt pas inſpiré, il eſt poſſédé; il reproche à l'un ſa priſon, à l'autre ſa vieilleſſe; il appelle celui-ci *Athée*, celui-là *Marouffle* : où eſt donc le mérite de dire en vers de cinq pieds des injures ſi groſſieres? Ce n'étoit pas ainſi qu'en uſoit M. *Deſpréaux*, quand il ſe jouoit aux dépens des mauvais Auteurs; auſſi ſon ſtyle étoit doux & coulant; mais celui de *Rouſſeau* me

paroît inégal, recherché, plus violent que vif, & teint, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, de la bile qui le dévore. Peut-on ſouffrir qu'en parlant de M. *Crébillon*, il diſe qu'il vient de ſa griffe *Apollon* moleſter ? Quels Vers que ceux-ci !

Ce rimeur ſi ſévere
Devient amer, quand le cerveau lui tinte,
Plus qu'aloës, ni jus de coloquinte.

De plus, toute cette Epître roule ſur un raiſonnement faux ; il veut prouver que tout homme d'eſprit eſt honnête homme, & que tout ſot eſt un fripon ; mais ne ſeroit-il pas la preuve trop évidente du contraire? ſi pourtant, c'eſt véritablement de l'eſprit que le ſeul talent de la verſification, je m'en rapporte à vous & à tout *Paris*. *Rouſſeau* ne paſſe point pour avoir d'autre mérite ; il écrit ſi mal en proſe, que

ſon *Factum* eſt une des pieces qui ont ſervi à le faire condamner, au contraire le *Factum* de M. *Saurin* eſt un chef-d'œuvre, *& quid facundia poſſet, tum paruit.* Enfin, vous voulez que je vous diſe franchement mon petit ſentiment ſur MM. *de Lamotte* & *Rouſſeau*: M. *de Lamotte* penſe beaucoup, & ne travaille pas aſſez ſes Vers; *Rouſſeau* ne penſe guere, mais il travaille ſes Vers beaucoup mieux, le point ſeroit de trouver un Poëte qui penſât comme *Lamotte*, & qui écrivît comme *Rouſſeau* (quand *Rouſſeau* écrit bien s'entend) mais,

Pauci quos æquus amavit
Juppiter, aut ardens evexit ad æthera virtus.
Dis geniti potuerè. . . . . .

J'ai bien envie de revenir bientôt ſouper avec vous, & raiſonner des Belles-Lettres : je commence à m'ennuyer

beaucoup ici. Or il faut que je vous diſe ce que c'eſt que l'ennui :

Car vous, qui toujours le chaſſez,
Vous pourriez l'ignorer peut-être ;
Trop heureux ſi ces vers, à la hâte tracés,
Ne vous l'ont déja fait connoître !
C'eſt un gros Dieu lourd & peſant,
D'un entretien froid & glaçant,
Qui ne rit jamais, toujours bâille,
Et qui depuis cinq ou ſix ans
Dans la foule des courtiſans,
Se trouvoit toujours à Verſaille.
Mais on dit que tout de nouveau
Vous l'allez revoir au Parterre,
Au *Capricieux* de Rouſſeau :
C'eſt-là ſa demeure ordinaire.

Au reſte, je ſuis charmé que vous ne partiez pas ſitôt pour * * * *Genes ;* votre Ambaſſade m'a la mine d'être pour vous un bénéfice ſimple ; faites-vous payer de votre voyage, & ne le faites point ; ne reſſemblez point à ces politiques errans qu'on envoie de *Parme* à *Florence*, & de *Florence* en *Holſtein*, & qui reviennent enfin ruinés dans leur

pays, pour avoir le plaiſir de dire, *le Roi mon Maître.* Il me ſemble que je vois des Comédiens de campagne qui meurent de faim, après avoir joué le rôle de *Céſar* & de *Pompée.*

Non, cette brillante folie
N'a point enchaîné vos eſprits:
Vous connoiſſez trop bien le prix
Des douceurs de l'aimable vie
Qu'on vous voit mener à Paris
En aſſez bonne compagnie;
Et vous pouvez bien vous paſſer
D'aller loin de nous profeſſer
La politique en Italie.

LETTRE

De M. de Voltaire au Docteur Swift.

Londres à la Perruque blanche,
Cowent Garden Dec. 14. 1727.

Vous ſerez ſurpris de recevoir un *Eſſai* en Anglois (1) d'un Voyageur François. Je vous prie, ayez de l'indulgence pour un de vos admirateurs,

(1) Il s'agiſſoit d'un Eſſai ſur les Guerres civiles de France, dont il fit la baſe de la *Henriade*, Poëme épique, devenu bien célebre depuis. Il fut mis à la Baſtille, & ayant obtenu ſon élargiſſement, il paſſa en Angleterre, & ſollicita des Souſcriptions pour ſon Poëme. En une année & demie, il apprit parfaitement l'anglois; & en 1727, date de cette Lettre, il écrivit l'Ecoſſaiſe ci-mentionnée, avec un autre Eſſai ſur la Poéſie épique des Nations de l'Europe, depuis *Homere* juſqu'à *Milton*.

qui doit le goût qu'il a pour votre langue à vos ouvrages ; ce goût qui l'a entraîné dans l'entrepriſe haſardeuſe d'écrire en Anglois. Vous verrez par l'Avertiſſement, que j'ai certains deſſeins ſur vous, & qu'il faut que je vous faſſe connoître pour la gloire de votre pays, & pour l'inſtruction du mien. Ne me défendez pas au moins d'orner ma relation de votre nom. Souffrez que j'aie la ſatisfaction de parler de vous, comme la poſtérité en parlera.

En même tems, je prends la liberté de vous prier d'employer un peu votre crédit en Irlande, pour me procurer quelques ſouſcriptions à la *Henriade*, qui eſt preſque achevée, & qui ne paroît pas encore, faute d'un peu de ſecours. La ſouſcription n'eſt que d'une guinée d'avance. Je ſuis avec la plus grande eſtime, & la plus parfaite reconnoiſſance, M. Votre très, &c.

AU MÊME.

MONSIEUR,

L'autre jour j'envoyai une cargaiſon de ſottiſes françoiſes au Vice-Roi. Milady *Bolinbroke* s'eſt chargée de vous procurer un exemplaire de la *Henriade*; elle ſouhaite de faire cet honneur à mon ouvrage, & j'eſpere que le mérite de vous être préſenté par ſes mains, lui ſervira de récommandation. Cependant ſi elle ne l'a pas fait encore, je vous prie d'en prendre un de la cargaiſon qui ſe trouve à préſent dans le Palais du Vice-Roi. Je vous ſouhaite l'ouie bonne. Dès que vous l'aurez, rien ne vous manquera. Je n'ai point vu M. *Pope* cet hiver, mais j'ai vu le troiſieme volume des *Miſcellanea*, & plus je lis vos ouvrages plus j'ai honte des miens. Je ſuis avec reſpect, eſtime, & la plus parfaite reconnoiſſance, Votre, &c.

AU MÊME.

Vendredi 16.

MONSIEUR,

Je vous envoie ci-joint deux Lettres, l'une de M. *de Morville* Secrétaire d'Etat, & l'autre pour M. *des Maiſons*, deſirant & dignes tous les deux de faire votre connoiſſance. Ayez la bonté de me faire ſavoir, ſi vous avez deſſein de prendre la route de *Calais* ou celle de *Rouen*. Si vous prenez la réſolution de paſſer par *Rouen*, je vous donnerai des lettres pour une bonne Dame, qui vit à ſa terre près de *Rouen*. Elle vous recevra comme vous le méritez. Vous y trouverez deux ou trois de mes amis intimes, qui ſont vos admirateurs, & qui ont appris l'Anglois depuis que je ſuis en Angleterre.

Tous vous témoigneront les égards ; & vous procureront les plaiſirs qui ſeront en leur pouvoir. Ils vous donneront cent adreſſes pour *Paris*, & vous fourniront toutes les commodités convenables. Daignez me faire part de votre réſolution, je me donnerai aſſurément toutes les peines poſſibles pour vous rendre ſervice, & pour faire connoître à mon pays que j'ai l'honneur ineſtimable d'être de vos amis. Je ſuis avec le plus grand reſpect & eſtime, &c.

LETTRE

A MM. les Auteurs du Nouvelliſte du Parnaſſe. (1)

MESSIEURS,

On m'a fait tenir à la campagne, où je ſuis, près de *Kenterbury*, depuis quatre mois, les Lettres que vous publiez avec ſuccès, en France, depuis environ ce tems. J'ai vu dans votre dix-huitieme Lettre des plaintes injurieuſes que l'on vous adreſſe contre moi, ſur leſquelles il eſt juſte que j'aie l'honneur de vous écrire, moins pour ma propre juſtification, que pour l'intérêt de la vérité.

Un ami, ou peut-être un parent de

(1) C'étoit MM. l'Abbé *des Fontaines* & *de la Clode*.

feu M. *de Campiſtron*, me fait des reproches pleins d'amertume & de dureté, de ce que j'ai, dit-il, inſulté à la mémoire de cet illuſtre Ecrivain, dans une brochure de ma façon, & que je me ſuis ſervi de ces termes indécens : *Le pauvre Campiſtron.* Il auroit raiſon ſans doute de me faire ce reproche, & vous, Meſſieurs, de l'imprimer, ſi j'avois en effet été coupable d'une groſſiéreté ſi éloignée de mes mœurs. Ç'a été pour moi une ſurpriſe également vive & douloureuſe de voir que l'on m'impute de pareilles ſottiſes. Je ne ſais ce que c'eſt que cette brochure, je n'en ai jamais entendu parler. Je n'ai fait aucune brochure en ma vie, ſi jamais homme devoit être à l'abri d'une pareille accuſation, j'oſe dire que c'étoit moi, Meſſieurs.

Depuis l'âge de ſeize ans, où quelques vers un peu ſatyriques, & par conſéquent

très-condamnables, avoient échapé à l'imprudence de mon âge, & au reſſentiment d'une injuſtice, je me ſuis impoſé la loi de ne jamais tomber dans ce déteſtable genre d'écrire. Je paſſe mes jours dans des ſouffrances continuelles de corps qui m'accablent, & dans l'étude des bons livres qui me conſole ; j'apprends quelquefois dans mon lit, que l'on m'impute à *Paris* des Pieces fugitives que je n'ai jamais vues, & que je ne verrai jamais. Je ne puis attribuer ces accuſations frivoles à aucune jalouſie d'Auteur ; car qui pourroit être jaloux de moi ? mais quelque motif qu'on ait pu avoir pour me charger de pareils écrits, je déclare ici, une bonne fois pour toutes, qu'il n'y a perſonne en France qui puiſſe dire que je lui aie jamais fait voir, depuis que je ſuis hors de l'enfance, aucun écrit ſatyrique en vers ou en proſe, &

que celui-là ſe montre, qui puiſſe ſeulement avancer que j'ai jamais applaudi un ſeul de ces écrits, dont le mérite conſiſte à flatter la malignité humaine.

Non-ſeulement je ne me ſuis jamais ſervi de termes injurieux, ſoit de bouche, ſoit par écrit, en citant feu M. *de Campiſtron*, dont la mémoire ne doit pas être indifférente aux gens de Lettres ; mais je me ſuis toujours révolté contre cette coutume impolie, qu'ont priſe pluſieurs jeunes gens, d'appeler par leur ſimple nom des Auteurs illuſtres qui méritent des égards.

Je trouve toujours indigne de la politeſſe françoiſe, & du reſpect que les hommes ſe doivent les uns aux autres, de dire *Fontenelle*, *Chaulieu*, *Crébillon*, *Lamotte*, *Rouſſeau*, &c. & j'oſe dire que j'ai corrigé quelques perſonnes de ces manieres indécentes de parler, qui ſont toujours inſultantes pour les vivans,

vivans, & dont on ne doit ſe ſervir envers les morts, que quand ils commencent à devenir anciens pour nous. Le peu de curieux qui pourront jeter les yeux ſur les Préfaces de quelques Pieces de Théatre que j'ai haſardées, verront que je dis toujours le grand *Corneille*, qui a pour nous le mérite de l'Antiquité, & que je dis, M. *Racine* & M. *Deſpréaux*, parce qu'ils ſont preſque tous mes contemporains.

Il eſt vrai que dans la Préface d'une Tragédie, adreſſée à Milord *Bolingbrocke*, rendant compte à cet illuſtre Anglois des défauts & des beautés de notre Théatre, je me ſuis plaint avec juſtice que la galanterie dégrade parmi nous la dignité de la Scene; j'ai dit, & je le dis encore, que l'on avoit applaudi ces Vers d'*Alcibiade*, indignes de la Tragédie.

Hélas ! qu'eſt-il beſoin de m'en entretenir ?
Mon penchant à l'amour, je l'avoûrai ſans peine,
Fut de tous mes malheurs la cauſe trop certaine :
Mais bien qu'il m'ait cauſé des chagrins, des ſoupirs,
Je n'ai pu refuſer mon ame à ſes plaiſirs,
Car enfin, Amintas, quoiqu'on en puiſſe dire,
Il n'eſt rien de ſemblable à ce qu'il nous inſpire.
Où trouve-t-on ailleurs cette vive douceur,
Capable d'enlever & de calmer un cœur ?
Ah ! lorſque pénétré d'un amour véritable,
Et gémiſſant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ſes yeux timides ou diſtraits,
Que mes ſoins de ſon cœur avoient troublé la paix ;
Que par l'aveu ſecret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encore une force nouvelle ;
Dans ces tendres inſtans j'ai toujours éprouvé
Qu'un mortel peut ſentir un bonheur achevé.

J'aurois pu dire avec la même vérité, que les derniers ouvrages du grand *Corneille* ſont indignes de lui, & ſont inférieurs à cet *Alcibiade*, & que la Bérénice de M. *Racine* n'eſt qu'une Elégie bien écrite, ſans effacer la mémoire de ces grands hommes. Ce ſont les fautes de ces Ecrivains illuſtres qui nous inſtruiſent ; j'ai cru même faire honneur à M. *de Campiſtron*, en le citant à des

étrangers, à qui je parlois de la Scene Françoiſe, de même que je croirois rendre hommage à la mémoire de l'inimitable *Moliere*, ſi, pour faire ſentir les défauts de notre Scene comique, je diſois que d'ordinaire les intrigues de nos Comédies ne ſont ménagées que par des Valets; que les plaiſanteries ne ſont preſque jamais dans la bouche des Maîtres, & que j'apportaſſe en preuve la plupart des Pieces de ce charmant génie, qui, malgré ce défaut, & celui de ſes dénouemens, eſt ſi au-deſſus de *Plaute* & *de Terence*.

J'ai ajouté qu'*Alcibiade* eſt une Piece ſuivie, mais foiblement écrite; le défenſeur de M. *de Campiſtron* m'en fait un crime; mais qu'il me ſoit permis de me ſervir de la réponſe d'*Horace*:

Nempe incompoſito dixi pede currere verſus
Lucili: quis tam lucili fautor inepte eſt,
Ut non hoc fateatur?

On me demande ce que j'entends par un ſtyle foible : je pourrois répondre, le mien. Mais je vais tâcher de débrouiller cette idée, afin que cet écrit ne ſoit pas abſolument inutile, & que, ne pouvant, par mon exemple, prouver ce que c'eſt qu'un ſtyle noble & fort, j'eſſaie au moins d'expliquer mes conjectures, & de juſtifier ce que je penſe en général du ſtyle de la Tragédie d'*Alcibiade*.

Le ſtyle fort & vigoureux, tel qu'il convient à la Tragédie, eſt celui qui ne dit ni trop ni trop peu, & qui fait toujours des tableaux à l'eſprit, ſans s'écarter un moment de la paſſion.

Ainſi *Cléopatre* dans *Rodogune* s'écrie :

Trône, à t'abandonner je ne puis conſentir,
Par un coup de tonnerre il en vaut mieux ſortir.
Tombe ſur moi le ciel, pourvu que je me venge.

Voilà du ſtyle très-fort, & peut-être trop. Le Vers qui ſuit

Il vaut mieux mériter le ſort le plus étrange,

eſt du ſtyle le plus foible.

Le ſtyle foible, non-ſeulement en Tragédie, mais en toute Poéſie, conſiſte encore à laiſſer tomber ſes Vers deux à deux, ſans entremêler de longues périodes & de courtes, & ſans varier la meſure; à rimer trop en épithetes; à prodiguer des expreſſions trop communes; à répéter ſouvent les mêmes mots; à ne pas ſe ſervir à propos des conjonctions, qui paroiſſent inutiles aux eſprits peu inſtruits, & qui contribuent cependant beaucoup à l'élégance du diſcours.

Tantum ſeries, junctura pollent!

Ce ſont toutes ces fineſſes imperceptibles, qui ſont en même tems, & la difficulté & la perfection de l'Art.

In tenui labor; at tenuis non gloria.

J'ouvre dans ce moment le Volume des Tragédies de M. *de Campiſtron*, & je vois à la premiere Scene de l'*Alcibiade*.

Quelle que ſoit pour nous la tendreſſe des Rois,
Un moment leur ſuffit pour faire un autre choix.

Je dis que ces Vers, ſans être abſolument mauvais, ſont foibles & ſans beauté.

Pierre Corneille ayant la même choſe à dire, s'exprime ainſi :

Et malgré ce pouvoir dont l'éclat nous ſéduit,
Sitôt qu'il nous veut perdre, un coup-d'œil nous détruit.

Ce *quelle que ſoit* de l'*Alcibiade* fait languir le Vers : de plus, un moment leur ſuffit pour faire un autre choix, ne fait pas à beaucoup près une peinture auſſi vive que ce Vers :

Sitôt qu'il nous veut perdre, un coup-d'œil nous détruit.

Mille exemples connus de ſes fameux revers....
Affoiblit notre empire, & dans mille combats...
Nous cache mille ſoins dont il eſt agité...
Il a mille vertus dignes du diadême....
Le ſort le plus cruel, mille tourmens affreux.

Je dis que ce mot *mille* ſi ſouvent répété, & ſur-tout dans des Vers aſſez lâches, affoiblit le ſtyle au point de le gâter; que la Piece eſt pleine de ces termes oiſifs, qui rempliſſent négligemment l'hémiſtiche des Vers; je m'offre de prouver à qui voudra, que preſque tous les Vers de cet Ouvrage ſont énervés par ces petits défauts de détail, qui répandent leur langueur ſur toute la diction.

Si j'avois vécu du tems de M. *de Campiſtron*, & que j'euſſe eu l'honneur d'être ſon ami, je lui aurois dit à lui-même, ce que je dis ici au public, j'aurois fait tous mes efforts pour obtenir de lui qu'il retouchât le ſtyle de cette Piece qui ſeroit devenue, avec plus de

ſoin, un très-bon ouvrage. En un mot, je lui aurois parlé comme je fais ici, pour la perfection d'un Art qu'il cultivoit d'ailleurs avec ſuccès.

Le fameux Acteur qui repréſenta ſi long-tems *Alcibiade*, cachoit toutes les foibleſſes de la diction par les charmes de ſon récit; en effet, l'on peut dire d'une Tragédie, comme d'une Hiſtoire : *Hiſtoria quoquo modo ſcripta, bene repreſentatur*; mais les yeux du Lecteur ſont des Juges plus difficiles, que les oreilles du Spectateur.

Celui qui lit ces Vers d'*Alcibiade*,

Je répondrai, Seigneur, avec la liberté
D'un Grec qui ne ſait pas cacher la vérité.

ſe reſſouvient à l'inſtant de ces beaux Vers de *Britannicus* :

Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un Soldat qui ſait mal farder la vérité.

Il voit d'abord que les Vers de M. *Racine* ſont pleins d'une harmonie ſinguliere, qui caractériſe en quelque façon *Burrhus*, par cette céſure coupée, *d'un ſoldat, &c.* au lieu que les Vers d'*Alcibiade* ſont rampans & ſans force; en ſecond lieu, il eſt choqué d'une imitation ſi marquée; en troiſieme lieu, il ne peut ſouffrir que le Citoyen d'un pays renommé par l'éloquence & par l'artifice, donne à ces mêmes Grecs un caractere qu'ils n'avoient pas.

Vous allez attaquer des Peuples indomptables,
Sur leurs propres foyers, plus qu'ailleurs redoutables.

On voit par-tout la même langueur de ſtyle. Ces rimes d'épithetes *indomptables*, *redoutables*, choquent l'oreille délicate du Connoiſſeur, qui veut des choſes, & qui ne trouve que des ſons. *Sur leurs propres foyers*, *plus qu'ailleurs*, eſt trop ſimple, même pour la Proſe.

Je n'ai trouvé aucun homme de Lettres, qui n'ait été de mon avis, & qui ne ſoit convenu avec moi que le ſtyle de cette Piece eſt en général très-languiſſant. J'ajouterai même que c'eſt la diction ſeule qui abaiſſe M. *de Campiſtron* au-deſſous de M. *Racine*. J'ai toujours ſoutenu que les Pieces de M. *de Campiſtron* étoient pour le moins auſſi réguliérement conduites (1), que toutes celles de l'illuſtre *Racine ;* mais il n'y a que la Poéſie de ſtyle, qui faſſe la perfection des ouvrages en Vers. M. *de Campiſtron* l'a toujours trop négligée; il n'a imité le coloris de M. *Racine*, que d'un pinceau timide; il manque à cet Auteur, d'ailleurs judicieux & tendre, ces beautés de détail, ces

(1) Mais je ne ſais ſi M. *de Voltaire* a toujours eu raiſon, & s'il a toujours penſé la même choſe. C'eſt ce dont je doute.

expreſſions heureuſes qui ſont l'ame de la Poéſie, & ſont le mérite des *Homere*, des *Virgile*, des *Taſſe*, des *Milton*, des *Pope*, des *Corneille*, des *Racine*, des *Boileau* (1).

Je n'ai donc avancé qu'une vérité, & même une vérité utile pour les Belles-Lettres, & c'eſt parce qu'elle eſt vérité, qu'elle m'attire des injures.

L'anonyme (quel qu'il ſoit) me dit à la ſuite de pluſieurs perſonnalités, que je ſuis un très-mauvais modele. Mais, au moins il ne le dit qu'après moi; je ne me vante que de connoître mon art & mon impuiſſance. Il dit ailleurs (ce qui n'eſt point une injure, mais une critique permiſe) que ma Tragédie de *Brutus* eſt très-défectueuſe. Qui le ſait mieux que moi!

(1) Et l'on peut ſans flatterie ajouter des *Voltaire*.

c'eſt parce que j'étois très-convaincu des défauts de cette Piece, que je la refuſai conſtamment un an entier aux Comédiens. Depuis même je l'ai fort retouchée ; j'ai retourné ce terrain, où j'avois travaillé ſi long-tems avec tant de peine, & ſi peu de fruit. Il n'y a aucun de mes foibles Ouvrages que je ne corrige tous les jours dans les intervalles de mes maladies. Non-ſeulement je vois mes fautes, mais j'ai obligation à ceux qui m'en reprennent, & je n'ai jamais répondu à une critique, qu'en tâchant de me corriger.

Cette vérité que j'aime dans les autres, j'ai droit d'exiger que les autres la ſouffrent en moi. M. *de Lamotte* ſait avec quelle franchiſe je lui ai parlé ; & que je l'eſtime aſſez pour lui dire, quand j'ai l'honneur de le voir, quelques défauts que je crois appercevoir dans ſes ingénieux ouvrages. Il ſeroit

honteux que la flatterie infectât le petit nombre d'hommes qui penſent. Mais plus j'aime la vérité, plus je hais & dédaigne la ſatyre, qui n'eſt jamais que le langage de l'envie. Les Auteurs qui veulent apprendre à penſer aux autres hommes, doivent leur donner des exemples de politeſſe, comme d'éloquence, & joindre les bienſéances de la ſociété à celles du ſtyle. Faut-il que ceux qui cherchent la gloire, courent à la honte par leurs querelles littéraires, & que les gens d'eſprit deviennent ſouvent la riſée des ſots.

On m'a ſouvent envoyé en Angleterre, des Epigrammes & de petites Satyres contre M. *de Fontenelle*, j'ai eu ſoin de dire pour l'honneur de mes compatriotes, que ces petits traits qu'on lui décoche, reſſemblent aux injures que l'eſclave diſoit autrefois au triomphateur.

Je crois que c'eſt être bon François, de détourner, autant qu'il eſt en moi, le ſoupçon qu'on a dans les pays étrangers, que les François ne rendent jamais juſtice à leurs contemporains. Soyons juſtes, Meſſieurs, ne craignons ni de blâmer, ni ſur-tout de louer, ce qui le mérite; ne liſons point *Pertharite*, mais pleurons à *Polyeucte*. Oublions avec M. *de Fontenelle*, des Lettres compoſées dans ſa jeuneſſe; mais apprenons par cœur, s'il eſt poſſible, *les Mondes*, la Préface de l'Académie des Sciences, &c. Diſons, ſi vous voulez, à M. *de Lamotte*, qu'il n'a pas aſſez bien traduit l'*Iliade*, mais n'oublions pas un mot des belles Odes, & des autres Pieces heureuſes qu'il a faites. C'eſt ne pas payer ſes dettes, que de refuſer de juſtes louanges. Elles ſont l'unique récompenſe des Gens de Lettres; & qui leur paiera ce tribut, ſinon

nous, qui courant à peu près la même carriere, devons connoître mieux que d'autres la difficulté & le prix d'un bon ouvrage?

J'ai entendu dire ſouvent en France, que tout eſt dégénéré, & qu'il y a dans tout genre une diſette d'hommes étonnante. Les étrangers n'entendent à *Paris* que ces diſcours, & ils nous croient aiſément ſur notre parole; cependant quel eſt le ſiecle où l'eſprit humain ait fait plus de progrès que parmi nous : voici un jeune homme de ſeize ans (1), qui exécute en effet ce qu'on a dit autrefois de M. *Paſcal*, & qui donne un Traité ſur les Courbes, qui feroit honneur aux plus grands Géometres. L'eſprit de raiſon pénetre ſi bien dans les Ecoles, qu'elles commencent à rejeter également, & les

(1) M. *Clairaut.*

abſurdités inintelligibles d'*Ariſtote*, & les chimeres ingénieuſes de *Deſcartes*. Combien d'excellentes (1) Hiſtoires n'avons nous pas depuis trente ans? il y en a telle qui ſe lit avec plus de plaiſir que *Philippe de Commines*; il eſt vrai qu'on n'oſe l'avouer tout haut, parce que l'Auteur eſt encore vivant; & le moyen d'eſtimer un contemporain autant qu'un homme mort il y a plus de deux cents ans!

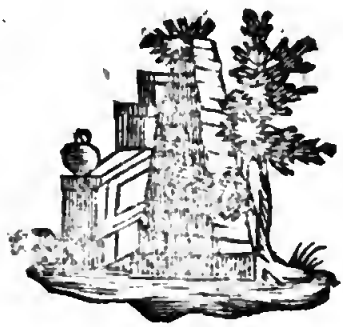
Ploravere ſuis non reſpondere favorem
Speratum meritis.

Perſonne n'oſe convenir franchement des richeſſes de ſon ſiecle. Nous ſommes comme les Avares, qui diſent toujours que le tems eſt dur. J'abuſe

(1) M. *de Voltaire* ne ſavoit pas lui-même alors combien il nous rendroit difficiles ſur l'Hiſtoire; je ne connois pas les excellentes, dont il parle. Il n'y a point d'Hiſtoire ſans Philoſophie.

de

de votre patience ; Meſſieurs, pardonnez cette longue Lettre & toutes ces réflexions au devoir d'un honnête homme, qui a dû ſe juſtifier, & à mon amour extrême pour les Lettres & pour ma Patrie. Je ſuis Meſſieurs, &c.



AU RÉVÉREND PERE PORÉE.

1729.

SI vous vous ſouvenez encore, mon Révérend Pere, d'un homme qui ſe ſouviendra de vous toute ſa vie, avec la plus tendre reconnoiſſance & la plus parfaite eſtime, recevez cet ouvrage avec quelque indulgence, & regardez-moi comme un fils qui vient après pluſieurs années, préſenter à ſon pere le fruit de ſes travaux dans un Art qu'il a appris autrefois de lui. Vous verrez par la Préface quel a été le ſort de cet Ouvrage ; & j'apprendrai, par votre déciſion, quel eſt celui qu'il mérite. Je n'oſe encore me flatter d'avoir lavé le reproche que l'on fait à la France, de n'avoir jamais pu produire un Poëme épique ; mais ſi la *Henriade* vous plaît, ſi vous trouvez que j'ai pro-

fité de vos leçons, alors *ſublimi feriam ſidera vertice*. Sur-tout, mon Révérend Pere, je vous ſupplie inſtamment de vouloir bien m'inſtruire, ſi j'ai parlé de la Religion comme je le dois; car, s'il y a ſur cet article quelques expreſſions qui vous déplaiſent, ne doutez pas que je ne les corrige à la premiere édition que l'on pourra faire encore de mon Poëme. J'ambitionne votre eſtime, non-ſeulement comme Auteur, mais comme Chrétien.

Je ſuis, mon Révérend Pere, & je ferai profeſſion d'être toute ma vie, avec le zele le plus vif, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur

VOLTAIRE.

LETTRE

Au Traducteur d'un Poëme latin ſur le Printems.

JE vous ſuis très-obligé, mon cher*** des Vers latins & françois que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne ſais point qui eſt l'Auteur des Latins, mais je le félicite tel qu'il ſoit, ſur le goût qu'il a, ſur ſon harmonie & ſur le choix de la bonne Latinité, & ſur-tout de l'eſpece convenable à ſon ſujet.

Rien n'eſt ſi commun que des Vers Latins, dans leſquels on mêle le ſtyle de *Virgile* avec celui de *Térence*, ou des Epîtres d'*Horace*. Ici il paroît que l'Auteur s'eſt toujours ſervi de ces expreſſions tendres & harmonieuſes qu'on trouve dans les *Eglogues de Virgile*,

dans *Tibulle*, dans *Properce*, & même dans quelques endroits de *Pétrone*, qui reſpirent la moleſſe & la volupté. Je ſuis enchanté de ces Vers :

Ridet ager, laſcivit humus, nova naſcitur arbos,
Baſia laſciva jungunt repetita columbæ.

Et en parlant de l'Amour :

Vulnere qui certo ladere pectus amat.

Je n'oublierai pas cet endroit où l'on parle des plaiſirs qui fuient la jeuneſſe.

Sic fugit humana tempeſtas aurea vitæ,
Arguti fugiunt, agmina blanda, joci.

Je citerois trop de Vers, ſi je marquois tous ceux dont j'ai goûté la force & l'énergie.

Mais, quoique l'Ouvrage ſoit rempli de feu & de nobleſſe, je conſeillerois plutôt à un homme qui auroit du goût & du talent pour la Littérature, de les employer à faire des Vers françois.

C'eſt à ceux qui peuvent cultiver les Belles-Lettres avec avantage, à faire à notre Langue l'honneur qu'elle mérite. Plus on a fait proviſion des richeſſes de l'Antiquité, & plus on eſt dans l'obligation de les tranſporter en ſon pays. Ce n'eſt pas à ceux qui le poſſedent, d'écrire en françois.

Venons maintenant, mon cher *** à votre *Traduction du Printems*, ou plutôt à votre imitation libre de cet Ouvrage. Vos expreſſions ſont vives & brillantes, vos images bien frappées, & ſur-tout je vois que vous êtes fidele à l'harmonie, ſans laquelle il n'y a jamais de Poéſie. Il faudroit vous rappeler ici trop de Vers, ſi je voulois marquer tous ceux dont j'ai été frappé. Adieu, je vais dans un pays où le Printems ne reſſemble guere à la deſcription que vous en faites l'un & l'autre. Je parts pour l'Angleterre dans quatre

ou cinq jours, & je ſuis bien loin aſſurément de faire des Tragédies.

Frange, miſer, calamos, vigilataque prælia dele,

J'ai renoncé pour jamais aux Vers.

Nunc verſus & cætera ludicra pono.

Mais il s'en faut bien que je ſois devenu Philoſophe comme celui dont je vous cite les Vers. Adieu, je vous aime en vers & en proſe de tout mon cœur, & vous ſerai attaché toute ma vie.

Ce 4 Mars 1731.

LETTRE (1)

Sur Mademoiſelle Lenclos.

NOUS avons été élevés, vous & moi, Monſieur, dans l'admiration de Mademoiſelle *Lenclos*, & vous vous ſouvenez, ſans doute, combien nous avons regretté de n'avoir pas été témoins des choſes charmantes que nous en avons entendu raconter. L'eſpérance de lire quelque jour les détails de ſa vie, vous conſoloit; pour moi, je n'ai jamais penſé que rien fût capable de dédommager de ne l'avoir pas connue. On peut donner quelques

(1) Nous ne pouvons pas préciſément affirmer que cette Lettre ſoit de M. *de Voltaire*; mais nous avons les plus fortes raiſons de le croire; elles nous ont décidé à la lui attribuer.

idées du caractere de l'esprit & de la considération dont jouissoit Mademoiselle *Lenclos*, mais la vie de *Ninon* ne peut être écrite ; cependant la mode de parler d'elle augmente tous les jours ; on répete quelques-uns de ses bons mots, on la cite dans les ouvrages d'agrément : tout cela me fait craindre que quelque Auteur, dans l'envie de plaire au public, & sans connoître l'impossibilité de l'entreprise, ne défigure le caractere de *Ninon*, en lui donnant les mœurs d'aujourd'hui. Cette Histoire sera peut-être quelque Roman métaphysique, dans le goût des Lettres qui ont paru depuis quelque tems sous le nom de cette illustre fille, & qui, loin de retracer son caractere & son esprit, présentent des idées absolument opposées ; cependant, à la faveur du nom, elles ont été enlevées avec une rapidité qu'elles ne mé-

ritoient assurément pas. Malgré la disposition que je vois dans les esprits sur l'Histoire de *Ninon*, je ne puis imaginer qu'on ose jamais l'entreprendre ; c'étoit le sentiment des hommes d'esprit qui l'ont connue ; aucun d'eux n'a voulu courir le risque de se faire plus de tort qu'à elle-même. Les Auteurs communs, dont le nombre étoit excessif, qui fourniſſoient alors la manufacture de *Barbin*, n'ont pas même osé l'entreprendre dans les tems, que plus voisins des faits, ils n'ignoroient pas encore les détails d'une vie peu importante comme historique, mais à qui ces mêmes détails auroient pu tout au moins servir d'excuse ou de prétexte. Nous ne connoissons plus que quelques traits d'une personne aussi singuliere, & qui ne tiennent même qu'aux véritables agrémens de l'esprit. Comment les enchasser ? Comment les amener d'une

façon digne de l'objet ? Le peu que j'en ai entendu conter, le petit nombre des faits que j'en ai lu, ſoit imprimés, ſoit dans les manuſcrits que vous conſervez, me font regarder la choſe comme impoſſible. Quel Peintre eſt capable, en effet, de rendre la candeur & la vérité, jointes aux graces naturelles, & ſur-tout à une phyſionomie qui change, & qui varie ſelon les impreſſions du cœur & de l'eſprit ? Ce portrait ſeroit d'autant moins reſſemblant, qu'il faut en quelque façon l'entreprendre aujourd'hui ſur un récit. L'Hiſtorien ſeroit-il plus heureux ?

Tout ce qui eſt dépourvu d'intérêt ne peut plaire. Tel eſt le propre d'une Hiſtoire uniquement remplie de galanteries répétées de la même perſonne ; quelque variées qu'elles ſoient, elles dégoûtent, & quand ces aventures regardent une femme, le Lecteur ſe prête encore moins, & ſa critique eſt

d'autant plus amere, que ſon dégoût eſt plus grand.

Quelque forte que ſoit cette raiſon, elle eſt une des moindres.

On ne mettra jamais ſur le Théatre, du moins ſans échouer, *Alexandre*, *Don Quichotte*, &c. Les idées de grandeur & de ridicule ſont formées ſi conſtamment dans chaque tête en particulier, qu'un Auteur ne peut amener perſonne à l'idée qu'il s'eſt faite de l'héroïſme ou du ridicule; ſes idées ſont bonnes, mais elles ne ſont pas celles qu'on s'eſt faites.

Je crois l'exemple parfaitement juſte ſur le jugement qu'on peut porter de Mademoiſelle *Lenclos*.

Voyons quelle peut être aujourd'hui la ſituation du Public à ſon égard.

Lorſque les jeunes gens l'entendent nommer, l'imagination ne leur préſente qu'une fille entretenue, dégagée

de préjugés, qui avoit de l'eſprit, & diſoit de bons mots.

Les gens de bien gémiſſent & levent les yeux au ciel; ils ne voient dans les éloges qu'on lui donne que le libertinage, & même la débauche applaudis dans ſa perſonne.

Les gens du monde pour leſquels cette ſinguliere fille s'éloigne déja conſidérablement, puiſqu'elle eſt morte fort âgée au commencement du ſiecle, n'ont pas un jugement bien établi ſur ſon compte. En général, les anecdotes de ceux qui compoſent aujourd'hui le plus grand nombre, remontent tout au plus à l'année précédente, & la choſe ne peut guere être autrement, quand on néglige toute eſpece de converſation.

J'ai vu des gens qui paſſent pour inſtruits, & qui cependant confondent *Ninon* avec *Marion* de *Lorme*.

Que reſteroit-il pour juges ? Un très-petit nombre de perſonnes de bonne compagnie, déja d'un certain âge, qui ont entendu les éloges de leurs peres, & qui ſe rappelent avec plaiſir quelques traits que peu de gens ignorent ; cependant ils ſeroient les premiers à critiquer ce qu'on pourroit leur apprendre, ou leur retracer de cette belle ame, vouée à la probité ; il leur ſuffit de ſavoir qu'elle a tenu une place diſtinguée pour l'eſprit & le goût, parmi les hommes célebres du ſiecle de *Louis XIV*. La Critique de ce petit nombre, ſur l'applaudiſſement duquel on auroit dû compter, ſeroit fondée ſur des traits qui leur paroîtroient différens, ou qui ne répondroient pas à l'idée avec laquelle ils ont vécu.

Ainſi tous les états ſe réuniroient en quelque façon pour critiquer ce qu'on leur préſenteroit, & dans la vérité,

ils auroient tous raiſon ; car ils partent tous d'un point eſſentiel ; ils veulent être ſatisfaits & amuſés. Ce n'eſt pas tout, Mademoiſelle *Lenclos* étoit en quelque façon un problême pour ceux qui l'ont connue, qui ont vécu dans ſa ſociété, qui en ont été aimés, & qui l'ont adorée. Comment peut-elle être repréſentée aujourd'hui par quelqu'un qui n'auroit peut-être pas ſenti ſon mérite, qu'elle n'auroit peut-être pas voulu voir, & qui ne peut avoir d'elle que des idées peu juſtes, altérées & capables, en un mot, de la dégrader.

Sans être fauſſe, ni diſſimulée, Mademoiſelle *Lenclos* n'étant pas vue des mêmes yeux, ne ſe montroit pas à tout le monde d'une façon ſemblable, & quoiqu'elle fût la femme la plus ſincere, ſans y faire la moindre réflexion, elle n'avoit jamais d'eſprit que

le néceſſaire, ne ſe ſoucioit jamais d'en avoir, & regrettoit encore moins de n'en avoir pas montré.

Quand on voudra parler de *Ninon*, on ne trouvera pas ſon compte par les voies ordinaires, & comme il faut être Philoſophe pour ſentir ſon mérite, il faudroit auſſi, pour en retracer quelques traits, bannir toutes les idées qu'on exige, & qu'on attribue à ſon ſexe. Il ne faut enviſager qu'un honnête homme en elle, & joindre tous les agrémens d'un tel homme, aux graces de la plus aimable des femmes, qui ne gâtoit jamais par aucune eſpece de vanité, la juſteſſe, la probité, le naturel, l'eſprit & l'imagination qu'elle avoit reçue du Ciel.

L'éducation de *Ninon* n'ayant mis aucun frein à la vivacité de ſes goûts, elle s'y livra ſans aucun ménagement, & la vérité de ſon caractere en bannit abſolument

abſolument l'art & la fauſſeté ; il ne pourroit donc y avoir dans le récit de ſes galanteries, ni la variété d'une coqueterie rafinée, ni les incidens d'une infidélité découverte, & ſon eſprit étoit trop juſte pour y produire des événemens romaneſques, que la contrainte d'une famille, & les décences d'un état occaſionnent dans une paſſion. *Ninon* vivoit avec ſon amant ſans contrainte, tant que ſon goût duroit, & elle renvoyoit ſon amant quand elle ne l'aimoit plus ; voilà *Ninon.* Mais ce tableau ne donnera point une idée juſte de Mademoiſelle *Lenclos*, & ne la fera certainement pas connoître telle qu'elle a été connue & admirée dans un ſiecle éclairé dont elle a fait l'ornement.

Après avoir donné les plus grands éloges, & avoir admiré les vertus d'un cœur aſſez bien né, & aſſez bien formé

pour conſerver des ſentimens ſi purs ; ſi honnêtes avec une conduite ſi galante, il faudroit néceſſairement jeter un voile ſur les premieres années de *Ninon*, & la prendre au moment où, pour ſe ſervir de ſa propre expreſſion, elle s'étoit fait homme, & pour lors, c'eſt Mademoiſelle *Lenclos* ; c'eſt une fille dont l'ame noble & élevée, dont le cœur droit & ſincere eſt fidele dans l'amitié, dont l'eſprit juſte & brillant eſt plein d'agrémens ; enfin, dont la conduite reſpectable, par rapport aux loix de la ſociété, en a fait les délices. Quel eſt l'Auteur capable d'exécuter une telle entrepriſe ? je voudrois qu'il exiſtât.

M. l'Abbé de *Châteauneuf* a fait un Traité fort agréable ſur la Muſique des Anciens ; il paroît n'avoir entrepris cet ouvrage que pour avoir le plaiſir de parler de Mademoiſelle *Lenclos* ;

ſous le nom de *Leontium*. En effet, tout ce qui la regarde, eſt vif & délicieux, & d'un ton bien différent du reſte ; il avoit été ſon amant, il étoit devenu ſon ami & ſon admirateur ; il la connoiſſoit bien, & deſiroit de la faire connoître ; il auroit été plus capable que perſonne de nous préſenter la vie de *Ninon* par les côtés les plus favorables ; ſon eſprit auroit compoſé ſon tableau, & le ſentiment lui auroit donné les couleurs ; mais la délicateſſe de ce même ſentiment, & la juſteſſe de ſon eſprit lui firent ſentir l'impoſſibilité de trouver des nuances pour paſſer de *Ninon* à Mademoiſelle *Lenclos :* il s'eſt contenté d'indiquer celle-ci ſous l'aſpect où elle étoit vue dans le cercle, dont elle faiſoit les délices. La maiſon de *Leontium* nous eſt montrée dans le Dialogue de l'Abbé de *Châteauneuf*, comme un centre

où l'eſprit & les talens ſe raſſembloient; heureux de recevoir les couronnes que *Leontium* ſavoit diſtribuer avec tant de juſteſſe. Il fait ſentir avec une grace admirable la ſenſibilité de Mademoiſelle *Lenclos*, & la fineſſe de ſon goût, par la façon dont elle écoute un Joueur d'inſtrument qui donne occaſion à la diſſertation. Voici comment l'Abbé de *Châteauneuf* nous décrit ce moment. » On remarquoit ſur le viſage de *Leon-* » *tium* les différens mouvemens, & la » paſſion que le Muſicien tâchoit d'ex- » primer ; car elle trouvoit de l'expreſ- » ſion où nous ne trouvons ſouvent que » de l'harmonie, & l'on eût dit que » chaque ſon étoit pour elle un ſenti- » ment». L'Abbé de *Châteauneuf* nous fait voir enſuite de quel prix étoit le ſuffrage de Mademoiſelle *Lenclos*, par l'effet qu'il produiſit ſur le Muſicien. L'impreſſion vive qu'il faiſoit ſur l'ame

de Mademoiſelle *Lenclos*, paſſa dans la ſienne, & ſembloit, en ſe reproduiſant en lui, redoubler la tendreſſe de ſon jeu. On peut juger, continue l'Abbé de *Châteauneuf*, du plaiſir qu'il faiſoit, par celui qu'il devoit reſſentir lui-même, d'avoir pour juges des oreilles ſi délicates, & de ſe trouver au ſortir du Nord, qui étoit ſon pays, tranſporté pour ainſi dire, ſur un Théatre de l'ancienne Grece; auſſi étoit-il aiſé de s'appercevoir qu'il jouiſſoit alors de ſon art pour la premiere fois, & qu'il ne s'étoit jamais ſenti ſi puiſſamment inſpiré. Convenez, Monſieur, que cette petite eſquiſſe de la ſenſibilité & du goût de Mademoiſelle *Lenclos* eſt un morceau précieux, & que quelqu'un qui diſoit auſſi bien, & qui paroît prendre autant de plaiſir à ce qu'il diſoit, ſe ſeroit abandonné aux charmes de décrire, ſi ſon eſprit n'a-

voit arrêté ſon cœur ; mais il a trouvé plus de douceur à nous entretenir des charmes de la ſociété de Mademoiſelle *Lenclos*, & à nous communiquer ſon enthouſiaſme, que de gloire à être Hiſtorien exact des événemens communs de la vie de *Ninon*.

Avant l'Abbé de *Châteauneuf*, *Platon* avoit introduit *Aſpaſie* dans un de ſes Dialogues ; mais cet homme divin a ſoigneuſement évité de parler de ſes aventures ; il ne là met en ſcene avec *Socrate* & d'autres grands hommes, que comme une femme célebre par ſes graces & par ſon eſprit. Il ennoblit ſon caractere par la converſation qu'il lui fit avoir avec des Philoſophes ; il embellit & donne de l'intérêt à ſon Dialogue, par le piquant qu'une femme aimable & ſpirituelle répandra toujours ſur les matieres qu'elle pourra traiter. Au reſte, la ſupériorité que *Platon* lui

donne dans ce Dialogue ſur ces grands hommes, ne les avilit point; c'eſt en quoi conſiſte l'art, l'eſprit & les connoiſſances de *Platon*; car les hommes ne ſont point humiliés, quand ils ſont touchés; d'ailleurs, les graces, les talens & l'eſprit des femmes leur procurent des plaiſirs, & ne bleſſent point leur amour-propre; mais l'idée d'une Courtiſane auroit détruit tout le charme de cet agréable tableau, & jeté un ridicule ſur tous les perſonnages.

Je viens, Monſieur, de ſatisfaire, par ces foibles reflexions, la délicateſſe de mon cœur pour la mémoire de Mademoiſelle *Lenclos*. Que ne puis-je, en échauffant les eſprits par les idées de la ſingularité de ſon caractere, de la beauté de ſon eſprit, enfin de la nobleſſe de ſon ame, les refroidir ſur la curioſité puérile d'apprendre le détail des galanteries de *Ninon?*

Je ſuis, &c.

A M. BROSSETTE.

JE ſuis bien flatté de plaire à un homme comme vous, Monſieur ; mais je le ſuis encore davantage de la bonté que vous avez de vouloir faire des corrections ſi judicieuſes dans l'Hiſtoire de *Charles XII.*

Je ne ſais rien de ſi honorable pour les ouvrages de M. *Deſpréaux*, que d'avoir été commentés par vous, & lus par *Charles XII.* Vous avez raiſon de dire que le ſel de ces Satyres ne peut guere être ſenti par un héros Vandale, qui étoit beaucoup plus occupé de l'humiliation du Czar & du Roi de Pologne, que de celle de Chapelain & de Cotin. Pour moi, quand j'ai dit que les Satyres de *Boileau* n'étoient pas ſes meilleures Pieces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles

fuſſent mauvaiſes ; c'eſt la premiere maniere de ce grand Peintre, fort inférieure à la vérité à la ſeconde, mais très-ſupérieure à celle de tous les Ecrivains de ſon tems, ſi vous en exceptez M. *Racine*. Je regarde ces deux grands Hommes comme les ſeuls qui aient eu un pinceau correct, qui aient toujours employé des couleurs vives, & copié fidélement la nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur ſtyle, c'eſt qu'ils ont dit ce qu'ils vouloient dire ; & que jamais leurs penſées n'ont rien coûté à l'harmonie, ni à la pureté du langage. Feu M. *de Lamotte*, qui écrivoit bien en proſe, ne parloit plus françois, quand il faiſoit des Vers. Les Tragédies de tous nos Auteurs, depuis M. *Racine*, ſont écrites dans un ſtyle froid & barbare ; auſſi *Lamotte* & ſes couſins faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour rabaiſſer M. *Deſpréaux*,

auquel ils ne pouvoient s'égaler. Il y a encore, à ce que j'entends dire, quelques-uns de ces beaux-eſprits ſubalternes, qui paſſent leur vie dans des Cafés, leſquels font à la mémoire de M. *Deſpréaux* le même honneur que les Chapelains faiſoient à ſes écrits de ſon vivant; ils en diſent du mal, parce qu'ils ſentent que ſi M. *Deſpréaux* les eût connus, il les auroit mépriſés autant qu'ils méritent de l'être. Je ſerois très-fâché que ces Meſſieurs cruſſent que je penſe comme eux, parce que je fais une grande différence entre ſes premieres Satyres & ſes autres ouvrages. Je ſuis ſur-tout de votre avis ſur la neuvieme Satyre, qui eſt un chef-d'œuvre; & dont l'Epître aux Muſes de *Rouſſeau* n'eſt qu'une mutation un peu forcée. Je vous ſerai très-obligé de me faire tenir la nouvelle édition des ouvrages de ce grand Homme, qui mé-

ritoit un Commentateur comme vous. Si vous voulez auſſi, Monſieur, me faite le plaiſir de m'envoyer l'Hiſtoire de *Charles XII.* de l'Edition de *Lyon*, je ſerai fort aiſe d'en avoir un exemplaire. Je ſuis, &c.

14 Avril 1732.

LETTRE

A M. de la Rocque,

Du 10 Février 1736.

JE ſuis bien fâché, Monſieur, qu'un peu d'indiſpoſition m'empêche de vous écrire de ma main, je n'ai que la moitié du plaiſir, en vous marquant ainſi combien je ſuis ſenſible à vos politeſſes; il eſt bien doux de plaire à un homme, qui, comme vous, connoît & aime tous les Beaux-Arts. Vous me rappellez toujours par votre goût, par votre politeſſe & par votre impartialité, l'idée du charmant M. *de la Faye* qu'on ne peut trop regretter; je penſe bien comme vous ſur les Beaux-Arts.

Vers enchanteurs, exacte proſe,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût eſt peu de choſe,
Beaux-Arts, je vous invoque tous.

Muſique, Danſe, Architecture,
Art de graver, docte Peinture,
Que vous m'inſpirez de déſirs!
Beaux-Arts, vous êtes des plaiſirs;
Il n'en eſt point qu'on doive exclure.

Je voudrois bien, Monſieur, vous envoyer quelques-unes de ces bagatelles, pour leſquelles vous avez trop d'indulgence; mais vous ſavez que ces petits Vers que j'adreſſe quelquefois à mes amis, reſpirent une liberté dont le public ſévere ne s'accommoderoit pas. Si parmi ces libertins qui vont toujours tout nuds, il s'en trouve quelques-uns vêtus à la mode du pays, j'aurai l'honneur de vous les envoyer.

Je ſuis, Monſieur, avec toute l'eſtime qu'on ne peut vous refuſer, & avec une amitié qui mérite la Vôtre. &c. &c.

LETTRE

A M. de la Mare, Editeur de la Tragédie de Jules-Céſar.

A Cirey, le 15 Mars 1736.

JE me flatte, mon cher Monſieur; que quand vous ferez imprimer quelqu'un de vos ouvrages, vous le ferez avec plus d'exactitude que vous n'en avez eue dans l'édition de *Jules-Céſar*. Permettez que mon amitié ſe plaigne de ce que vous avez haſardé dans votre Préface des choſes ſur leſquelles vous deviez auparavant me conſulter.

Vous dites, par exemple, que dans certaines circonſtances le parricide étoit regardé comme une action de courage, & même de vertu chez les Romains; ce ſont des propoſitions

qui auroient grand beſoin d'être prouvées.

Il n'y a aucun exemple de fils qui ait aſſaſſiné ſon pere pour le ſalut de la Patrie ; *Brutus* eſt le ſeul, encore n'eſt-il pas abſolument sûr qu'il fût le fils de *Céſar*. Je crois que vous deviez vous contenter de dire que *Brutus* étoit Stoïcien & preſque fanatique, féroce dans la vertu, & incapable d'écouter la nature, quand il s'agiſſoit de la Patrie, comme ſa Lettre *à Ciceron* le prouve.

Il eſt aſſez vraiſemblable qu'il ſavoit que *Céſar* étoit ſon pere & que cette conſidération ne le retint pas. C'eſt même cette circonſtance terrible, & ce combat ſingulier entre la tendreſſe & la fureur de la liberté, qui ſeul pouvoit rendre la Piece intéreſſante ; car de repréſenter des Romains nés libres, des Sénateurs opprimés par leur égal,

qui conjurent contre un tyran, & qui exécutent de leurs mains la vengeance publique, il n'y a rien que de ſimple; & *Ariſtote* (qui, après tout, étoit un très-grand génie), a remarqué avec beaucoup de pénétration & de connoiſſance du cœur humain, que cette eſpece de Tragédie eſt languiſſante & inſipide; il l'appelle la plus vicieuſe de toutes, tant l'inſipidité eſt un poiſon qui tue tous les plaiſirs.

Vous auriez donc pu dire que *Céſar* eſt un grand homme, ambitieux juſqu'à la tyrannie; & *Brutus* un héros d'un autre genre, qui pouſſe l'amour de la liberté juſqu'à la fureur.

Vous pourriez remarquer qu'ils ſont repréſentés tous deux condamnables, mais à plaindre, & que c'eſt en quoi conſiſte l'artifice de cette Piece.

Vous paroiſſez ſur-tout avoir d'autant plus de tort de dire que les Romains

mains approuvoient le parricide de *Brutus*, qu'à la fin de la Piece, les Romains ne ſe ſoulevent contre les Conjurés, que lorſqu'ils apprennent que *Brutus* a tué ſon pere; ils s'écrient:

O monſtre! que les Dieux devoient exterminer.

Ils ſont donc préciſément ce que vous avez avancé.

Je vous avois dit, à la vérité, qu'il y avoit parmi les Lettres de *Ciceron*, une Lettre de *Brutus*, par laquelle on peut inférer qu'il auroit tué ſon pere pour la cauſe de la liberté. Il me ſemble que vous avez aſſuré la choſe trop poſitivement.

Celui qui a traduit la Lettre italienne de M. le Marquis *Algaroti*, ſemble être tombé dans une mépriſe à l'endroit où vous dites que c'eſt un de ceux qu'on appelle *Doctores umbratici*, qui a fait la premiere édition fautive de cette Piece.

Je me ſouviens que quand M. *Algarotti* me lut ſa Lettre en italien, il y déſignoit un Précepteur, qui ayant volé cet Ouvrage, le fit imprimer. Cet homme a même été puni. Mais par la traduction, il me ſemble qu'on ait voulu déſigner les Profeſſeurs de l'Univerſité.

L'Auteur de la brochure qu'on donne toutes les ſemaines, ſous le titre d'*Obſervations*, a pris occaſion de cette mépriſe, pour inſinuer que M. le Marquis *Algarotti* avoit prétendu attaquer les Profeſſeurs de *Paris*. Mais cet étranger reſpectable, qui a fait tant d'honneur à l'Univerſité de *Padoue*, eſt bien loin de ne pas eſtimer celle de *Paris*, dans laquelle on peut dire qu'il n'y a jamais eu tant de probité & tant de goût qu'à préſent. Si vous m'aviez envoyé votre Préface, je vous aurois prié de corriger ces bagatelles. Mais vos fautes ſont ſi peu de choſe, en com-

paraiſon des miennes, que je ne ſonge qu'à ces dernieres . . . j'en ferois une fort grande de ne vous point aimer ; & vous pouvez compter toujours ſur moi, &c.

A M. BERGER.

A Cirey, 1737.

J'APPRENS avec beaucoup de plaiſir ; que M. *de Crébillon* eſt ſorti du vilain ſéjour où l'on l'avoit fourré. Il a donc vu

Cet horrible Château, Palais de la vengeance,
Qui renferme ſouvent le crime & l'innocence.

Le Roi le nourriſſoit, & lui donnoit le logement ; je voudrois qu'il ſe contentât de lui donner la penſion. J'admire la facilité avec laquelle on dépenſe douze ou quinze cents livres par an, pour tenir un homme en priſon, & combien il eſt difficile d'obtenir une penſion de cent écus. Si vous voyez le grand enfant de *Crébillon*, je vous prie, Monſieur, de lui faire mille complimens pour moi, & de l'engager à m'écrire.

S'il faut ſe réjouir avec l'Auteur de l'Hiſtoire Japonoiſe, il faut s'affliger avec l'Auteur de *Titon & l'Aurore*. Si je ſavois où le prendre, je lui écrirois pour lui faire mon compliment de condoléance de n'être plus avec un Prince, & pour le féliciter d'avoir retrouvé ſa liberté.

Vous voyez ſans doute M. *Rameau*; je vous ſupplie de l'aſſurer, qu'il n'a point d'ami ni d'admirateur plus zélé que moi, & que ſi, dans ma ſolitude & dans ma vie philoſophique, je trouve quelqu'étincelle de génie, ce ſera pour le mettre avec le ſien.

Quand vous n'aurez rien à faire de mieux, vous voudrez bien continuer de me donner de vos nouvelles; vous me ferez un extrême plaiſir. Quand on n'a pas le plaiſir de vous voir, rien ne peut conſoler que vos lettres.

Eſt-il vrai que le Comte de *Charolois*

ait écrit la lettre dont on a parlé ? Eſt-il vrai que l'Auteur de *Titon* ait été diſgracié pour avoir vieilli en un jour de quelques années auprès de . . . ? Eſt-il vrai que l'Abbé d'*Houtteville* ait fait une longue harangue, & le Duc de *Villars* un compliment fort court ? Eſt-il vrai que vous ayez toujours de l'amitié pour moi ?

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey Kitis, 22 Mai 1738.

JE viens de lire, Monſieur, une Hiſtoire & un morceau de Phyſique plus intéreſſant que tous les Romans; Madame *du Châtelet* veut le lire, elle en eſt plus digne que moi; il faut au moins, pendant qu'elle aura le plaiſir de s'inſtruire, avoir celui de vous remercier.

Il me ſemble que votre Préface eſt très-adroite; qu'elle fait naître dans l'eſprit du Lecteur du reſpect pour l'importance de l'entrepriſe; qu'elle intéreſſe les Navigateurs à qui la figure de la terre étoit aſſez indifférente; qu'elle inſinue ſagement les erreurs des anciennes meſures, & l'infaillibilité des vôtres; qu'elle donne une impatience extrême de vous ſuivre en *Laponie*.

Dès que le Lecteur y eſt avec vous ; il croit être dans un pays enchanté, dont les Philoſophes ſont les Fées.

Les Argonautes qui s'en allerent commercer dans la Crimée, & dont la bavarde Grece a fait des demi-Dieux, valoient-ils, je ne dis pas les *Clairaut*, les *Cámus*, & les *le Monnier*, mais les Deſſinateurs qui vous ont accompagné. On les a diviniſés ; & vous, qu'elle eſt votre récompenſe ? Je vais vous la dire, l'eſtime des connoiſſeurs qui vous répond de celle de la poſtérité. Soyez sûr que les ſuffrages des Etres penſans du dix-huitieme ſiecle, ſont fort au-deſſus des Apothéoſes de la Grece.

Je vous ſuis avec tranſport & avec crainte à travers des cataractes & ſur votre montagne de glace. Certainement vous ſavez peindre ; il ne tenoit qu'à vous d'être notre plus grand Poëte, comme notre plus grand Mathémati-

cien ; ſi vos opérations ſont d'*Archimede*, & votre courage de *Chriſtophe Colomb*, votre deſcription des *Neiges* de *Tornéo*, eſt de *Michel-Ange*, & celle des eſpeces d'Aurores boréales eſt de l'*Albane*.

A M. DAGIEUX.

Ecrite de Poſtdam, le 20 Avril 1752.

SI quelque choſe, Monſieur, m'a ſenſiblement touché, c'eſt la lettre par laquelle vous m'avez bien voulu prévenir; c'eſt l'intérêt que vous prenez à un état qui ſembloit devoir n'être pas parvenu juſqu'à vous; c'eſt le ſecours que vous m'offrez avec tant de bienveillance. Rien ne me rend la vie plus chere, & ne redouble plus mon envie de faire un voyage à Paris, que l'eſpérance d'y trouver des ames auſſi compatiſſantes que la vôtre, & des hommes ſi dignes de leur profeſſion, & en même tems ſi au-deſſus d'elle. Que ne dois-je point à Madame *Denis*, qui m'attire de votre part une attention ſi touchante? En vérité, ce n'eſt qu'en

France qu'on trouve des cœurs ſi prévenans, comme ce n'eſt qu'en France qu'on trouve la perfection de votre Art; le mien eſt bien peu de choſe; je ne me ſuis jamais occupé qu'à amuſer les hommes; ſi j'ai fait quelquefois des ingrats, vous vous occupez à les ſecourir. J'ai toujours regardé votre profeſſion comme une de celles qui ont fait plus d'honneur au ſiecle de *Louis XIV*, & c'eſt ainſi que j'en ai parlé dans l'Hiſtoire de ce ſiecle; mais jamais je ne l'ai plus eſtimée. J'ai étudié la Médecine, comme M. *de Pinbêche* avoit appris la coutume en plaidant, j'ai lu les ouvrages de *Boerhave*. Je ſais que cet Art ne peut être que conjectural, que peu de tempéramens ſe reſſemblent, & qu'il n'y a rien de plus beau ici, de plus vrai que le premier aphoriſme d'*Hipocrate*, *experientia fallax*; *judicium difficile*. J'ai conclu qu'il fal-

loit être ſon Médecin ſoi-même, vivre avec régime, ſecourir la nature, & jamais la forcer ; mais ſur-tout ſavoir ſouffrir, vieillir & mourir. Le Roi de Pruſſe, qui, après avoir remporté cinq victores, donné la paix, reformé les Loix, embelli ſon pays, après en avoir écrit l'Hiſtoire, daigne encore faire quelquefois de très-beaux Vers, m'a adreſſé une Ode ſur cette néceſſité, à laquelle nous devons nous ſoumettre; cet Ouvrage & votre Lettre valent mieux pour moi que toutes les facultés de la terre. Je ne dois plus me plaindre de mon ſort ; j'ai atteint l'âge de cinquante-huit ans avec le corps le plus foible, & vu mourir les plus robuſtes à la fleur de leur âge. Si vous aviez vu Milord *Tirconel* & *la Métrie*, vous ſeriez bien étonné que ce fût moi qui fût en vie : le régime m'a ſauvé ; il eſt vrai que j'ai perdu preſque toutes mes dents, par une ma-

ladie, dont j'ai apporté le principe en naiſſant; chacun a dans ſoi-même, dès la conception, la cauſe qui le détruit. Il faut vivre avec cet ennemi juſqu'à ce qu'il nous tue. Le remede de *Deſmourette* ne me convient pas; il n'eſt bon que contre les ſcorbuts accidentels & déclarés, & non contre ces affections d'un ſang ſaumuré, & d'organes deſſéchés, qui ont perdu leur reſſort & leur moleſſe. Les eaux de *Barége*, de *Padoue*, d'*Eſchen*, pourroient me faire du bien pour un tems; mais je ne ſais s'il ne vaut pas mieux ſouffrir en paix, au coin de ſon feu, avec du régime, que d'aller chercher ſi loin une ſanté ſi incertaine & ſi courte. La vie que je mene auprès du Roi de Pruſſe, eſt préciſément ce qui convient à un malade; une liberté entiere, pas la moindre ombre d'aſſujettiſſement, un ſouper léger & gai; *Deus nobis hæc*

otia fecit; il me rend heureux autant qu'un malade peut l'être, & vous ajoutez à mes consolations par l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mon état. Regardez-moi, je vous supplie, Monsieur, comme un ami que vous vous êtes fait à quatre cents lieues; je me flatte que cet été je viendrai vous dire avec quelle tendre reconnoissance je serai toujours, Monsieur, votre très-humble, &c.

VOLTAIRE.

RÉPONSE

D'un Académicien de Berlin à un Académicien de Paris.

VOICI l'exacte vérité qu'on demande. M. *Moreau de Maupertuis*, dans une brochure intitulée *Eſſai de Chronologie*, prétendit que la ſeule preuve de l'exiſtence de Dieu $AR + nRB$, qui doit être un *Minimum* : voyez pag. 52 de ſon recueil *in*-4°. Il affirme, que dans tous les cas poſſibles, l'action eſt toujours un *Minimum*, ce qui eſt démontré faux ; & il dit avoir découvert cette loi du *Minimum*, ce qui n'eſt pas moins faux.

M. *Konig*, ainſi que d'autres Mathématiciens, a écrit contre cette aſſertion étrange ; il a cité entr'autres cho-

ſes, un fragment d'une Lettre de *Leibnitz*, où ce grand homme diſoit avoir remarqué, que dans les modifications du mouvement, l'action devient ordinairement un *Maximum* ou un *Minimum*.

M. *Moreau de Maupertuis* crut, en produiſant ce Fragment, qu'on vouloit lui enlever la gloire de ſa prétendue découverte, quoique *Leibnitz* eût dit préciſément le contraire de ce qu'il avance. Il força quelques Membres, Penſionnaires de l'Académie de *Berlin*, qui dépendent de lui, de ſommer M. *Konig* de produire l'original de la Lettre de *Leibnitz*; & l'original ne ſe trouvant plus, il fit rendre, par les mêmes Membres, un Jugement qui déclare M. *Konig* coupable d'avoir attenté à la gloire du Sieur *Moreau de Maupertuis*, en ſupprimant une fauſſe Lettre.

Depuis ce Jugement auſſi incompétent qu'injuſte, & qui déshonoroit M.

M. *Konig*, Profeſſeur en Hollande, & Bibliothécaire de S. A. S. Madame la Princeſſe d'Orange; le Sieur *Moreau de Maupertuis* écrivit, & fit écrire à cette Princeſſe, pour l'engager à faire ſupprimer, par ſon autorité, les réponſes que M. *Konig* pourroit faire. S. A S. a été indignée d'une perſécution ſi inſolente; & M. *Konig* s'eſt juſtifié pleinement, non-ſeulement en faiſant voir que ce qui appartient à M. *de Maupertuis* dans ſa théorie eſt faux, & qu'il n'y a que ce qui appartient à *Leibnitz*, & à d'autres qui ſoit vrai, mais il a donné la Lettre toute entiere de *Leibnitz*, avec deux autres de ce Philoſophe. Toutes ces Lettres ſont du même ſtyle, il n'eſt pas poſſible de s'y méprendre; & il n'y a perſonne qui ne convienne qu'elles ſont de *Leibnitz*. Ainſi le Sieur *Moreau de Maupertuis* a été convaincu, à la face de l'Europe ſavante, non-

ſeulement de plagiat & d'erreur, mais d'avoir abuſé de ſa place, pour ôter la liberté aux gens de Lettres, & pour perſécuter un honnête-homme qui n'avoit fait d'autre crime, que de n'être pas de ſon avis. Pluſieurs Membres de l'Académie de Berlin ont proteſté contre une conduite ſi criante, & quitteroient l'Académie que le Sieur *de Maupertuis* tyranniſe & déshonore, s'ils ne craignoient de déplaire au Roi qui en eſt le Protecteur.

A Berlin, le 18 Septembre 1752.

A M. ROQUES.

SI ceux qui font des critiques avoient votre politeſſe, votre érudition & votre candeur, il n'y auroit jamais de guerres dans la République des Lettres. La vérité y gagneroit, & le public reſpecteroit plus les ſciences. Je vous remercie très-ſincérement, Monſieur, des remarques que vous avez bien voulu m'envoyer ſur le Siecle de *Louis XIV*. Je pourrois bien m'être trompé ſur le premier article touchant *Falc Conſtance*, dont vous me faites l'honneur de me parler. Je n'ai ici aucun livre que je puiſſe conſulter ſur cette matiere, je n'ai que mes propres Mémoires que j'avois apportés de France, & qui m'ont ſervi de matériaux. Les autorités n'y ſont point citées en marge. Je n'avois pas cru en

avoir beſoin pour un ouvrage qui n'eſt point une hiſtoire détaillée, & que je ne regardois que comme un tableau général des mœurs des hommes, & de la révolution de l'eſprit humain ſous *Louis XIV.*

Je me ſouviens bien que je n'ai pas toujours ſuivi l'Abbé de *Choiſi* dans ſa Relation de *Siam*; c'eſt un de mes parens, nommé *Beauregard*, qui avoit défendu la Citadelle de *Bankoke* ſous M. *de Fargue*, autant qu'il m'en ſouvient, de qui je tiens l'aventure de la veuve de *Conſtance.*

Quand au Roi *Jacques* & à la Reine ſa femme, ils arriverent à *S. Germain* à trois ou quatre jours l'un de l'autre. Ce ne ſont point de pareilles dates dont je me ſuis embarraſſé. Je n'ai ſongé qu'à expoſer les malheurs du Roi *Jacques*, la maniere dont il ſe les étoit attirés, & la magnificence de

Louis XIV. Mon objet étoit de peindre en grand les principaux perſonnages de ce ſiecle, & de laiſſer tout le reſte aux Annaliſtes. Quand je ſuis entré dans les détails, comme aux chapitres des *Anecdotes* & du gouvernement intérieur, je l'ai fait ſur mes propres lumieres, & ſur les témoignages des plus anciens courtiſans.

Feu M. le Cardinal de *Fleuri* me montra l'endroit où *Louis XIV* avoit épouſé Madame de *Maintenon*; il m'aſſura poſitivement que l'Abbé de *Choiſi* s'étoit trompé; que ce n'étoit pas le Chevalier de *Forbin*, mais *Bontems* & *Monchevreuil* qui avoient aſſiſté comme témoins. En effet, il étoit naturel que *Louis XIV* employât dans cette occaſion ſes domeſtiques les plus affidés; & le Chevalier de *Forbin*, Chef d'Eſcadre, n'étoit point domeſtique de ce Monarque.

Pour l'article de *Deſcartes*, permettez-moi, je vous prie, ce que j'en ai dit. Je n'ai penſé qu'à faire rentrer en eux-mêmes ceux dont le zele imprudent traite trop ſouvent d'Athées, des Philoſophes qui ne ſont pas de leur avis.

Si l'article de feu M. de *Beauſobre* vous intéreſſe, vous le trouverez, Monſieur, dans une nouvelle édition, qui va paroître ces jours-ci à *Leipſick* & *à Dreſde*, & que je ne manquerai pas d'avoir l'honneur de vous envoyer. Vous y trouverez deux fragmens bien curieux, copiés ſur l'original de la main de *Louis XIV* même.

On s'eſt trop preſſé en France & ailleurs, d'inonder le public d'éditions de cet Ouvrage. Celle qu'on fait actuellement à *Dreſde* eſt plus ample d'un tiers. Vous y verrez des articles bien ſinguliers, & ſur-tout le mariage de l'Evêque de *Meaux*.

Les offres obligeantes que vous me faites, Monſieur, m'autoriſent à vous prier de vouloir bien interpoſer vos bons offices pour arrêter l'édition furtive qui ſe fait à *Francfort* ſur le *Mein*. Elle feroit beaucoup de tort à mon Libraire *Conrad Walther* de *Dreſde*, qui a le privilége de l'Empereur. C'eſt un trés-honnête homme. Je ne manquerai pas de l'avertir de l'obligation qu'il vous aura.

Je ſuis affligé que M. *de la Beaumelle*, qui m'a paru avoir beaucoup d'eſprit & de talent, ne veuille s'en ſervir, à *Francfort*, que pour faire de la peine à mon Libraire & à moi, qui ne l'avons jamais offenſé. Je l'avois connu par des Lettres qu'il m'avoit écrites de *Danemarck*, & je n'avois cherché qu'à l'obliger. Il m'avoit mandé que le Roi de *Danemarck* s'intéreſſoit à un ouvrage qu'il projetoit. Mais étant obligé de

quitter le *Danemarck*, il vint à *Berlin*; & il y montra quelques exemplaires d'un ouvrage, où quelques Chambellans de Sa Majeſté n'étoient pas trop bien traités. Je me plaignis à lui ſans amertume, & j'aurois voulu lui rendre ſervice. Il alla à *Leipſick*, de-là à *Gotha*; il eſt à préſent à *Francfort*. Il n'y fera pas une grande fortune, en ſe bornant à écrire contre moi. Il devroit tourner ſes talens d'un côté plus utile & plus honorable. Il avoit commencé par prêcher à *Copenhague*. Il a de l'éloquence, & je ne doute pas que les conſeils d'un homme comme vous ne le ramenent dans le bon chemin. Je ſuis avec tous les ſentimens que je vous dois,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

VOLTAIRE.

AU MÊME.

A Poſtdam, ce 17.

JE ſuis pénétré de reconnoiſſance de toutes les bontés que vous m'avez témoignées d'une maniere ſi prévenante ſans me connoître. Il ne me reſte qu'à les mériter. Je voudrois que la nouvelle édition du Recueil de mes anciennes rêveries en proſe & en vers, & celle du *Siecle de Louis XIV* que mon Libraire doit vous envoyer de ma part, puſſent au moins être regardées de vous, comme un gage de ma ſenſibilité pour tous vos ſoins obligeans. Quant à M. *de la Beaumelle*, je ſuis sûr que vous aurez la généroſité de lui repréſenter le tort qu'il fait à ce pauvre *Conrad Walther*. C'eſt aſſurément le plus honnête homme de tous les Li-

ba ires que j'ai rencontrés. Il s'eſt mis en frais pour la nouvelle édition du *Siecle de Louis XIV*. Il n'y a épargné aucun ſoin; & voilà que pour fruit de ſes peines, M. *de la Beaumelle* fait imprimer ſous main une édition ſubreptice à *Francfort*, ville Impériale, malgré le Privilége de l'Empereur, dont *Walther* eſt en poſſeſſion. Il eſt Libraire du Roi de Pologne, il eſt protégé, il eſt réſolu à attaquer M. *de la Beaumelle* par les formes juridiques. Cela va faire un événement qui certainement cauſeroit beaucoup de chagrin à M. *de la Beaumelle*, & qui ſeroit fort triſte pour la Littérature.

Il doit avoir gagné par l'édition des Lettres de Madame de *Maintenon*, de quoi pouvoir ſe paſſer du profit léger qu'il pourroit tirer d'une édition furtive. D'ailleurs, il doit conſidérer que toute la Librairie ſe réunira contre lui. Les

Gens de Lettres ſe plaignent d'ordinaire que les Libraires contrefont leurs ouvrages, & ici c'eſt un homme de Lettres qui contrefait l'édition d'un Libraire. C'eſt un étranger qui, dans l'Empire, attaque un privilége de l'Empereur. Que M. *de la Beaumelle* en peſe toutes les conſéquences. Les remarques critiques qu'il joint à ſon édition, ne ſont pas une excuſe envers mon Libraire, & ſont envers moi un procédé dont j'aurois ſujet de me plaindre. Je ne connois M. *de la Beaumelle* que par les ſervices que j'ai tâché de lui rendre.

Il m'écrivit il y a un an du Palais de *Copenhague*, pour m'intéreſſer à des éditions des Auteurs claſſiques françois qu'on devoit faire, diſoit-il, en *Danemarck*, & dont le Roi de *Danemarck* le chargeoit, à l'imitation des éditions qu'on a nommées en France, les *Dau-*

phins. Je crus M. *de la Beaumelle ;* & mon zele pour l'honneur de ma Patrie me fit travailler en conſéquence.

Quelque tems après, je fus étonné de le voir arriver à *Poſtdam.* Il étoit renvoyé de *Copenhague*, où il avoit d'abord prêché en qualité de Propoſant, & où il étoit je crois de l'Académie. Il vouloit s'attacher au Roi de *Pruſſe*, & il me préſenta pour cet effet un livre, dans lequel il me traitoit aſſez mal, moi & pluſieurs des Chambellans. Il y avoit beaucoup de choſes dont le Roi de *Danemarck* & pluſieurs autres Puiſſances devoient s'offenſer. Ce livre imprimé à *Copenhague*, intitulé : *Mes Penſées*, n'étoit pas encore trop public ; il promit de le corriger, & je crois, en effet, qu'il en a fait une édition corrigée à *Berlin.* Il ſait que, quoique j'euſſe beaucoup à me plaindre d'une pareille conduite,

je l'avertis cependant de pluſieurs petites inadvertences dans leſquelles il étoit tombé ſur ce qui regarde l'hiſtorique; par exemple, ſur ſa conſtitution d'Angleterre, ſur M. *Pâris du Vernai*, & ſur d'autres erreurs qui peuvent échaper à tout Ecrivain.

Lorſqu'il fut mis en priſon à *Berlin*, tout le monde ſait que je m'intéreſſai pour lui, & que je parlai même vivement à Milord *Tirconel*, qui avoit, diſoit-on, contribué à ſon empriſonnement, & à le faire renvoyer de la ville. Milord *Tirconel*, à qui il écrivit pour ſe plaindre à lui de lui-même, lui répondit: *Il eſt vrai que je vous ai fait conſeiller de partir, me doutant bien que vous vous feriez bientôt renvoyer.* Je priai Milord *Tirconel* de ne pas montrer cette Lettre qui feroit trop de tort à un jeune homme qui avoit beſoin de protection; & il n'y a rien que je n'aie fait pour lui dans

cette occaſion. De retour de *Spandau* à *Berlin*, il me dit qu'il étoit appellé à *Copenhague*, avec une groſſe penſion. Mais il partit quelques jours après pour *Leipſick*. On prétend qu'il y fit imprimer une brochure, intitulée, je crois, *Les Amours de Berlin*, & *les Dégoûts des Plaiſirs*; les lettres initiales de ſon nom; par M. *de la B* . . . ſont à la tête de ce Libelle; je ſuis très-éloigné de l'en croire l'Auteur, & j'ai ſoutenu publiquement que ce n'étoit pas lui. De *Leipſick*, il s'arrêta à *Gotha*, on a écrit de ce pays-là des choſes ſur ſon compte, qui lui feroient plus de tort ſi elles étoient vraies, que le Libelle même qu'on lui a imputé. On m'a écrit de *Leipſick*, de *Copenhague*, de *Gotha*, des particularités qui ne lui feroient pas moins de préjudice, ſi je les rendois publiques.

Comment peut-il donc, Monſieur,

dans de pareilles circonſtances, non-ſeulement contrefaire l'édition de mon Libraire, mais charger cette édition de notes contre moi qui ne l'ai jamais offenſé, qui même lui ai rendu ſervice? S'il eſt plus inſtruit que moi du regne de *Louis XIV*, ne devoit-il pas me communiquer ſes lumieres, comme je lui communiquai, ſur ſon livre intitulé: *Mes Penſées*, des obſervations dont il a fait uſage? Pourquoi d'ailleurs faire réimprimer la premiere édition du *Siecle de Louis XIV*, quand il ſait que mon Libraire *Walther* en donne une nouvelle beaucoup plus exacte, & d'un tiers plus ample? Quoique j'aie paſſé trente années à m'inſtruire des faits principaux qui regardent ce regne; quoiqu'on m'ait envoyé, en dernier lieu, les Mémoires les plus inſtructifs; cependant je peux avoir fait, comme dit *Bayle*, bien des péchés de commiſſion

& d'omiſſion ; tout homme de Lettres qui s'intéreſſe à la vérité & à l'honneur de ce beau ſiecle, doit m'honorer de ſes lumieres ; mais quand on écrira contre moi, en faiſant imprimer mon propre ouvrage, pour ruiner mon Libraire, un tel procédé aura-t-il des approbateurs ? une ancienne édition contrefaite, aura-t-elle du crédit parmi les honnêtes gens, & l'Auteur ne ſe ferme-t-il pas, par ce procédé, toutes les portes qui peuvent le mener à ſon avancement ?

J'oſe vous prier, Monſieur, de lui montrer cette Lettre, & de rappeler dans ſon cœur les ſentimens de probité que doit avoir un jeune homme qui a fait la fonction de Prédicateur. Je me perſuade qu'il fera celle d'honnête homme. S'il a fait quelque frais pour cette édition, il peut m'en envoyer le compte, je le communiquerai à mon Libraire,

Libraire, & le mieux ſeroit aſſurément de terminer cette affaire d'une maniere qui ne causât du chagrin, ni à ce jeune homme, ni à moi.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec l'attachement ſincere que vos procédés obligeans m'inſpirent,

Votre très-humble, &c.

VOLTAIRE.

AU MÊME.

POUR répondre, Monsieur, à vos bontés conciliantes dont je suis très-reconnoissant, & à la Lettre de M. de *la Beaumelle* dont je suis très-surpris, j'aurai d'abord l'honneur de vous dire :

1°. Qu'il est peu intéressant qu'il ait reçu trois ducats comme vous l'avez marqué (*encore une fois, Monsieur de Voltaire se trompe*), ou davantage pour l'ouvrage qu'il a écrit contre moi à *Francfort.*

2°. Que quand il m'écrivit de *Copenhague*, sans que j'eusse l'honneur de le connoître, il data sa Lettre du Château, & me fit entendre que le Gouvernement l'avoit chargé de l'édition des Auteurs classiques françois, & que M. de *Bernstorf*, Secrétaire d'Etat, m'a écrit le contraire.

3°. Que quelques jours après, étant renvoyé de *Copenhague*, il m'envoya de *Berlin* à *Poſtdam*, à ma réquiſition, ſon Livre intitulé : *Le qu'en dira-t-on*, dans lequel il dit que le Roi de *Pruſſe* a des Gens de Lettres auprès de lui, par le même principe que les Princes d'Allemagne ont des Bouffons & des Nains.

4°. Qu'il me promit de ſupprimer ce compliment, & qu'il ne l'a pas fait.

5°. Qu'il me reproche dans ce livre d'avoir ſept mille écus de penſion, & qu'il doit ſavoir à préſent que j'y ai renoncé, auſſi bien qu'à des honneurs que je crois inutiles à un homme de Lettres, & que dans l'état où je ſuis, il y a peu de généroſité à perſécuter un homme dont il n'a jamais eu le moindre ſujet de ſe plaindre.

6°. Qu'il eſt vrai que je lui donnai des conſeils ſur quelques mépriſes où il

étoit tombé, & ſur ſon étonnante hardieſſe ; qu'à la vérité il a ſuivi mes avis ſur des faits hiſtoriques, mais qu'il les a bien négligés dans quelques exemplaires imprimés à *Francfort*, où il dit qu'il a vu à la Cour de *Dreſde* un Roi . . . & tout le reſte qui a fait frémir d'horreur. Il oſe parler contre le Gouvernement & l'armée du Roi de *Pruſſe*. Il s'éleve preſque contre toutes les Puiſſances. L'Arétin gagnoit autrefois des chaînes d'or à ce métier ; mais aujourd'hui elles ſont d'un autre métal. Je ſouhaite ſeulement qu'on pardonne à ſa jeuneſſe, ou qu'il ait une armée de cent mille hommes.

7°. Il eſt bien le maître d'écrire contre moi, ainſi que contre tous les Princes. Il n'y gagnera pas davantage.

8°. Il vous mande qu'il me pourſuivra juſqu'aux enfers ; il peut me pourſuivre tant qu'il lui plaira juſqu'à ma

mort, il n'attendra pas long-tems; il pourſuivra un homme qui ne l'a jamais offenſé. Milord *Tirconel* eſt mort; mais ceux qui étoient auprès de lui, ſont témoins que je rendis ſervice à M. de *la Beaumelle*; & que, ſeul, j'empêchai Milord *Tirconel* d'envoyer directement au Roi de *Pruſſe* une lettre, dont la minute doit exiſter encore, & dans laquelle il demandoit vengeance; je ne m'oppoſe point à la reconnoiſſance dont il me menace.

9°. Il peut ſe diſpenſer d'imprimer le procès du Juif *Hirch*, qui me conteſtoit la reſtitution de douze mille écus qu'il avoit à moi en dépôt. Ce procès eſt déja imprimé. Le Juif a été condamné à double amende. M. de *la Beaumelle* peut cependant faire une ſeconde édition avec des remarques, & me pourſuivre juſqu'aux enfers, ſans expliquer

s'il entend que j'irai en enfer, ou s'il compte y aller.

Voilà toute la réponse qu'il aura jamais de moi dans ce monde-ci & dans l'autre. J'ai l'honneur d'être véritablement,

MONSIEUR,

Votre, &c.

VOLTAIRE.

AU MÊME.

MONSIEUR,

J'ai lu enfin l'édition du *Siecle de Louis XIV*, que votre ami M. de *la Beaumelle* a faite en trois volumes, avec des Remarques & des Lettres. Je vous dirai, Monſieur, que cette édition n'a pas laiſſé d'avoir quelque cours à *Berlin*. J'y ſuis outragé; cinq ou ſix Officiers de la Maiſon de Sa Majeſté Pruſſienne y ſont maltraités; c'eſt une raiſon, pour qu'on veuille au moins parcourir l'ouvrage. Perſonne ne lui pardonnera d'avoir outragé dans ſes Remarques les vivans & les morts, ainſi que la vérité. Mais moi, Monſieur, je lui pardonnerois les injures ſcandaleuſes qu'il me dit dans mon propre ouvrage, s'il étoit vrai qu'il eût à ſe

plaindre de moi ; & ſi je l'avois accuſé auprès du Roi de *Pruſſe* dans ſon paſſage à *Berlin*, comme il le prétend.

Je peux vous proteſter hautement, Monſieur, non-ſeulement à vous, mais à tout le monde, & atteſter le Roi de *Pruſſe* lui-même, que jamais je n'ai dit à Sa Majeſté ce qu'on m'impute. Ce fut le Marquis d'*Argens* qui l'avertit à ſouper, de la maniere dont *la Beaumelle* avoit parlé de ſa Cour, ainſi que de pluſieurs autres Cours, dans ſon livre intitulé : *Le qu'en dira-t-on.* Le Marquis d'*Argens* ſait que, loin de vouloir porter ces miſeres aux oreilles du Roi, je lui mis preſque la main ſur la bouche ; que je lui dis en propres paroles : *Taiſez-vous donc, vous révélez le ſecret de l'Egliſe.* J'aurois pu uſer du droit que tout le monde a de parler d'un livre nouveau à table ; mais je n'ufai point de ce droit, & loin de rendre

aucun mauvais office à M. de *la Beaumelle*, je fis ce que je pus pour le ſervir dans l'aventure pour laquelle il fut mis au corps-de-garde à *Berlin*, & envoyé *à Spandau*. Pour peu qu'il raiſonne, il doit voir clairement, que *Maupertuis* ne m'a calomnié ainſi auprès de lui, que pour l'exciter à écrire contre moi; c'eſt un fait aſſez public dans *Berlin*. Il eſt bien étrange, qu'un homme que le Roi de *Pruſſe* a daigné mettre à la tête de ſon Académie, ait pu faire de pareilles manœuvres. Songez ce que c'eſt que d'aller révéler à un étranger, à un paſſant, le ſecret des ſoupers de ſon Maître, & de joindre l'infidélité à la calomnie. Exciter ainſi contre moi un jeune Auteur; lancer ſes traits, & puis retirer ſa main; accuſer M. *Konig*, mon ami, d'être un fauſſaire; le faire condamner de ſa ſeule autorité en pleine Académie, & ſe

donner le mérite de demander ſa grace; faire écrire contre lui, & avoir l'air de ne point écrire ; déchaîner *la Beaumelle* contre moi, & le déſavouer ; opprimer *Konig* & moi avec les mêmes artifices ; c'eſt ce que *Maupertuis* a fait, & c'eſt ſur quoi l'Europe littéraire peut juger.

Je me ſuis vu contraint à ſoutenir à la fois deux querelles fort triſtes. Il faut combattre, & contre *Maupertuis* qui a voulu me perdre, & contre *la Beaumelle* qu'il a employé pour m'inſulter. La vie des Gens de Lettres eſt une guerre perpétuelle, tantôt ſourde, & tantôt éclatante, comme entre les Princes. Mais nous avons un avantage que les Rois n'ont pas. La force décide entr'eux, & la raiſon décide entre nous. Le public eſt un Juge incorruptible, qui avec le tems, prononce des arrêts irrévocables. Le public prononcera donc ſi j'ai eu tort de

prendre le parti de M. *Konig*, cruellement opprimé, & de confondre les menſonges, dont *la Beaumelle*, excité par l'oppreſſeur de *Konig* & le mien, a rempli le *Siecle* de *Louis XIV*.

La Beaumelle vous a mandé, Monſieur, qu'il me *pourſuivra juſques aux enfers*; il eſt bien le maître d'y aller, & pour mieux mériter ſon gîte, il vous dit qu'il fera imprimer, à la ſuite du *Siecle de Louis XIV*, un procès que j'eus, il y a près de trois ans, contre un Banquier Juif, & que je gagnai. Je ſuis prêt de lui en fournir toutes les pieces, & il pourra faire relier le tout enſemble avec la paix de *Nimegue*; celle de *Riſvik* & la guerre de la ſucceſſion. Rien ne contribuera plus au progrès des Sciences.

Tout cela, Monſieur, eſt le comble de l'aviliſſement. Mais je vous défie de me nommer un ſeul Auteur céle-

bre, depuis le *Taſſe* juſqu'à *Pope*, qui n'ait eu à faire à de pareils ennemis.

Le moindre de mes chagrins eſt aſſurément le ſacrifice des biens & des honneurs auxquels j'ai renoncé ſans le plus léger regret; mais la perte abſolue de ma ſanté eſt un mal véritable. S'il y a quelque choſe de nouveau à *Francfort*, concernant toutes ces miſeres, vous me ferez plaiſir de m'en inſtruire. Je ſuis, &c.

Votre, &c.

VOLTAIRE.

AU MÊME.

JE ſuis tombé malade à *Leipſick*, Monſieur, & je ne ſais pas encore quand je pourrai en partir. J'y ai reçu votre lettre du 22 Mars. Elle m'étonneroit, ſi à mon âge quelque choſe pouvoit m'étonner.

Comment a-t-on pu imaginer, Monſieur, que j'aie pris des Lettres de *la Beaumelle* pour des Lettres de *Maupertuis ?* Non, Monſieur, chacun a ſes Lettres. *Maupertuis* a celles où il veut qu'on aille diſſéquer des Géans aux antipodes, & *la Beaumelle* a les ſiennes qui ſont l'antipode du bon ſens. Dieu me garde d'attribuer jamais à un autre qu'à lui, ces belles choſes qui ne peuvent être que de lui, & qui lui font tant d'honneur & tant d'amis. On vous auroit accuſé juſte, ſi on vous avoit dit

que je m'étois plaint du procédé de *Maupertuis*, qui alla trouver *la Beaumelle* à *Berlin*, pour l'envenimer contre moi, & qui ſe ſervit de lui comme un homme profondément artificieux & méchant peut ſe ſervir d'un jeune homme imprudent.

Il me calomnia, vous le ſavez, il lui dit que j'avois accuſé l'Auteur du *Qu'en dira-t-on* auprès du Roi, dans un ſouper. Je vous ai déclaré que ce n'étoit pas moi qui avoit rendu compte à Sa Majeſté du *Qu'en dira-t-on*; que ce fut Monſieur le Marquis *d'Argens*. J'en atteſte encore le témoignage de d'*Argens* & du Roi lui-même. C'eſt cette calomnie d'après *Maupertuis*, qui a fait compoſer les trois volumes d'*injures de la Beaumelle*. Il devroit ſentir à quel point on a méchamment abuſé de ſa crédulité, il devroit ſentir qu'il eſt le *Raton* dont *Bertrand*

s'eſt ſervi pour tirer les marons du feu ; il devroit s'appercevoir que *Maupertuis*, le perſécuteur de *Konig* & le mien, s'eſt moqué de lui ; il devroit ſavoir que *Maupertuis*, pour récompenſe, le traite avec le dernier mépris ; il devroit ne point menacer un homme à qui il a fait tant d'outrages avec tant d'injuſtice.

Non, Monſieur, il ne s'eſt jamais agi des quatre Lettres de *la Beaumelle*, que jamais je n'ai entendu attribuer à *Maupertuis*, il s'agit de la Lettre que *la Beaumelle* vous écrivit il y a ſix mois, Lettre dont vous m'avez envoyé le contenu dans une des vôtres ; Lettre par laquelle *la Beaumelle* avouoit que *Maupertuis* l'avoit excité contre moi par une calomnie. J'ai fait connoître cette calomnie au Roi de *Pruſſe*, & cela me ſuffit. Ma deſtinée n'a rien de commun avec toutes ces tracaſſe-

ries, ni avec le *Siecle de Louis XIV*; je ſais ſupporter les malheurs & les injures. Je pourrai faire un *Supplément* au *Siecle de Louis XIV*, dans lequel j'éclaircirai des faits dont *la Beaumelle* a parlé ſans en avoir la moindre connoiſſance. Je pourrai, comme M. *Konig*, en appeler au public. J'en appele déja à vous-même. S'il vous reſte quelque amitié pour *la Beaumelle*, cette amitié même doit lui faire ſentir tous ſes torts. Il doit être honteux d'avoir été l'inſtrument de la méchanceté de *Maupertuis*, inſtrument dont on ſe ſert un moment, & qu'on jete enſuite avec dédain.

Voilà, Monſieur, tout ce que le triſte état où je ſuis de toutes façons, me permet à préſent de vous répondre. Je vous embraſſe ſans cérémonie.

VOLTAIRE.

AU

AU MÊME.

MONSIEUR,

Je comptois, en paſſant par *Francfort*, vous préſenter moi-même le *Supplément au Siecle de Louis XIV*, que je vous ai dédié. C'eſt un procès bien violent, vous en êtes le Juge par votre eſprit & par votre probité, & vous êtes devenu un témoin néceſſaire. Vous ne pouvez être informé pleinement du malheur que le paſſage de *la Beaumelle* à *Berlin* a cauſé. Vous en jugerez en partie, par ma derniere Lettre au Roi de *Pruſſe*, dont je vous envoie copie pour vous ſeul.

Vous ſavez que je vous ai toujours mandé, que j'étois trop inſtruit des cruels procédés de M. *de Maupertuis* envers moi. Je ſavois que Madame la

Comteſſe de *Bentink* avoit obligé deux fois *la Beaumelle*, de jeter dans le feu cet indigne ouvrage, où tant de Souverains, & Sa Majeſté Pruſſienne ſont encore plus outragés que moi. Je ſavois que *la Beaumelle*, au ſortir de chez *Maupertuis*, avoit deux fois recommencé. Mais je ne puis citer le témoignage de Madame la Comteſſe de *Bentink*, ni celui des autres perſonnes qui ont été témoins de la cruauté artificieuſe avec laquelle *Maupertuis* m'a pourſuivi près de deux années entieres. Je ne peus citer que des témoignages par écrit, & je n'ai que la Lettre de *la Beaumelle*.

Vous n'ignorez pas avec quel nouvel artifice *Maupertuis* a voulu, en dernier lieu, déguiſer & obſcurcir l'affaire, en exigeant de *la Beaumelle* un déſaveu. Mais ce déſaveu ne porte que ſur des choſes étrangeres à ſon procédé.

Je n'ai jamais accuſé *Maupertuis* d'avoir fait les quatre Lettres ſcandaleuſes dont *la Beaumelle* a chargé la coupable édition du *Siecle de Louis XIV*. Je me ſuis plaint ſeulement de ce qu'il m'a voulu perdre, & de ce qu'il a réuſſi. Je ne me ſuis défendu qu'en diſant la vérité ; c'eſt une arme qui triomphe de tout à la longue. C'eſt au nom de cette vérité toujours reſpectable & ſouvent perſécutée, que je vous écris. Je ſuis très-malade, & j'eſpérerai juſqu'au dernier moment que le Roi de *Pruſſe* ouvrira enfin les yeux. Je mourai avec cette conſolation, qui ſera probablement la ſeule que j'aurai. Je ſuis, &c.

Votre, &c.

VOLTAIRE.

AU MÊME.

JE ſuis fâché à préſent, Monſieur; d'avoir répondu à *la Beaumelle* avec la ſévérité qu'il méritoit. On dit qu'il eſt à la Baſtille, le voilà malheureux, & ce n'eſt pas contre les malheureux qu'il faut écrire. Je ne pouvois deviner qu'il ſeroit enfermé dans le tems même que ma réponſe paroiſſoit. Il eſt vrai qu'après tout ce qu'il a écrit avec une ſi furieuſe démence contre tant de citoyens & de Princes, il n'y avoit guere de pays dans le monde où il ne dût être puni tôt ou tard; & je ſais de ſcience certaine, qu'il y a deux Cours où on lui auroit infligé un châtiment plus capital que celui qu'il éprouve. Vous me parlez de votre amitié pour lui; vous avez apparemment voulu dire pitié.

Il étoit de mon devoir de donner un préſervatif contre ſa ſcandaleuſe édition du *Siecle de Louis XIV*, qui n'eſt que trop publique en Allemagne & en Hollande. J'ai dû faire voir, par quel cruel artifice on a jeté ce malheureux Auteur dans cet abîme. Je vous répete encore, Monſieur, ce que j'ai mandé au Roi de *Pruſſe ;* c'eſt que ſi les choſes dont vous m'avez bien voulu avertir, & que j'ai ſues par tant d'autres, ne ſont pas vraies ; ſi *Maupertuis* n'a pas trompé *la Beaumelle*, tandis qu'il étoit à *Berlin*, pour l'exciter contre moi ; ſi *Maupertuis* peut ſe laver des manœuvres criminelles dont la Lettre de *la Beaumelle* le charge ; je ſuis prêt à demander pardon publiquement à *Maupertuis ;* mais auſſi, Monſieur, ſi vous ne m'avez pas trompé, ſi tous les autres témoins ſont unanimes ; s'il eſt vrai que *Maupertuis*, parmi les inſ-

trumens qu'il a employés pour me perdre, n'ait pas dédaigné de me calomnier même auprès de *la Beaumelle*, & de l'exciter contre moi, il eſt évident que le Roi de *Pruſſe* me doit rendre juſtice.

Je ne demande rien, ſinon que ce Prince connoiſſe, qu'après lui avoir été paſſionnément attaché pendant quinze ans, ayant enfin tout quitté pour lui dans ma vieilleſſe, ayant tout ſacrifié, je n'ai pu certainement finir par trahir envers lui des devoirs que mon cœur m'impoſoit. Je n'ai d'autre reſſource que dans les remords de ſon ame royale, que j'ai cru toujours philoſophe & juſte. Ma ſituation eſt très-funeſte, & quand la maladie ſe joint à l'infortune, c'eſt le comble de la miſere humaine. Je me conſole par le travail & par les Belles-Lettres, & ſur-tout par l'idée qu'il y a beaucoup d'hommes qui va-

loient cent fois mieux que moi, & qui ont été cent fois plus infortunés. Dans quelque ſituation cruelle que nous nous trouvions, que ſommes-nous pour oſer murmurer ?

Au reſte, je ne vous ai rien écrit que je ne veuille bien que tout le monde ſache, & je peus vous aſſurer que dans toute cette affaire, je n'ai pas eu un ſentiment, que j'euſſe voulu cacher.

Je ſuis, &c.

MONSIEUR,

Votre, &c.

VOLTAIRE.

LETTRE

A Sa Majeſté Pruſſienne.

SIRE,

Ce que j'ai vu dans les gazettes eſt-il croyable ! On abuſe du nom de Votre Majeſté pour empoiſonner les derniers jours d'une vie que je vous avois conſacrée. Quoi, l'on avance que je vous ai averti que *Konig* écrivoit contre vos ouvrages. Ah, Sire, il en eſt auſſi incapable que moi. Votre Majeſté ſait ce que je lui en ai écrit. Je vous ai toujours dit la vérité, & je vous la dirai juſqu'au dernier moment de ma vie. Je ſuis au déſeſpoir de n'être point allé à *Bareith ;* une partie de ma famille, qui va m'attendre aux eaux, me force d'aller chercher une guériſon,

que vos bontés ſeules pourroient me donner. Je vous ſerai toujours tendrement dévoué, quelque choſe que vous faſſiez. Je ne vous ai jamais manqué, je ne vous manquerai jamais. Je reviendrai à vos pieds au mois d'Octobre; & ſi la malheureuſe aventure de *la Beaumelle* n'eſt pas vraie; ſi *Maupertuis* en effet n'a pas trahi le ſecret de vos ſoupers, & ne m'a point calomnié pour exciter *la Beaumelle* contre moi; s'il n'a pas été par ſa haine l'auteur de mes malheurs, j'avouerai que j'ai été trompé, & je lui demanderai pardon devant Votre Majeſté & devant le Public. Je m'en ferai une vraie gloire. Mais, ſi la Lettre de *la Beaumelle* eſt vraie; ſi les faits ſont conſtatés; ſi je n'ai pris d'ailleurs le parti de *Konig* qu'avec toute l'Europe littéraire, voyez, Sire, ce que les Philoſophes *Marc-Aurele* & *Julien* auroient fait en pareil cas.

Nous ſommes tous vos ſerviteurs, & vous auriez pu d'un mot tout concilier. Vous êtes fait pour être notre juge, & non notre adverſaire. Votre plume reſpectable eût été dignement employée à nous ordonner de tout oublier; mon cœur vous répond que j'aurois obéi. Sire, ce cœur eſt encore à vous. Vous ſavez que l'enthouſiaſme m'avoit amené à vos pieds, il m'y ramenera. Quand j'ai conjuré Votre Majeſté de ne plus m'attacher à Elle par des penſions, Elle ſait bien que c'étoit uniquement préférer votre perſonne à vos bienfaits. Vous m'avez ordonné de recevoir ces bienfaits; mais jamais je ne vous ſerai attaché que pour vous-même; & je vous jure encore entre les mains de S. A. R. Madame la Margrave de *Bareith*, par qui je prends la liberté de faire paſſer ma Lettre, que je vous garderai juſqu'au tombeau les ſentimens

qui m'amenerent à vos pieds, quand je quittai pour vous tout ce que j'avois de plus cher, & quand vous me jurâtes que vous daigneriez toujours m'aimer.

A M. ROQUES,

Conſeiller Eccléſiaſtique du Séréniſſime Landgrave de Heſſe-Hombourg. (1)

MONSIEUR,

Je n'ai dédié à perſonne le *Siecle de Louis XIV*, parce que ni la vérité, ni la liberté n'aiment les dédicaces, & que

(1) M. *Jacques Emanuel Roques*, Conſeiller Eccléſiaſtique de Madame la Landgrave de Heſſe-Hombourg vouloit prévenir une querelle littéraire, ou du moins en ſauver l'éclat. Mais ſa prudence officieuſe échoua contre l'acharnement de M. *de la Beaumelle* & la ſenſibilité de M. *de Voltaire*. Quoique leur docilité n'égalât pas leur eſtime pour le Conciliateur, il empêcha du moins la publication de quelques Mémoires, & ces deux partis rendirent toujours juſtice à ſon zele éclairé.

ces deux biens qui devroient appartenir au genre humain, n'ont beſoin du ſuffrage de perſonne. Mais je vous dédie ce Supplément, quoiqu'il ſoit auſſi vrai & auſſi libre que le reſte de l'ouvrage. La raiſon en eſt, que je ſuis forcé de vous appeler en témoignage devant l'Europe littéraire. La querelle dont il s'agit pourroit être bien mépriſable par elle-même comme toutes les querelles, & confondue bientôt dans la foule de tant de diſputes littéraires, de tant de différens, dont la mémoire ſe perd avant même que la mémoire des combattans ſoit anéantie. Mais le rapport qui lie cette diſpute aux événemens du *Siecle de Louis XIV*, les éclairciſſemens que les Lecteurs en pourront tirer pour mieux connoître ces tems mémorables, ſerviront peut-être à la ſauver pour quelque tems de l'oubli, où les ouvrages polémiques ſemblent condamnés.

C'eſt vous, Monſieur, qui m'aprites le premier, qu'un éleve de *Geneve* nommé M. de *la Beaumelle*, faiſoit réimprimer clandeſtinement la premiere édition du *Siecle de Louis XIV*, à *Francfort* ſur le *Mein*.

C'eſt vous qui m'apprites que cette édition ſubreptice, étoit chargée de quatre Lettres de *la Beaumelle*, dans leſquelles il outrage des Officiers de la maiſon du Roi de Pruſſe. Votre probité fut étonnée de la témérité avec laquelle cet Auteur parle de pluſieurs Souverains de l'Europe dans ſes *Commentaires ſur le Siecle de Louis XIV*, & des belles injures qu'il me dit dans mon propre ouvrage. Vous eutes la généroſité de m'en avertir, vous eutes celle d'offrir de l'argent à ſon Libraire, pour ſupprimer ce ſcandale.

Je ſais bien que la Littérature eſt une guerre continuelle; mais je ne devois

pas m'attendre à une pareille excurſion. Je vous écrivis que je ne ſavois pas comment je m'étois attiré ces hoſtilités de la part d'un homme que je n'avois connu à *Berlin* que pour tâcher de lui rendre ſervice. Je me plaignis à vous de ſon procédé; vous eutes la bonté de lui faire paſſer mes juſtes plaintes.

Il avoit l'honneur d'être lié avec vous, parce qu'il s'étoit deſtiné à *Geneve* au miniſtere de votre Religion : & quoique ſa conduite ſemblât le rendre peu digne de cette fonction & de votre amitié, vous aviez pour lui l'indulgence qu'un homme de votre probité compatiſſante peut avoir pour un jeune homme qui s'égare, & qu'on eſpere de ramener à ſon devoir.

Il faut avouer qu'il vous expoſa ingénuement la raiſon qui l'avoit porté à l'atrocité que vous condamniez. Je ne peux mieux faire, Monſieur, que de

rapporter ici une partie de la Lettre qu'il vous écrivit il y a ſix mois, pour juſtifier en quelque ſorte ſa conduite. La voici mot pour mot.

« *Maupertuis* vient chez moi, ne me » trouve pas; je vais chez lui; il me dit » qu'un jour au ſouper des petits appar- » temens, M. *de Voltaire* avoit parlé » d'une maniere violente contre moi, » qu'il avoit dit au Roi que je parlois peu » reſpectueuſement de lui dans mon livre; » que je traitois ſa Cour philoſophe aſ- » ſemblée de nains & de bouffons (1); » que je le comparois aux petits Princes » Allemands, & mille fauſſetés de cette » force. *Maupertuis* me conſeilla d'en- » voyer mon livre au Roi en droiture

(1) Le Roi de Pruſſe comble les Gens de Lettres de bienfaits, par les mêmes principes que les Princes d'Allemagne comblent de bienfaits les nains & les bouffons, &c. *Trait du* Qu'en dira-t-on.

» avec

» avec une Lettre qu'il vit & corrigea » lui-même. »

Il n'eſt que trop vrai, Monſieur, que ce cruel procédé trop public de *Maupertuis* mon perſécuteur a été l'origine du Livre ſcandaleux de *la Beaumelle*, & a cauſé des malheurs plus réels. Il n'eſt que trop vrai que *Maupertuis* manqua au ſecret qu'on doit à tout ce qui ſe dit au ſouper d'un Roi. Et ce qui eſt encore plus douloureux, c'eſt qu'il joignit la fauſſeté à l'infidélité. Il eſt faux que j'euſſe averti Sa Majeſté Pruſſienne de la maniere dont *la Beaumelle* avoit oſé parler de ce Monarque & de ſa Cour, dans ſon Livre intitulé, le *Qu'en dira-t-on*, ou *Mes Penſées*; je l'aurois pu & je l'aurois dû en qualité de ſon Chambellan. Ce ne fut pas moi, ce fut un de mes camarades qui remplit ce devoir. J'oſe en atteſter Sa Majeſté elle-même. Elle me doit cette juſtice, elle ne peut

refuſer de me la rendre. Le Chambellan qui l'en avertit, eſt M. le Marquis d'*Argens ;* il l'avoue & il en fait gloire.

Je n'étois que trop informé des coups qu'on me portoit ; courir chez un jeune étranger, chez un voyageur, chez un paſſant, lui révéler le ſecret des ſoupers du Roi ſon maître, me calomnier en tout, lui rapporter ce qui s'étoit fait & dit dans mon appartement après le ſouper, le déguiſer, l'envénimer, comme il eſt prouvé par la Lettre de *la Beaumelle*, c'étoit une des moindres manœuvres que j'avois à eſſuyer. Preſque tout *Berlin* étoit inſtruit de cette perſécution. Sa Majeſté l'ignora toujours. J'étois bien loin de troubler la douceur de la retraite de *Poſtdam*, & d'importuner le Roi notre bienfaiteur commun par des plaintes. Ce Monarque ſait que non-ſeulement je ne lui ai jamais dit un ſeul mot contre perſonne, mais que je n'oppo-

ſois que de la douceur & de la gaité, aux duretés continuelles de mon ennemi. Il ne pouvoit contenir ſa haine & je ſouffrois avec patience. Je reſtai conſtamment dans ma chambre ſans en ſortir que pour me rendre auprès de Sa Majeſté, quand elle m'appelloit. Je gardai un profond ſilence ſur les procédés de *Maupertuis*, & ſur les trois volumes de *la Beaumelle* qu'ont produit ces procédés.

Dans le même tems, M. *de Maupertuis* voulut opprimer M. *Konig* autrefois ſon ami & toujours le mien. M. *Konig* avoit tâché ainſi que moi d'apprivoiſer ſon amour-propre par des éloges; il avoit fait exprès le voyage de *Berlin*, pour conférer amiablement avec lui ſur une mépriſe, dans laquelle *Maupertuis* pouvoit être tombé. Il lui avoit montré une ancienne Lettre de *Leibnitz*, qui pouvoit ſervir à rectifier cette

erreur. Quelle fut la récompenſe du voyage de M. *Konig?* Son ami, dès-lors ſon ennemi implacable, profite d'un aveu que M. *Konig* lui a fait avec candeur, pour le perdre & pour le déshonorer. M. *Konig* lui avoit avoué que l'original de cette Lettre de *Leibnitz* n'avoit jamais été entre ſes mains, & qu'il tenoit la copie d'un Citoyen de *Berne*, mort depuis long-tems.

Que fait *Maupertuis?* Il engage adroitement les Puiſſances les plus reſpectables à faire chercher en Suiſſe cet original, qu'il ſait bien qu'on ne trouvera pas; ainſi ayant enchaîné à ſes artifices la bonté même de ſon Maître, il ſe ſert de ſon pouvoir à l'Académie de *Berlin* pour faire déclarer fauſſaire un Philoſophe ſon ami par un jugement ſolemnel; jugement ſurpris par l'autorité, jugement qui ne fut point ſigné par les aſſiſtans, jugement dont

la plupart des Académiciens m'ont témoigné leur douleur, jugement réprouvé & abhorré de tous les Gens de Lettres. Il fait plus; il pouſſe la vengeance juſqu'à vouloir paroître modéré. Il demande à l'Académie qu'il dirige, la grace de celui qu'il fait condamner. Il fait plus encore; il oſe écrire Lettre ſur Lettre à Madame la Princeſſe d'*Orange*, pour impoſer ſilence à l'innocent qu'il perſécute & qu'il croit flétrir. Il le pourſuit dans ſon aſyle, il veut lui lier les mains tandis qu'il le frappe.

J'ai l'honneur d'être de dix-huit Académies, & je puis vous aſſurer qu'il n'y a point d'exemple qu'aucune d'elles ait jamais traité ainſi un de ſes Membres. Toute l'Europe ſavante applaudit encore à la maniere dont la Société Royale de *Londres* ſe comporta dans la fameuſe diſpute entre *Newton* & *Leib-*

nitz. Il s'agiſſoit de la plus belle découverte qu'on ait jamais faite en Mathématiques. La Société Royale nomma des Commiſſaires tirés de différentes Nations qui examinerent toutes les pieces pendant un an. L'authenticité de ces pieces fut conſtatée. Le grand *Newton*, élu Préſident de la Société Royale, n'extorqua point en ſa faveur un jugement qui ne devoit être rendu que par le public. Il ne fit point déclarer ſon adverſaire fauſſaire; il n'affecta point de demander ſa grace à la Société Royale, en le faiſant condamner avec ignominie; il ne le pourſuivit point avec cruauté dans ſon aſyle; il n'écrivit point à l'Electrice de *Hannovre* pour faire ordonner le ſilence à *Leibnitz*; il ne le menaça point *d'une peine académique* en demandant ſa grace; il ne compromit point le Roi d'*Angleterre*, il ne le trompa point. On ne mit que de l'exactitude,

de la vérité, de l'évidence dans ce grand Procès, où il s'agiſſoit d'une véritable gloire. C'étoient des Dieux qui diſputoient à qui il appartenoit de donner la lumiere au monde. Mais il ne faut pas que la belette de la Fable prétende bouleverſer le ciel & la terre pour un trou de lapin qu'elle a uſurpé.

Tout *Berlin*, toute l'Allemagne crioit contre une conduite ſi odieuſe; mais perſonne n'oſoit la découvrir au Roi de *Pruſſe*; & le perſécuteur triomphoit en abuſant des bontés de ſon maitre: j'ai été le ſeul qui aie oſé élever ma foible voix. J'ai rendu hardiment ce ſervice à la vérité, à l'innocence, à l'Académie de *Berlin*, j'oſe dire à la Patrie, que mon attachement pour le Roi de *Pruſſe* avoit rendu la mienne. J'ai ſeul fait parvenir les cris de l'Europe ſavante entiere aux oreilles de Sa Majeſté. J'en ai appellé du grand homme

mal informé au grand homme mieux informé. J'ai pris le parti de M. *Konig*, ainſi que le célebre & reſpectable *Wolff*, qui a écrit ſur cette affaire une Lettre dont j'ai l'original entre les mains ; la voici :

« Il eſt reconnu pour certain & très-
» certain que la vérité eſt toute entiere
» du côté du Profeſſeur *Konig* ſoit dans
» l'authenticité de la Lettre de *Leibnitz*,
» ſoit dans l'étrange jugement de l'A-
» cadémie, ſoit dans la prétendue dé-
» couverte de ſon adverſaire, qui ne
» ſeroit qu'un renverſement des loix de
» la nature, (1) ſi elle n'étoit pas une
» contradiction. »

(1) *Certum eſt, quam quod certiſſimum veritatem eſſe ex parte Kœnigii ſive autenticitatem fragmenti ex litteris Leibnitii, ſive judicium* famoſum *Academia ſpectes, ſive pratenſam legem ad ruinam totius machinæ tendentem, ſi non in ſe contradictionem involveret.*

J'ai pris le parti de M. *Konig* avec les Académiciens des Sciences de *Paris*, avec tous les autres, avec l'Europe littéraire. Je me ſuis expoſé par mon peu de ménagement à perdre les honneurs, les biens dont un grand Roi me combloit, & ſes bontés plus précieuſes cent fois que tous ces biens & tous ces honneurs. J'ai riſqué la plus cruelle diſgrace auprès d'un Monarque qui m'avoit arraché dans ma vieilleſſe à ma patrie, à ma famille, à mes amis, à mes emplois, d'un Monarque qui m'avoit prévenu, il y plus de quinze ans, par ſes bontés, auxquelles j'avois répondu avec enthouſiaſme, pour qui j'avois tout quitté, tout ſacrifié, & ſur qui je fondois enfin le bonheur des derniers jours de ma vie. Je n'ai pas balancé.

Il m'a falu à la fois combattre contre mon perſécuteur *Maupertuis*, & pour M. *Konig* mon ami, & pour moi-même.

Il a falu dans le tems même que l'Auteur de la *Vénus phyſique* & de ces étranges Lettres m'accabloit, répondre à un livre plus mauvais encore, qu'il a fait compoſer. Oui, Monſieur, c'eſt lui qui a porté *la Beaumelle* à faire cette malheureuſe Edition du *Siecle de Louis XIV*, dans laquelle lui ſeul des Gens de Lettres qui étoient auprès du Roi de *Pruſſe* n'eſt pas offenſé. S'il n'avoit pas excité *la Beaumelle* contre moi par une calomnie, ce jeune homme, à qui je n'avois jamais donné lieu de ſe plaindre de moi, n'auroit point fait ce ſcandaleux ouvrage. Mon perſécuteur a beau employer tous ſes artifices pour faire déſavouer aujourd'hui à *la Beaumelle* cette Lettre, dans laquelle ſes manœuvres ſont conſtatées. La Lettre exiſte, Monſieur, entre vos mains; & j'en ai gardé ſoigneuſement la copie authentique, tranſcrite par vous

même. Cette Lettre, qui ſert à convaincre *Maupertuis* d'infidélité envers ſon maître, & de calomnie envers moi, cette Lettre, dis-je, eſt encore plus reconnue que celle de *Leibnitz* qui a ſervi à manifeſter les erreurs de ſon amour-propre à la face de tout le monde.

Il peut faire déclarer fauſſaire qui il voudra dans une Aſſemblée de ſon Académie; il ſera déclaré injuſte par tout le public. Il verra que dans la Littérature on ne réuſſit point par les ſouterrains de la fraude, comme il a dû voir qu'on ne ſubjugue point les eſprits par la hauteur & par la violence; qu'il ne faut dans les écrits que de la raiſon, & dans la Société que de la douceur; qu'enfin la vérité, quoique peu circonſpecte par cela même qu'elle eſt la vérité, la candeur bien que trop ſimple, l'innocence ſans politique, confondent tôt ou tard l'erreur, le manége, la vio-

lence. *La Beaumelle* qui eſt jeune encore, apprendra à ſes dépens à ne plus faire ſervir ſon amour-propre imprudent & ſans pudeur à l'amour-propre artificieux d'un autre. Je m'adreſſe, comme M. *Konig*, au Public, juge ſouverain des ouvrages & des hommes. Ce Public déteſte l'oppreſſeur, ſe moque de l'abſurde, plaint le malheureux, & aime la vérité.

P. S. Vous m'apprenez, Monſieur, par vos Lettres, que *la Beaumelle* promet *de me pourſuivre juſqu'aux enfers.* Il eſt bien le maître d'y aller quand il voudra. Vous me faites entendre que pour mieux mériter ſon gîte, il imprimera contre moi beaucoup de choſes perſonnelles, ſi je réfute les *Commentaires ſur le Siecle de Louis XIV.* Vous m'avouerez que c'eſt un beau procédé d'imprimer trois volumes d'injures & d'impoſtures contre un homme, & de

lui dire enſuite : Si vous oſez vous défendre, je vous calomnierai encore.

Vous me rapportez, Monſieur, dans votre Lettre du 22 Mars, *que la maniere dont il s'y prendra ne pourra que me faire beaucoup de peine, & que quand il auroit tout le tort du monde, le public ne s'en informera pas, & rira à bon compte.*

Sachez, Monſieur, que le public peut rire d'un homme heureux & avantageux qui dit, ou fait, ou écrit des ſottiſes, mais qu'il ne rit point d'un homme infortuné & perſécuté. *La Beaumelle* peut réimprimer tout ce qu'on a écrit contre moi dans plus de cinquante volumes; cela lui procurera peu de profit & peu de rieurs. Je vous reponds que ſes nouveaux chefs-d'œuvres ne me feront aucune peine. Je lui donne une pleine liberté. Je crois bien que *la Beaumelle* eſt un Ecrivain à faire rire. Mais

ſi l'Auteur de la *Spectatrice Danoiſe*, du *Qu'en dira-t-on* ou de *Mes Penſées*, qui a outragé tant de Souverains & de particuliers avec une inſolence ſi brutale, & qui n'eſt impunie que par l'excès du mépris qu'on a pour lui, penſe devenir un homme plaiſant, il m'étonnera beaucoup. Il s'agit à préſent du *Siecle de Louis XIV*. Il faut voir qui a raiſon, de *la Beaumelle* ou de moi, & c'eſt de quoi les Lecteurs pourront juger.

A M. KONIG.

A Poſtdam, le 17 Novembre 1752.

MONSIEUR,

Le Libraire qui a imprimé une nouvelle Edition du *Siecle de Louis XIV*, plus exacte, plus ample & plus curieuſe que les autres, doit vous en faire tenir de ma part deux exemplaires, un pour vous, l'autre pour la Bibliotheque de S. A. R. à qui je vous prie de faire agréer cet hommage & mon profond reſpect.

Il eſt bien difficile que dans un tel ouvrage, où il y a tant de traits qui caractériſent l'héroïſme de la maiſon d'*Orange*, il ne s'en trouve pas quelques-uns qui puiſſent déplaire : mais une Princeſſe de ſon ſang, & née en Angleterre, connoît trop les devoirs d'un Hiſtorien, & le prix de la vérité, pour

ne pas aimer cette vérité, quand elle eſt dite avec le reſpect qu'on doit aux Puiſſances.

J'aurai ſans doute bien des querelles à ſoutenir ſur cet ouvrage, je puis m'être trompé ſur beaucoup de choſes que le tems ſeul peut éclaircir. Il ne s'agit pas ici de moi, mais du Public : il n'eſt pas queſtion de me défendre, mais de l'éclairer, & il faut ſans difficulté que je corrige toutes les erreurs où je ſerai tombé, & que je remercie ceux qui m'en avertiront, quelque aigreur qu'ils puiſſent mettre dans leur zele.

Cette vérité à laquelle j'ai ſacrifié toute ma vie, je l'aime dans tous les autres autant que dans moi. J'ai lu, Monſieur, votre appel au Public que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & je ſuis revenu ſur le champ du préjugé que j'avois contre vous. Je n'avois point été du nombre de ceux qu'on avoit

avoit conſtitués vos juges, ayant paſſé tout l'Été à *Poſtdam*; mais je vous avoue que ſur l'expoſé de M. de M.... & ſur le jugement prononcé en conſéquence, j'étois entiérement contre votre procédé. Il s'agiſſoit, diſoit-on, d'une découverte importante, dont on vous accuſoit d'avoir voulu ravir la gloire à ſon Auteur par envie & par malignité. On vous imputoit d'avoir forgé une Lettre de *Leibnitz*, dans laquelle vous aviez vous-même inſéré cette découverte. On prétendoit que preſſé par l'Académie de repréſenter l'original de cette Lettre, vous aviez eu recours à l'artifice groſſier de ſuppoſer après coup que vous en teniez la copie de la main d'un homme qui eſt mort il y a quelques années. Jugez, Monſieur, ſi je ne devois pas avoir les préjugés les plus violens, & ſi vous ne devez pas pardonner à tous ceux qui

vous ont condamné, quand ils n'ont été inſtruits que par les allégations de votre adverſaire confirmées par votre ſilence.

Votre appel m'a ouvert les yeux, ainſi qu'à tout le Public. Quiconque a lu votre Mémoire, a été convaincu de votre innocence. Vos pieces juſtificatives établiſſent tout le contraire de ce que votre ennemi vous imputoit. On voit évidemment que vous commençâtes par montrer à M.... tout l'ouvrage dans lequel vous combattiez ſes ſentimens; que cet ouvrage eſt écrit avec la plus grande politeſſe, & les égards les plus circonſpects : qu'en le réfutant, vous lui avez prodigué des éloges : que vous lui avez d'abord avoué avec la bonne foi & la franchiſe de votre patrie tout ce qui concernoit la Lettre de *Leibnitz*. Vous lui dites que vous la teniez, ainſi que pluſieurs autres,

des mains de feu *Henri;* que l'original ne pourroit probablement ſe trouver; enfin vous imprimâtes & votre Réfutation & une partie de la Lettre de *Leibnitz* avec le conſentement de votre adverſaire, conſentement qu'il ſigna lui-même. Les Actes de *Leipſick* furent les dépoſitaires de votre ouvrage & de cette même Lettre, ſur laquelle on vous a fait le plus étrange Procès criminel dont on ait jamais entendu parler dans la Littérature.

Il eſt clair comme le jour, que cette Lettre de *Leibnitz* que vous rapportez aujourd'hui toute entiere avec deux autres, ont été écrites par ce grand homme, & n'ont pu être écrites que par lui. Il n'y a perſonne qui n'y reconnoiſſe ſa maniere de penſer, ſon ſtyle profond, mais un peu diffus & embarraſſé, ſa coutume de jeter des idées, ou plutôt des ſemences d'idées qui exci-

tent à les développer. Mais ce qu'il y a de plus étrange dans cette affaire, & ce qui me cauſe une ſurpriſe dont je ne reviens pas, c'eſt que cette même Lettre de *Leibnitz*, dont on faiſoit tant de bruit, cette Lettre qu'on vous accuſoit d'avoir indignement ſuppoſée & d'avoir fabriquée vous-même pour donner à *Leibnitz* la gloire d'un Théorême revendiqué par votre adverſaire, cette Lettre dit préciſément tout le contraire de ce qu'on croyoit. Elle combat le ſentiment de votre adverſaire au lieu de le prévenir.

C'eſt donc ici uniquement une méprise de l'amour-propre. Votre ennemi n'avoit pas aſſez examiné cette Lettre que vous lui aviez remiſe entre les mains; il croyoit qu'elle contenoit ſa penſée, & elle contenoit ſa réfutation. Faloit-il donc qu'il employât tant d'artifices & de violence, qu'il fatigât

tant de Puiſſances, & qu'il pourſuivît enfin ceux qui condamnent aujourd'hui ſa mépriſe & ſon procédé, pour quatre lignes de *Leibnitz* mal entendues, pour une diſpute qui n'eſt nullement éclaircie, & dont le fond me paroît la choſe la plus frivole?

Pardonnez-moi cette liberté; vous ſavez, Monſieur, que je ſuis un peu enthouſiaſte ſur ce qui me paroît vrai, vous avez été témoin que je ne ſacrifie mon ſentiment à perſonne. Vous vous ſouvenez des deux années que nous avons paſſées enſemble dans une retraite philoſophique avec une Dame d'un génie étonnant, & digne d'être inſtruite par vous dans les Mathématiques. Quelque amitié qui m'attachât à elle & à vous, je me déclarai toujours contre votre ſentiment & le ſien ſur la diſpute des forces vives. Je ſoutins effrontément le parti de M. *de Mairan*

contre vous deux, & ce qu'il y eut de plaiſant, c'eſt que, lorſque cette Dame écrivit enſuite contre M. *de Mairan* ſur ce point de Mathématique, je corrigeai ſon ouvrage, & j'écrivis contre elle. J'en uſai de même ſur les Monades & ſur l'Harmonie préétablie, auxquelles je vous avoue que je ne crois point du tout. Enfin je ſoutins toujours mes héréſies, ſans altérer le moins du monde la charité. Je ne pus ſacrifier ce qui me paroiſſoit la vérité à une perſonne à qui j'aurois ſacrifié ma vie.

Vous ne ſerez donc pas ſurpris que je vous diſe avec cette franchiſe intrépide qui vous eſt connue, que toutes ces diſputes où un mélange de Métaphyſique vient égarer la Géometrie, me paroiſſent des jeux d'eſprit qui l'exercent & qui ne l'éclairent point. La querelle des forces vives étoit abſolument dans ce cas. On écriroit cent

volumes pour & contre, ſans rien changer jamais dans la Méchanique; il eſt clair qu'il faudra toujours le même nombre de chevaux pour tirer les mêmes fardeaux, & la même charge de poudre pour un boulet de canon, ſoit qu'on multiplie la maſſe par la vîteſſe, ſoit qu'on la multiplie par le quarré de la vîteſſe.

Souffrez que je vous diſe que la diſpute, ſur la moindre action, eſt beaucoup plus frivole encore. Il ne me paroît de vrai dans tout cela que l'ancien axiome : que la nature agit toujours par les voies les plus ſimples. Encore cette maxime demande-t-elle beaucoup d'explications.

Si M. de M... a inventé depuis peu ce principe, à la bonne heure; mais il me ſemble qu'il n'eût pas falu déguiſer ſous des termes ambigus une choſe ſi claire, & que ce ſeroit la tra-

veſtir en erreur, que de prétendre avec le Pere *Mallebranche*, que Dieu emploie toujours la moindre quantité d'actions. Nos bras, par exemple, ſont des leviers de la troiſieme eſpece qui exercent une force de plus de cinquante livres pour en lever une; le cœur, par ſa ſyſtole & par ſa diaſtole, exerce une force prodigieuſe, pour exprimer une goutte de ſang qui ne peſe pas une dragme. Toute la nature eſt pleine de pareils exemples. Elle montre dans mille occaſions plus de profuſion que d'économie.

Heureuſement, Monſieur, toutes nos diſputes pointilleuſes ſur des principes ſujets à tant d'exceptions, ſur des aſſertions vraies en pluſieurs cas & fauſſes dans d'autres, n'empêcheront pas la nature de ſuivre ſes loix inviſibles & éternelles. Malheur au genre humain, ſi le monde étoit comme la

plupart des Philoſophes veulent le faire. Nous reſſemblons aſſez à *Mathieu Garo*, qui affirmoit que les citrouilles devoient croître au haut des plus grands arbres, afin que les choſes fuſſent en proportion; vous ſavez comment *Mathieu Garo* fut détrompé, quand un gland de chêne lui tomba ſur le nez, dans le tems qu'il raiſonnoit en profond Métaphyſicien.

Voyez donc, Monſieur, ce que c'eſt que de ne vouloir trouver la preuve de l'exiſtence de Dieu, que dans une formule d'algebre ſur le point le plus obſcur dans l'uſage. » Vous allez vous fâ» cher contre moi, mais je ne m'en ſou» cie guere ». Feu M. l'Abbé *Conti* diſoit au grand *Newton*, & je penſe avec l'abbé *Conti*, qu'à l'exception d'une quarantaine de théorêmes principaux qui ſont utiles, les recherches profondes de la Géometrie ne ſont que l'ali-

ment d'une curioſité ingénieuſe ; & j'ajoute que toutes les fois que la Métaphyſique s'y joint, cette curioſité eſt bien trompée. La Métahyſique eſt le nuage qui dérobe aux héros d'*Homere* l'ennemi qu'ils croyoient ſaiſir.

Mais que pour une diſpute ſi frivole, pour une bagatelle difficile, pour une erreur de nulle conſéquence, confondue avec une vérité triviale, on intente un procès criminel dans les formes ; qu'on faſſe déclarer fauſſaire un honnête homme, un compagnon d'étude, un ancien ami ; c'eſt ce qui eſt en vérité bien douloureux.

Vous nous avez appris dans votre appel une violence plus ſinguliere ; on m'a écrit des lettres de Paris, pour ſavoir ſi la choſe étoit vraie. Vous dites, & il n'eſt que trop véritable, que M... après avoir réuſſi, comme il lui étoit ſi aiſé, à vous faire condamner, a écrit

& fait écrire pluſieurs fois à Madame la Princeſſe d'*Orange*, de qui vous dépendez, pour vous impoſer ſilence, & pour vous faire conſentir vous-même à votre déshonneur. Vous croyez bien que toute l'Europe littéraire trouve ſon procédé un peu dur & fort inoui. M.... aura la gloire d'avoir fait ce qu'aucun Souverain n'a jamais oſé.

Aveuglé par une mépriſe où il étoit tombé, il a ſoutenu cette mépriſe par une perſécution, il a fait condamner & flétrir un honnête homme ſans l'entendre, & lui a ordonné enſuite de ne point ſe défendre & de ſe taire.

Quel Homme de Lettres n'eſt pas ſaiſi d'une juſte indignation contre une cruauté ménagée d'abord avec tant d'artifices, & ſoutenue enfin avec tant de dureté? Où en ſeroient les Lettres & les études en tout genre, ſi on ne pouvoit être d'un ſentiment oppoſé à ce-

lui d'un homme qui a ſu ſe procurer du crédit. Quoi ! Monſieur, ſi je diſois que tous les angles d'un triangle ſont égaux à deux droits & que le Préſident de l'Académie de *Pétersbourg* eût dit le contraire, il ſeroit donc en droit de me faire condamner & de m'ordonner le ſilence ?

Vos plaintes ont été accompagnées des plaintes de tous les gens de Lettres de l'Europe. Leurs voix ſe ſont jointes à la vôtre, & pour unique réponſe, M . . . . imprime qu'on ne doit pas ſavoir ce qu'il a écrit à Madame la Princeſſe d'*Orange* ; que ce ſont des ſecrets, entre lui & elle, qu'il faut reſpecter. Cette réponſe eſt le dernier coup de pinceau du tableau, & j'avoue qu'on devoit s'y attendre.

J'étois plein de ma ſurpriſe & de mon indignation, ainſi que tous ceux qui ont lu votre appel ; mais l'une &

l'autre ceſſent dans ce moment-ci. On m'apporte un volume de Lettres que M . . . . a fait imprimer, il y a un mois ; je ne peux plus que le plaindre, il n'y a plus à ſe fâcher, c'eſt un homme qui prétend que pour mieux connoître la nature de l'ame, il faut aller aux terres auſtrales, diſſéquer des cerveaux de géans hauts de douze pieds, & des hommes velus, portant une queue de ſinge.

Il veut qu'on enivre des gens avec de *l'opium*, pour épier dans leurs rêves, les reſſorts de l'entendement humain.

Il propoſe de faire un grand trou, qui pénetre juſqu'au noyau de la terre.

Il veut qu'on enduiſe les malades de poix-réſine, & qu'on leur perce la chair avec de longues aiguilles, bien entendu qu'on ne paiera pas le Médecin, ſi le malade ne guérit pas.

Il prétend que les hommes pourroient vivre encore huit à neuf cents ans, ſi on les conſervoit par la même méthode qu'on empêche les œufs d'éclore. La maturité de l'homme, dit-il, n'eſt pas l'âge viril, c'eſt la mort. Il n'y a qu'à reculer ce point de maturité.

Enfin il aſſure qu'il eſt auſſi aiſé de voir l'avenir que le paſſé; que les prédictions ſont de même nature que la mémoire; que tout le monde peut prophétiſer; que cela ne dépend que d'un degré de plus d'activité dans l'eſprit, & qu'il n'y a qu'à exalter ſon ame.

Tout ſon livre eſt plein, d'un bout à l'autre, d'idées de cette force. Ne vous étonnez donc plus de rien. Il travailloit à ce livre lorſqu'il vous perſécutoit; & je puis dire, Monſieur, lorſqu'il me tourmentoit auſſi d'une autre maniere, le même eſprit a inſpiré ſon ouvrage & ſa conduite.

Tout cela n'eſt point connu de ceux qui, chargés des grandes affaires, occupés du Gouvernement des Etats, & du devoir de rendre heureux les hommes, ne peuvent baiſſer leurs regards ſur des querelles & ſur de pareils ouvrages. Mais, moi qui ne ſuis qu'un homme de Lettres, moi qui ai toujours préféré ce titre à tout, moi dont le métier eſt depuis plus de quarante ans, d'aimer la vérité, & de la dire hardiment, je ne cacherai point ce que je penſe. On dit que votre adverſaire eſt actuellement très-malade, je ne le ſuis pas moins ; & s'il porte dans ſon tombeau ſon injuſtice & ſon livre, je porterai dans le mien la juſtice que je vous rends. Je ſuis avec autant de vérité que j'en ai mis dans ma Lettre, &c.

A M. FORMEI,

Secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin.

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE ÉTERNEL,

Je vous envoie l'arrêt de mort que le Préſident a prononcé contre moi avec un appel au public, & les témoignages de protection que m'ont donné tous les Médecins & tous les Apothicaires de *Leipſick*. Vous voyez que M. le Préſident ne ſe borne pas aux expériences qu'il projete dans les terres auſtrales, & qu'il veut abſolument ſéparer dans le Nord, mon ame d'avec mon corps. C'eſt la premiere fois qu'un Préſident a voulu tuer un de ſes Conſeillers. Eſt-ce là le principe de la moindre action ? Quel terrible homme que ce

ce Préſident ! il déclare fauſſaire à gauche, il aſſaſſine à droite, il prouve Dieu par A plus B diviſé par Z. Franchement on n'a jamais rien vu de pareil. J'ai fait, Monſieur, une petite réflexion; c'eſt que quand le Préſident m'aura tué, diſſéqué & enterré, il faudra faire mon éloge à l'Académie, ſelon la louable coutume. Si c'eſt lui qui s'en charge, il ne ſera pas peu embarraſſé; on ſait comme il l'a été avec feu M. le Maréchal de *Schmettau*, auquel il avoit fait quelque peine pendant ſa vie. Si c'eſt vous, Monſieur, qui faites mon Oraiſon funebre, vous y ſerez tout auſſi empêché qu'un autre. Vous êtes Prêtre, & je ſuis Profane; vous êtes Calviniſte, & je ſuis Papiſte; vous êtes Auteur, & je le ſuis auſſi; vous vous portez bien, & je ſuis malade. Ainſi, Monſieur, pour eſquiver l'Oraiſon funebre, & pour mettre tout le

monde à ſon aiſe, laiſſez-moi mourir de la main cruelle du Préſident, & rayez-moi du nombre de vos élus. Vous ſentez bien d'ailleurs, qu'étant condamné à mort par ſon arrêt, je dois être préalablement dégradé. Retranchez-moi donc, Monſieur, de votre liſte; mettez-moi avec le fauſſaire *Konig*, qui a eu le malheur d'avoir raiſon. J'attendrai patiemment la mort avec ce coupable.

Pariterque cadentes ignovere deis.

Je ſuis métaphyſiquement,

MONSIEUR, &c. &c.

LETTRE

De M. de Voltaire à un de ſes Amis.

IL y a long-tems, Monſieur, que je ſuis perſécuté par la calomnie & que je la pardonne. Je ſais aſſez que, depuis les *Socrate* juſqu'aux *Deſcartes*, tous ceux qui ont eu un peu de ſuccès, ont eu à combattre les fureurs de l'envie. Quand on n'a pu attaquer leurs ouvrages ni leurs mœurs, on s'eſt vengé en attaquant leur Religion. Graces au ciel, la mienne m'apprend qu'il faut ſavoir ſouffrir. Le Dieu qui l'a fondée fut, dès qu'il daigna être homme, le plus perſécuté de tous les hommes. Après un tel exemple, c'eſt preſque un crime que d'oſer ſe plaindre. Corrigeons-nous de nos fautes, & ſoumettons-nous à la

tribulation, comme à la mort. Un honnête-homme peut à la vérité ſe défendre ; il le doit même, non pour la vaine ſatisfaction d'impoſer ſilence à l'impoſture, mais pour rendre gloire à la vérité : je puis donc dire, devant Dieu qui m'écoute, que je ſuis bon citoyen, & vrai Catholique ; & je le dis uniquement, parce que je l'ai toujours été dans le cœur. Je n'ai pas écrit une page qui ne reſpire l'humanité, & j'en ai beaucoup écrit qui ſont ſanctifiées par la Religion. Le Poëme de la *Henriade*, n'eſt, d'un bout à l'autre, que l'éloge de la vertu qui ſe ſoumet à la Providence ; & j'eſpere qu'en cela ma vie reſſemblera toujours à mes écrits.

Je n'ai jamais ſur-tout ſouillé ces éloges de la vertu par aucun eſpoir de récompenſe ; & je n'en veux aucune que celle d'être connu pour ce que je ſuis. Mes ennemis me reprochent,

je ne ſais quelles *Lettres Philoſophiques*. J'ai écrit pluſieurs Lettres à mes amis ; mais jamais je ne les ai intitulées de ce titre faſtueux. La plupart de celles que l'on a imprimées ſous mon nom, ne ſont *point de moi ;* & j'ai des *preuves* qui le démontrent. J'avois lu à M. le Cardinal de *Fleury* celles qu'on a ſi indignement falſifiées. Il ſavoit très-bien diſtinguer ce qui étoit de moi, d'avec ce qui n'en étoit pas. Il daignoit m'eſtimer, ſur-tout dans les derniers tems de ſa vie. Ayant reconnu une calomnie infâme, dont on m'avoit noirci au ſujet d'une prétendue Lettre au Roi de *Pruſſe*, il m'en aima davantage. Les calomniateurs haïſſent à meſure qu'ils perſécutent ; mais les gens de bien ſe croient obligés de chérir ceux dont ils ont reconnu l'innocence. Je ſuis, &c. &c.

LETTRE

A M. T. à Paris.

Ecrite de Lauſanne.

MONSIEUR ET ANCIEN AMI;

De tous les éloges dont vous comblez ce foible eſſai ſur l'Hiſtoire générale, je n'adopte que celui de l'impartialité, de l'amour extrême pour la vérité qui ont dicté cet Ouvrage. J'ai fait tout ce que j'ai pu toute ma vie, pour contribuer à étendre cet eſprit de philoſophie, qui ſemble aujourd'hui caractériſer le ſiecle. Cet eſprit qui anime tous les honnêtes gens de l'Europe, a jeté d'heureuſes racines dans le pays, où d'abord le ſoin de ma mauvaiſe ſanté m'avoit conduit, & où la reconnoiſſance & la douceur d'une vie tranquille

m'arrêtent. Ce n'eſt pas un petit exemple du progrès de la raiſon humaine qu'on ait imprimé à *Geneve* dans cet eſſai ſur l'Hiſtoire, que *Calvin* avoit une ame atroce, auſſi bien qu'un eſprit éclairé (1).

Le meurtre de *Servet* paroît aujourd'hui abominable ; les Hollandois rougiſſent de celui de *Barnevelt* ; je ne ſais encore ſi les Anglois auront à ſe reprocher celui de l'Amiral *Bing*. Mais ſavez-vous bien que vos querelles ab-

(1) Une Société de Gens de Lettres de Geneve répondit pour réfuter cette phraſe : « Si vous » vous étiez contenté de dire en termes décens » & meſurés, que ce jugement ne nous fait pas » honneur, & qu'il n'y a perſonne aujourd'hui » parmi nous qui l'approuve, vous n'auriez dit » que la vérité, & cela ſuffiſoit à votre but, qui » étoit de montrer les progrès de la raiſon hu- » maine, mais, &c. » Cette réponſe très-ſavante & très-modérée, ne pouvoit pas déplaire à M. *de Voltaire*.

ſurdes, & enfin l'attentat de ce monſtre *Damien*, m'attirent des reproches de toute l'Europe littéraire? Eſt-ce là, me dit-on, cette Nation que vous avez peinte ſi aimable, & ce ſiecle que vous avez peint ſi ſage? A cela je réponds (comme je peux), qu'il y a des hommes qui ne ſont ni de leur ſiecle, ni de leur pays; je ſoutiens que le crime d'un ſcélérat & d'un inſenſé de la lie du peuple, n'eſt point l'effet de l'eſprit du tems. *Châtel* & *Ravaillac* furent enivrés des fureurs épidémiques qui régnoient en France. Ce fut l'eſprit du fanatiſme public qui les inſpira, & cela eſt ſi vrai, que j'ai lu une apologie pour *Jean Châtel* & ſes fauteurs, imprimée pendant le Procès de ce malheureux. Il n'en eſt pas ainſi aujourd'hui. Le dernier attentat a ſaiſi d'étonnement & d'horreur la France & l'Europe.

Nous détournons les yeux de ces abominations dans notre petit pays *Roman*, appellé autrement le pays de *Vaud*, le long des bords du beau Lac *Léman*. Nous y faiſons ce qu'on devroit faire à *Paris*. Nous y vivons tranquilles, nous y cultivons les Lettres ſans cabale. *Tavernier* (1) diſoit que la vue de *Lauſanne* ſur le Lac de *Geneve* reſſemble à celle de *Conſtantinople*; mais ce qui m'en plaît davantage, c'eſt l'amour des Arts qui anime tous les honnêtes gens de *Lauſanne*. On ne vous a point trompé, quand on vous a dit qu'on y avoit joué *Zaïre*, *l'Enfant Prodigue* & d'autres Pieces, auſſi bien qu'on pourroit les repréſenter à *Paris*. N'en ſoyez pas ſurpris, on ne con-

(1) Il avoit habité pendant long-temps un Château à *Aubonne*, petite ville ſituée à quatre lieues de *Lauſanne*.

noît ici d'autre langue que la nôtre, preſque toutes les familles y ſont françoiſes, & il y a ici autant d'eſprit & de goût qu'en aucun lieu du monde.

On ne connoît ici, ni cette plate & ridicule Hiſtoire de la guerre de 1741, qu'on a imprimée à *Paris* ſous mon nom, ni ce prétendu porte-feuille trouvé, où il n'y a pas trois morceaux de moi, ni cette infâme rapſodie, intitulée: *La Pucelle d'Orléans*, remplie des Vers les plus plats & les plus groſſiers que l'ignorance & la ſtupidité aient jamais fabriqués, & des inſolences les plus atroces que l'effronterie puiſſe mettre ſur le papier. Il faut avouer que, depuis quelque tems, on a fait à *Paris* des choſes bien horribles avec la plume & le canif. Je ſuis conſolé d'être loin de mes amis, en me voyant loin de toutes ces énormités, & je plains une nation aimable qui produit des monſtres.

AU SIEUR JEAN NEAUME,

Libraire de La Haie & de Berlin.

J'AI lu avec attention & avec douleur le livre intitulé: *Abrégé de l'Hiſtoire Univerſelle*, dont vous dites avoir acheté le manuſcrit à *Bruxelles*. Un Libraire de *Paris* à qui vous l'avez envoyé, en a fait ſur le champ une édition auſſi fautive que la vôtre. Vous auriez bien dû au moins me conſulter, avant de donner au Public un ouvrage ſi défectueux. En vérité, c'eſt la honte de la Littérature. Comment votre Editeur a-t-il pu prendre le huitieme ſiecle pour le quatrieme, le trezieme pour le douzieme, le Pape *Boniface VIII* pour *Boniface VII*? preſque chaque page eſt pleine de fautes abſurdes: tout ce

que je peux vous dire, c'eſt que tous les Manuſcrits qui ſont à *Paris*, ceux qui ſont entre les mains du Roi de *Pruſſe*, de Monſeigneur l'Electeur *Palatin*, de Madame la Ducheſſe de *Gotha*, ſont très-différens du vôtre. Une tranſpoſition, un mot oublié ſuffiſent pour former un ſens abſurde ou odieux. Il y a malheureuſement beaucoup de ces fautes dans votre ouvrage. Il ſemble que vous ayiez voulu me rendre ridicule, & me perdre, en imprimant cette informe rapſodie, & en y mettant mon nom. Votre Editeur a trouvé le ſecret d'avilir un Ouvrage qui auroit pu devenir très-utile. Vous avez gagné de l'argent; je vous en félicite. Mais je vis dans un pays où l'honneur des Lettres & les bienſéances me font un devoir d'avertir, que je n'ai nulle part à la publication de ce livre, rempli d'erreurs & d'indécences;

que je le désavoue ; que je le condamne, & que je vous sais très-mauvais gré de votre édition.

A Colmar, 28 Décembre 1753.

FRAGMENT D'UNE LETTRE
A M. Damilaville.

» JE ne ſais ce que c'eſt qu'une Co-
» médie Italienne qu'il m'impute, in-
» titulée: *Quand me mariera-t-on?* Voilà
» la premiere fois que j'en ai entendu
» parler. C'eſt un menſonge abſurde.
» Dieu a voulu que j'aie fait des Pie-
» ces de Théatre pour mes péchés;
» mais je n'en ai jamais fait de Farce
» italienne. Rayez cela de vos Anec-
dotes.

» Je ne ſais comment une Lettre,
» que j'écrivis à Milord *Littleton*, &
» ſa réponſe, ſont tombées entre les
» mains de ce *Fréron*; mais je puis
» vous aſſurer qu'elles ſont toutes deux
» entiérement falſifiées. Jugez-en, je
» vous envoie les originaux.

» Ces Meſſieurs les *Folliculaires* reſ-
» ſemblent aſſez aux *Chiffonniers*, qui
» vont ramaſſant des ordures pour faire
» du papier ».

Ne voilà-t-il pas encore une belle anecdote, & bien digne du public, qu'une Lettre de moi au Profeſſeur *Haller*, & une Lettre du Profeſſeur *Haller* à moi! & de quoi s'aviſe M. *Haller*, de faire courir mes Lettres & les ſiennes? & de quoi s'aviſe un *Folliculaire* de les imprimer, & de les falſifier pour gagner cinq ſols? il me la fait ſigner du Château de *Tournex*, où je n'ai jamais demeuré.

Ces impertinences amuſent un moment des jeunes gens oiſifs, & tombent le moment d'après dans l'éternel oubli, où tous les riens de ce tems tombent en foule.

L'anecdote du Cardinal de *Fleuri* ſur le *Quemadmodum* que *Louis XIV*

n'entendoit pas, eſt très-vraie. Je ne l'ai rapportée dans le *Siecle de Louis XIV*, que parce que j'en étois ſûr; & je n'ai point rapporté celle de *Nicticorax*, parce que je n'en étois pas ſûr. C'eſt un vieux conte qu'on me faiſoit dans mon enfance au Collége des Jéſuites, pour me faire ſentir la ſupériorité du Pere *la Chaiſe*, ſur le Grand-Aumonier de France. On prétendoit que le Grand-Aumonier, interrogé ſur la ſignification de *Nicticorax*, dit que c'étoit un Capitaine du Roi *David*, & que le Révérend pere *la Chaiſe* aſſura que c'étoit un Hibou, peu m'importe; & très-peu m'importe encore qu'on frédonne pendant un quart d'heure, dans un latin ridicule, un *Nicticorax* groſſiérement mis en muſique.

Je n'ai point prétendu blâmer *Louis XIV* d'ignorer le Latin; il ſavoit

voit gouverner, il ſavoit faire fleurir tous les Arts, cela vaut mieux que d'entendre *Cicéron*. D'ailleurs, cette ignorance du Latin ne venoit pas de ſa faute, puiſque dans ſa jeuneſſe il apprit de lui-même l'Italien & l'Eſpagnol.

Je ne ſais pas pourquoi l'homme que le *Folliculaire* fait parler, me reproche de citer le Cardinal de *Fleuri*, & s'égaie à dire que j'aime à citer de grands noms. Vous ſavez, mon cher ami, que mes grands noms ſont ceux de *Newton*, de *Locke*, de *Corneille*, de *Racine*, de *la Fontaine*, de *Boileau*. Si le nom de *Fleuri* étoit grand pour moi, ce ſeroit le nom de l'Abbé *Fleuri*, Auteur des *Diſcours Patriotiques ſavans*, qui ont ſauvé de l'oubli ſon *Hiſtoire Eccléſiaſtique*, & non pas le Cardinal de *Fleuri*, que j'ai fort connu avant qu'il fût Miniſtre, & qui

quand il le fut, fit exiler un des plus reſpectables hommes de France, l'Abbé *Pucelle*, & empêcha bénignement pendant tout ſon miniſtere, qu'on ne ſoutînt les quatre fameuſes propoſitions, ſur leſquelles eſt fondée la liberté françoiſe, dans les choſes eccléſiaſtiques.

Je ne connois de grands hommes que ceux qui ont rendu de grands ſervices au genre humain.

Quand j'amaſſai des matériaux pour écrire le *Siecle de Louis XIV*, il falut bien conſulter des généraux, des Miniſtres, des Aumôniers, des Dames & des Valets-de-Chambre. Le Cardinal de *Fleuri* avoit été Aumônier, & il m'apprit fort peu de choſes. M. le Maréchal de *Villars* m'apprit beaucoup pendant quatre ou cinq années de tems, comme vous le ſavez, & je n'ai pas dit tout ce qu'il voulut bien m'apprendre.

M. le Duc *Dantin* me fit part de pluſieurs Anecdotes, que je n'ai données que pour ce qu'elles valoient.

M. de *Torcy* fut le premier qui m'apprit par une ſeule ligne en marge de mes queſtions, que *Louis XIV* n'eut jamais de part à ce fameux teſtament du Roi d'Eſpagne *Charles II*, qui changea la face de l'Europe.

Il n'eſt pas permis d'écrire une Hiſtoire contemporaine autrement qu'en conſultant avec aſſiduité, & en confrontant tous les témoignages. Il y a des faits que j'ai vus par mes yeux, & d'autres par des yeux meilleurs. J'ai dit la plus exacte vérité ſur les choſes eſſentielles.

Le Roi regnant m'a rendu publiquement cette juſtice : je crois ne m'être guere trompé ſur les petites anecdotes, dont je fais très-peu de cas ; elles

ne ſont qu'un vain amuſement ; les grands événemens inſtruiſent.

Le Roi *Staniſlas*, Duc de Lorraine, m'a rendu le témoignage authentique, que j'avois parlé de toutes les choſes importantes, arrivées ſous le regne de ce héros imprudent, comme ſi j'en avois été le témion oculaire.

A l'égard des petites circonſtances, je les abandonne à qui voudra ; je ne m'en ſoucie pas plus que de l'Hiſtoire des quatre fils *Aimon*.

J'eſtime bien autant celui qui ne ſait pas une Anecdote inutile, que celui qui la ſait.

Puiſque vous voulez être inſtruit des bagatelles & des ridicules, je vous dirai que votre malheureux ſe trompe, quand il prétend qu'il a été joué ſur le Théatre de *Londres*, avant d'avoir été berné ſur celui de *Paris* par *Jérome Carré*. La traduction, ou plutôt l'imita-

tion de la Comédie de *l'Ecoſſaiſe* & de *Fréron*, faite par M. *George Kolman*, n'a été jouée ſur le Theatre de *Londres*, qu'en 1766, & n'a été imprimée qu'en 1767, chez *Becket* & de *Hondt*. Elle a eu autant de ſuccès à *Londres* qu'à *Paris*, parce que par tout pays on aime la vertu des *Lindanes* & des *Friports*, & qu'on déteſte les *Folliculaires*, qui barbouillent du papier, & mentent pour de l'argent. Ce fut l'illuſtre *Garrick* qui compoſa l'épilogue. M. *George Kolman* m'a fait l'honneur de m'envoyer ſa Piece ; elle eſt intitulée : *The Englih Merchant*.

C'eſt une choſe aſſez plaiſante, qu'à *Londres*, *à Pétersbourg*, à *Vienne*, à *Gênes*, à *Parme*, & juſqu'en Suiſſe, on ſe ſoit également moqué de ce *Fréron*. Ce n'eſt pas à ſa perſonne qu'on en vouloit; il prétend que l'*Ecoſſaiſe* ne réuſſit à *Paris*, que parce qu'il y

eſt déteſté. Mais la piece a réuſſi à *Londres*, à *Vienne*, où il eſt inconnu. Perſonne n'en vouloit à *Pourceaugnac*, quand *Pourceaugnac* fit rire l'Europe.

Ce ſont là des Anecdotes littéraires aſſez bien conſtatées. Mais ce ſont, ſur ma parole, les vérités les plus inutiles qu'on ait jamais dites. Mon ami, un Chapitre de *Ciceron*, de *officiis*, & de *Natura Deorum*, un Chapitre de *Loke*, une Lettre provinciale, une bonne Fable de la *Fontaine*, des Vers de *Boileau* & de *Racine*, voilà ce qui doit occuper un vrai Littérateur.

Je voudrois bien ſavoir quelle utilité le Public retirera de l'examen que fait le Folliculaire, ſi je demeure dans un château ou dans une maiſon de campagne. J'ai lu dans une des quatre cents brochures faites contre moi, par mes confreres de la plume, que Madame la Ducheſſe de *Richelieu* m'avoit fait

préſent un jour d'un carroſſe fort joli, & de deux chevaux gris pommelés; que cela déplut fort à M. le Duc de *Richelieu*. Et là-deſſus on bâtit une longue hiſtoire : le bon de l'affaire, c'eſt que dans ce tems-là M. le Duc de *Richelieu* n'avoit point de femme.

D'autres impriment mon portefeuille retrouvé; d'autres mes Lettres à M. B. & à Madame D. à qui je n'ai jamais écrit; & dans ces Lettres toujours des Anecdotes.

Ne vient-on pas d'imprimer les Lettres prétendues de la Reine *Chriſtine*, de *Ninon Lenclos?* &c. &c. Des curieux mettent ces ſottiſes dans leurs Bibliotheques; & un jour quelque érudit, aux gages d'un Libraire, les fera valoir comme des monumens précieux de l'Hiſtoire. Quel fatras! quelle pitié! quel opprobre de la Littérature! quelle perte de tems!

Je lis actuellement des articles de l'Encyclopédie, qui doivent ſervir d'inſtruction au genre-humain, mais tout n'eſt pas égal, &c. &c.

A M. D'ALEMBERT,

A l'occaſion d'une brochure intitulée : Lettres critiques d'un Voyageur Anglois, ſur l'Article *Geneve* du Dictionnaire Encyclopédique, & ſur la Lettre de M. d'Alembert à M. Rouſſeau, publiées avec une Préface par M. Brown, Miniſtre Anglois à Utrecht.

De Ferney, 24 Mars 1762.

MON CHER ET GRAND PHILOSOPHE,

Vous avez donc lû cet impertinent petit Prêtre, qui étoit venu ſouvent aux *Délices*, & à qui nous avions daigné faire trop bonne chère. Le ſot Libelle de ce

miſérable étoit ſi mépriſé, ſi inconnu à *Genève* que je ne vous en avois point parlé. Je viens de lire dans le Journal Encyclopédique un article où l'on fait l'honneur à ce croyant de relever ſon infamie; vous voyez que les Preſbytériens ne valent pas mieux que les Jéſuites, & que ceux-ci ne ſont pas plus dignes du *Carcan* que les *Janſéniſtes*. Vous avez fait à la ville de *Genève* un honneur qu'elle ne mérite pas. Je ne me ſuis vengé qu'en amuſant ſes Citoyens. On joua *Caſſandre* ces jours paſſés ſur mon Théatre de *Ferney*, non le *Caſſandre* que vous avez vu croqué, mais celui dont j'ai fait un tableau ſuivant votre goût. Les Miniſtres n'ont oſé y aller, mais ils y ont envoyé leurs filles. J'ai vu pleurer *Genévois* & *Genévoiſes* pendant cinq Actes, & je n'ai jamais vu piece ſi bien jouée, & puis un ſouper pour deux cents Spectateurs,

& puis le bal, c'eſt ainſi que je me ſuis vengé.

On venoit de pendre un de leurs Prédicans à *Toulouſe*, cela les rendoit plus doux, mais on vient de rouer un de leurs freres accuſé d'avoir pendu ſon fils en haine de nôtre ſainte Religion, pour laquelle ce bon pere ſoupçonnoit dans ſon fils un ſecret penchant. La ville de *Toulouſe* beaucoup plus ſotte & plus fanatique que *Geneve*, prit ce jeune pendu pour un martyr; on ne s'aviſa pas d'examiner s'il s'étoit pendu lui-même, comme cela eſt très-vraiſemblable, on l'enterra pompeuſement dans la Cathédrale, une partie du Parlement aſſiſta pieds nuds à la cérémonie, on invoqua le nouveau Saint, après quoi la Chambre criminelle fit rouer le pere à la pluralité de huit voix contre cinq. Ce jugement étoit d'autant plus Chrétien, qu'il n'y avoit nulle preuve contre le

roué. Le roué étoit un bon bourgeois, bon pere de famille, ayant cinq enfans en comptant le pendu. Il a pleuré ſon fils mourant, il a proteſté ſous les coups de barre, il a cité le Parlement au jugement de Dieu. Tous nos Cantons hérétiques jettent les hauts cris, tous diſent que nous ſommes une Nation auſſi barbare que frivole qui ſait rouer, & ne ſait pas combattre, & qui paſſe de la Saint *Barthelemy* à l'Opéra-comique : nous devenons l'horreur & le mépris de l'Europe ; j'en ſuis fâché, car nous étions faits pour être aimables.

Je vous promets de n'aller ni à *Geneve*, ni à *Toulouſe*, on n'eſt bien que chez ſoi.

Pour l'amour de Dieu rendez auſſi exécrable que vous le pourrez, le fanatiſme qui a fait pendre un fils par ſon pere, ou qui a fait rouer un innocent par huit Conſeillers du Roi.

Mandez-moi je vous prie quel eſt le corps que vous mépriſez le plus; je ſuis empêché à réſoudre ce problême incertain. Vous ſavez combien je vous aime, eſtime & révere.

A M. DE LUCHET.

TOUS ceux qui ont lu votre Journal (1), Monſieur, en ſont auſſi contens que moi, & j'ai par-deſſus eux des remercîmens à vous faire. Il me ſemble que celui qui vous a envoyé les réflexions ſur la juriſprudence criminelle, ne rend pas au grand *Colbert* toute la juſtice qu'il mérite. Les loix les plus ſéveres contre les Faux-Sauniers n'ont pu être rédigées par ce Miniſtre; elles émanerent de la Cour des Aides en 1688, & il étoit mort en 1683 après avoir mis dans les Finances un ordre qui n'y a jamais été depuis. Il eſt à croire que

(1) Nous avons rapporté cette Lettre, parce qu'elle donne l'éclairciſſement d'une grande querelle, que le premier volume de ce Journal excita à Valence en Dauphiné.

la France auroit été trop opulente ſi *Louis XIV* n'avoit pas été un peu trop ambitieux.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

VOLTAIRE.

A M. DE BIELFELD.

JE CROIS, Monſieur, que votre Lettre m'a guéri, car le plaiſir eſt un ſouverain remede. Et j'ai ſenti un plaiſir bien vif en voyant que vous vous ſouvenez de moi. Je ne ſonge plus qu'à m'amuſer & à finir gaiement ma carriere, mais je m'intéreſſe beaucoup aux ouvrages ſérieux que vous donnez au Public. J'attends avec impatience celui que vous m'annoncez. Apprenez aux Princes à être juſtes. C'eſt toujours une conſolation pour ceux qui ſouffrent de leur ambition, de leurs caprices, de leurs injuſtices, de leurs méchancetés : les hommes aiment à entendre parler du droit des gens. Ce ſont des malades à qui on parle du remede univerſel. N'avez-vous pas dit auſſi quelque petit mot ſur la liberté ? Je m'imagine

m'imagine que vous la goûtez à votre aiſe dans *Hambourg*; pour moi j'en jouis, & je ſuis depuis ſix ans dans l'ivreſſe de la jouiſſance, étant aſſez heureux pour poſſéder des terres libres ſur la frontiere de France, & me trouvant dans une indépendance entiere. Vous ſouvient-il du tems, où il ne vous étoit pas permis d'aller dans vos terres? C'eſt bien cela qui eſt contre le droit des gens.

Je ſouhaite la paix à votre Allemagne, mais je ne peux exalter mon ame au point de deviner le tems où toutes ces horreurs ceſſeront. Le ſecret de prévoir l'avenir s'eſt perdu avec le modeſte Préſident. Je vous embraſſe de tout mon cœur, ſans cérémonie, il n'en faut point entre les Philoſophes. C'eſt aſſez de dater ſa Lettre & de ſigner la premiere lettre de ſon nom.

Aux Délices, 10 Juin 1763.

Votre Lettre du mois de Février, ne m'a pas été rendue par des gens preſſés de s'acquitter de leurs commiſſions.

LETTRE

*De M. le Comte de *** à M. de Voltaire, à l'occaſion du nouvel an.*

JE ne vous écris pas ſouvent, Monſieur, mais je vous aime toujours; j'ai quelquefois le plus grand beſoin & le plus grand deſir de vous conſulter; mais, comme je ſuis dans la ſaiſon & l'habitude des ſacrifices, je me prive de cette conſolation, pour n'être pas compté parmi les importuns, qui abuſent indiſcrétement de votre grande politeſſe.

Je ne vous parlerai point, Monſieur, de la nouvelle année. Pourquoi ſe féliciter ſur les époques de notre deſtruction? la ſincere amitié ne fait pas faire de vains complimens; mais

je ferai toujours des vœux pour que le ciel prolonge votre vie ; elle importe à l'Empire de la raiſon. Après vous, on reverra triompher peut-être les fanatiques & les ſots, comme on vit autrefois, après la mort d'*Hercule*, reparoître les monſtres.

Je vous avouerai, Monſieur, que je ſuis juſtement indigné de la licence qu'on donne à la calomnie, d'empoiſonner impunément & à la face des Nations, la plus glorieuſe vie qu'ait jamais ourdie la deſtinée. Pourquoi les hommes célebres ne ſont-ils pas reſpectés dans la patrie qu'ils honorent ?

Quel mal avez-vous donc fait à ces Libelliſtes effrénés, qui prêchent leur croiſade hebdomadaire contre les Philoſophes, & ſe plaignent ſi amérement de vous ? Avez-vous été les chercher dans les repaires de la jalouſie dont ils ſont les démons ? C'eſt comme ſi un

homme de bonne compagnie ſortoit de ſa voiture, pour s'aller battre contre les poliſſons ſur la place publique; cela n'eſt pas ſuppoſable. L'envie & la faim les dévorent; & ces hommes obſcurs, ainſi que leurs protecteurs hypocrites, ne doivent vous rendre, Monſieur, que plus précieuſe la ſincere admiration des plus honnêtes gens du monde, qui n'ont aucun intérêt à vous nuire.

Oppoſez à tout cela, Monſieur, s'il eſt poſſible, le ſourire de la pitié; la perſécution eſt un malheur preſqu'inſéparable de la célébrité. Ecoutez ſans impatience cette meute de roquets qui aboie ſans ceſſe au pied du trône de votre immortalité. Il ſeroit plus grand de les conſoler & de les plaindre, que d'en ranimer les cris, en les menaçant du fouet de la correction.

Ils redoubleront peut-être pour vous

un jour, la vénération des ſiecles à venir. *Zoïle* n'a fait qu'étendre la gloire d'*Homere*, *Euriſtée* celle d'*Hercule*, *Mævius* celle de *Virgile*. Ces vils détracteurs de la vertu ſont morts dans la fange du mépris, & les grands hommes qu'ils ont outragés ſont devenus des Dieux.

Pardonnez, Monſieur, à la longueur de cette Lettre. *Zelus domus tuæ comedit me.* Il eſt permis d'expoſer ſon indignation contre les méchans; les combattre n'eſt pas une méchanceté; les mépriſer, eſt le parti le plus ſage.

Je vous répéterai ce que vous écriviez autrefois à une Dame de nos amies : » Les roues de la machine du » monde ſont engrainées de maniere à » ne me plus laiſſer l'eſpérance de vous » revoir jamais; mais ma tendre véné- » ration pour vous ſera toujours dans » mon cœur ».

RÉPONSE
De M. de Voltaire.

JE ſuis vieux, aveugle & ſourd, ainſi, Monſieur, je ne vois ni n'entends plus ce qu'on peut dire & écrire contre moi.

Votre eſtime me dédommage du tort que me font mes ennemis. Ces Meſſieurs m'ont pris, pour ainſi dire, au maillot, & me pourſuivent juſqu'à l'agonie. Vous avez raiſon, Monſieur, de me donner des conſeils ſi honnêtes contre les premiers mouvemens de la vengeance, on n'en eſt pas toujours le maître; mais plus elle eſt vivement ſentie, moins elle eſt durable; tant le moral dépend du phyſique de l'homme, preſque toujours borné dans ſes vices, comme dans ſes vertus. Eſt-ce qu'on ne peut écraſer un inſecte qui nous

jete ſon venin, ſans commettre le péché de la colere, ſi naturel & ſi condamnable ? Conſervez, Monſieur, cette aimable Philoſophie, qui ſait plaindre les méchans, ſans les haïr ; & qui vient ſi poliment adoucir les tourmens de ma caducité dans ma ſolitude, ſur les bords de mon tombeau ; j'oppoſe à mes perſécuteurs, l'honneur de votre amitié ; j'en mourrai plus tranquille.

L'Hermite de Ferney.

LETTRE

*De M. le Ch. du C.***, Gouverneur pour le Roi de la Ville d'Andely.*

Le 24 Juin 1767.

Me ſera-t-il permis, Monſieur, de vous interrompre au milieu de vos fêtes & de vos triomphes? Une Lettre du Gouverneur de la ville d'*Andely* va vous étourdir l'oreille & fatiguer les yeux, mais elle vous apprendra un trait qui vous ſera cher, puiſqu'il regarde *Pierre Corneille*. Vous ſavez qu'il a épouſé, dans cette ville, la fille du Lieutenant-Général du Bailliage; mais vous ne ſauriez croire combien ſa mémoire y eſt reſpectée. Les moindres habitans diſent tous avec fierté: « Voilà

» la maiſon du grand *Corneille?* » J'ai mandé à M. *Lecat*, Secrétaire de l'Académie de *Rouen*, de mettre & de conſerver dans les archives de ſon illuſtre Corps cette anecdote, qui fera un jour époque dans l'Hiſtoire des Belles-Lettres; je ne balancerai point à faire connoître au Public, ſitôt après l'honneur de votre réponſe, le reſpect que j'ai moi-même pour ce grand homme; ſur-tout deſtinant les productions de mon loiſir au Théatre François.

O toi! Corneille de notre âge,
Ami de l'humanité,
Pere de la vérité;
Pour dire un Philoſophe, un Sage,
Voltaire déſormais par moi ſera cité.
Voltaire ou grand ſeront ſynonymes d'uſage,
Admis, reçus, prouvés ſans ceſſe parmi nous,
En dépit des pédans, ainſi que des jaloux.

Je corrige maintenant le *Moraliſeur*, Comédie en cinq actes & en vers. Il y a trois ans qu'elle eſt faite, & je ne

ſais encore quand je pourrai la lire aux Comédiens, car je n'en ſuis nullement content. Peut-être ſuivrai-je le précepte d'*Horace*.

Nonumque prematur in annum
Membranis intus poſitis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

RÉPONSE.

Du Château de Ferney, 24 Juillet 1767.

L'HONNEUR que vous m'avez fait, Monſieur, de me choiſir pour m'apprendre qu'il y a à *Andeli* une maiſon où a logé quelque tems le grand oncle de Mademoiſelle *Corneille*, que j'ai le bonheur d'avoir chez moi, & qui eſt très-bien mariée, exigeoit de moi une réponſe plus prompte. Je vous prie d'excuſer un vieillard malade qui a preſque perdu la vue. Je n'en ſuis pas moins ſenſible à votre attention.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

De M. de Voltaire à M. Colini.

20 Février 1765.

MON cher ami, j'entre aujourd'hui dans ma ſoixante & douzieme année, en dépit de mes eſtampes, qui me donnent quelques mois de moins. Ce n'eſt pas ſans peine que j'ai attrapé cet âge. Je n'ai preſque point quitté mon lit depuis deux mois. Vous m'avez vu bien maigre, je ſuis devenu ſquelette. Je m'évapore comme du bois ſec enflammé, & je ſerai bientôt réduit à rien. Mettez-moi, je vous prie aux pieds de S. A. E. je veux qu'Elle ſache que je mourrai ſon admirateur, ſon attaché, ſon obligé.

Dites-moi, je vous prie, ſi vous avez trois pieds de neige à *Manheim*, comme

ſur les bords du Lac *Léman.* Avez-vous de beaux Opéra ? J'avois un pauvre petit Théatre, grand comme la main, je viens de le faire abattre. Vous voyez que j'ai renoncé au démon & à ſes pompes. *La Métrie* a fait l'homme machine & l'homme-plante du pays de *Gex.* J'aurois végété agréablement à *Schwezingen.* Adieu, aimez-moi pour le peu de tems que j'ai encore à vivre.

VOLTAIRE.

AU MÊME.

A Ferney, le 22 Octobre 1766.

MON cher ami, vous ſavez que la Renommée a cent bouches, & que pour une qui dit vrai, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui mentent. Il y a plus de deux ans que je ne ſuis ſorti de ma maiſon, & qu'à peine j'ai pu aller dans le jardin cinq ou ſix fois. Vous voyez que je n'étois pas trop en état de voyager. Si j'avois pu me traîner quelque part, ç'auroit été aſſurément aux pieds de votre adorable Maître; & je vous jure encore, que, ſi j'ai jamais un mois d'une ſanté tolérable, vous me verrez à *Schwetzingen;* mes ſoixante & treize ans ne m'en empêcheront pas, les paſſions donnent des forces.

Voici ce qui a donné lieu au bruit ridicule qui a couru. Le Roi de *Pruſſe* m'avoit envoyé cent écus pour ces malheureux *Sirven*, condamnés comme les *Calas*, & qui vont enfin être juſtifiés comme eux. Le Roi de *Pruſſe* me manda même qu'il leur offroit un aſyle dans ſes Etats. Je lui écrivis que je voudrois être en état de venir les lui préſenter moi-même ; il montra ma Lettre. Ceux à qui il la montra, manderent à *Paris* que j'allois bientôt en *Pruſſe*. On broda ſur ce canevas plus d'une Hiſtoire. Dieu merci, il n'y a point de mois où l'on ne faſſe quelque conte de cette eſpece. Un poliſſon vient d'imprimer quelques-unes de mes Lettres en *Hollande*. Je ſuis accoutumé depuis très-long-tems à ces petits déſagrémens attachés à une malheureuſe célébrité. Ces Lettres ont été falſifiées d'une maniere indigne ; il faut ſouffrir tout cela,

&

& j'en rirois de bon cœur, ſi je me portois bien.

Mettez-moi aux pieds de Leurs AA. SS., mon cher ami, préſentez leur mon profond reſpect & mon attachement inviolable. Je vous embraſſe du meilleur de mon cœur, &c.

AU MÊME.

De Ferney, le 24 Mai 1768.

ENFIN, mon cher ami, ſi leurs Alteſſes Séréniſſimes Electorales le permettent, ce ne ſera plus mon ſeul petit buſte qui leur fera ſa cour, ce ſera moi-même, ou plutôt l'ombre de moi-même qui viendra ſe mettre à leurs pieds, & vous embraſſer de tout ſon cœur. Je ſerai libre au mois de Juillet, je ne ſerai plus le Correcteur d'imprimerie de M. *Crammer*. J'ai rempli cette noble fonction quatorze ans avec honneur. Le *Scribendi Cacoetes*, qui eſt une maladie funeſte, m'a conſumé aſſez. Je veux avant de mourir, remplir mon devoir & jouir de quelque conſolation. Celle de revoir *Schwetzingen* eſt ma paſſion dominante. Je ne peux y aller que dans

une ſaiſon brûlante ; car telle eſt ma déplorable ſanté, qu'il faut que je faſſe du feu dix mois de l'année.

Franchement, je ne ſuis pas fait pour la Cour de Monſeigneur l'Electeur, il ne ſe chauffa jamais, il a toute la vigueur de la jeuneſſe, il dine & ſoupe.

Je ſuis mort au monde, mais la reconnaiſſance & l'attachement pourront me ranimer ; en un mot, mort ou vif, je vous embraſſerai, mon cher ami, à la fin de Juillet ; je ſuis bien vieux, mais mon cœur eſt encore tout neuf.

VOLTAIRE.

AU MÊME.

De Ferney, 24 Octobre 1767.

J'AI LU, mon cher ami, avec un très-grand plaiſir votre Diſſertation ſur la mauvaiſe humeur où étoit ſi juſtement l'Électeur Palatin *Charles Louis* contre le Vicomte de *Turenne*. Vous penſez avec autant de ſagacité que vous vous exprimez dans notre langue avec pureté. Je reconnois là *il Genio fiorentino*. Je ferai uſage de vos conjectures dans la nouvelle édition du *Siecle de Louis XIV*, qui eſt ſous preſſe; & je ſerai flatté de vous rendre la juſtice que vous méritez. Voici en attendant tout ce que je ſais de cette aventure, & les idées qu'elle me rappelle.

J'ai eu l'honneur de voir très-ſouvent, dans ma jeuneſſe, le Cardinal d'*Au-*

vergne, & le Chevalier de *Bouillon*, neveu du Vicomte de *Turenne*. Ni eux, ni le Prince de *Vendôme* ne doutoient du cartel; c'étoit une opinion généralement établie. Il eſt vrai que tous les anciens Officiers, ainſi que les Gens de Lettres avoient un très-grand mépris pour le prétendu *du Buiſſon*, Auteur de la mauvaiſe *Hiſtoire de Turenne*. Ce Romancier *Sandras de Courtils*, caché ſous le nom de *du Buiſſon*, qui mêloit toujours la fiction à la vérité pour mieux vendre ſes livres, pouvoit fort bien avoir forgé la Lettre de l'Electeur; ſans que le fond de l'aventure en fût moins vrai. Le témoignage du Marquis de *Beauveau*, ſi inſtruit des affaires de ſon tems, eſt d'un très-grand poids. La foibleſſe qu'il avoit de croire aux ſorciers & aux revenans, foibleſſe ſi commune encore en ce tems-là, ſur-tout en Lorraine, ne me paroît pas une raiſon

pour le convaincre de faux ſur ce qu'il dit des vivans qu'il avoit connus.

Le défi propoſé par l'Electeur ne me ſemble point du tout incompatible avec ſa ſituation & ſon caractere. Il étoit indignement opprimé, & un homme qui, en 1655, avoit jeté un encrier à la tête d'un Plénipotentiaire, pouvoit fort bien envoyer un défi, en 1674, à un Général d'Armée qui brûloit ſon pays ſans aucune raiſon plauſible. Le Préſident *Hénaut* peut avoir tort de dire, *que* M. *de Turenne répondit avec une modération qui fit honte à l'auteur de cette bravade.* Ce n'étoit point une bravade, c'étoit une très-juſte indignation d'un Prince ſenſible & cruellement offenſé. On touchoit au tems où ces duels entre des Princes avoient été fort communs. Le Duc de *Beaufort*, Général des Armées de la fronde, avoit tué en duel le Duc de *Nemours*. Le fils

du Duc de *Guiſe* avoit voulu ſe battre en duel avec le grand *Condé*. Vous verrez dans les Lettres de *Peliſſon*, que *Louis XIV* lui-même demanda s'il lui ſeroit permis en conſcience de ſe battre contre l'Empereur *Léopold*. Je ne ſerois point étonné que l'Electeur, tout tolérant qu'il étoit (ainſi que tout Prince éclairé doit l'être) ait reproché dans ſa colere au Maréchal de *Turenne* ſon changement de Religion; changement dont il ne s'étoit aviſé peut-être que dans l'eſpérance d'obtenir l'épée de Connétable qu'il n'eut point. Un Prince tolérant & même très-indifférent ſur les opinions qui partagent les ſectes chrétiennes, peut fort bien, quand il eſt en colere, faire rougir un ambitieux qu'il ſoupçonne de s'être fait Catholique Romain par politique à l'âge de cinquante-cinq ans. Car il eſt probable qu'un homme de cet âge, occupé des intrigues de la

Cour, & qui pis eſt des intrigues de l'amour & des cruautés de la guerre, n'embraſſe pas une ſecte nouvelle par conviction. Il avoit changé deux fois de parti dans les guerres civiles; il n'eſt pas étrange qu'il ait changé deux fois de Religion. Je ne ſerois point ſurpris de pluſieurs ravages faits en différens tems dans le Palatinat par M. de *Turenne*. Il faiſoit volontiers ſubſiſter ſes troupes aux dépens des amis comme des ennemis. Il eſt très-vraiſemblable qu'il avoit un peu maltraité ce beau pays, même en 1644, lorſque le Roi de France étoit allié de l'Electeur, & que l'armée de France marchoit contre la Baviere. *Turenne* laiſſa toujours à ſes ſoldats une aſſez grande licence. Vous verrez dans les Mémoires du Marquis *de la Fare*, que vers le tems même du cartel il avoit très-peu épargné la *Lorraine*, & qu'il avoit laiſſé le pays *Meſſin* même au pillage.

L'Intendant avoit beau lui porter ſes plaintes, il répondoit froidement : *Je le ferai dire à l'ordre.* Je penſe comme vous que la licence des Lettres de l'Electeur & du Maréchal de *Turenne* eſt ſuppoſée. Les Hiſtoriens, malheureuſement, ne ſe font pas un ſcrupule de faire parler leurs héros. Je n'approuve point dans *Tite-Live* ce que j'aime dans *Homere.* Je ſoupçonne la Lettre de *Ramzai* d'être auſſi apocriphe que celle du Gaſcon *Sandras.*

Ramzai l'Ecoſſais étoit encore plus Gaſcon que lui. Je me ſouviens qu'il donna au petit *Louis Racine*, fils du grand *Racine*, une Lettre au nom de *Pope*, dans laquelle *Pope* ſe juſtifioit des petites libertés qu'il avoit priſes dans ſon *Eſſai ſur l'Homme. Ramzai* avoit pris beaucoup de peine pour écrire cette Lettre en françois ; elle étoit aſſez éloquente ; mais vous remarque-

rez, s'il vous plaît, que *Pope* ſavoit à peine le françois, & qu'il n'avoit jamais écrit une ligne dans cette langue. C'eſt une vérité dont j'ai été témoin; & qui eſt ſue de tous les Gens de Lettres d'Angleterre. Voilà ce qui s'appelle un gros menſonge imprimé. Il y a même dans cette fiction, je ne ſais quoi de fauſſaire, qui me fait de la peine.

Ne ſoyez point ſurpris que M. de *Chenevieres* n'ait pu trouver dans le dépôt de la guerre, ni le cartel, ni la Lettre du Maréchal de *Turenne*.

C'étoit une Lettre particuliere de M. de *Turenne* au Roi, & non au Marquis de *Louvois*. Par la même raiſon, elle ne doit point ſe trouver dans les archives de *Manheim*. Il eſt très-vraiſemblable qu'on ne garda pas plus de copie de ces Lettres d'animoſité, que l'on n'en garde de celles d'amour.

Quoi qu'il en ſoit, ſi l'Electeur Pa-

latin envoya un cartel par le trompette *Petit Déan*, mon avis eſt qu'il fit très-bien, & qu'il n'y a à cela nul ridicule. S'il y en avoit eu, ſi cette bravade avoit été honteuſe, comme le dit le Préſident *Hénaut*, comment l'Electeur, qui voyoit ce fait publié dans toute l'Europe, ne l'auroit-il pas hautement démenti ? Comment aucun homme de ſa Cour ne ſe ſeroit-il élevé contre cette impoſture ?

Pour moi, je ne dirai pas comme ce Maraut *Frélon* dans *l'Ecoſſaiſe* : *J'en jurerois, mais je ne parierois pas.* Je vous dirai, je ne le jure, ni ne le parie. Ce que je jurerois bien, c'eſt que les deux incendies du Palatinat ſont abominables. Je vous jure encore que ſi je pouvois me tranſporter, ſi je ne gardois pas la chambre depuis près de trois ans, & le lit depuis deux mois, je viendrois faire ma Cour à Leurs Al-

teſſes Séréniſſimes, auxquelles je ſerai bien reſpectueuſement attaché juſqu'au dernier moment de ma vie. Comptez de même ſur l'eſtime & ſur l'amitié que je vous ai vouées.

A propos d'incendie, il y a des gens qui prétendent qu'on mettra le feu à *Geneve* cet hiver, je n'en crois rien du tout ; mais ſi on veut brûler *Ferney* & *Tournay*, le Régiment de Conti & la Légion de Flandres, par qui ſont occupés mes pauvres villages, prendront gaiment ma défenſe.

RÉPONSE

De M. Colini à M. de Voltaire.

De Manheim, le 21 Octobre 1767.

MONSEIGNEUR l'Electeur a lu avec avidité, Monsieur, la Lettre que vous venez de m'écrire. Il regrette de ne pouvoir pas vous voir à *Manheim*, & vous ne lui donnez seulement pas l'espoir de vous posséder un jour. Je vous remercie des réflexions que vous avez bien voulu faire sur mon petit ouvrage. Voici quelques-unes de mes remarques.

Comme vous êtes né en 1694, le Cardinal *d'Auvergne* & le Chevalier de *Bouillon* n'ont pu vous parler du cartel de l'Electeur Palatin que dans un tems où ce fait étoit déja imprimé dans une foule d'ouvrages; à moins

qu'ils ne vous aient montré quelqu'écrit particulier que nous ne connoiſſons point, je ne vois pas ce qui pourroit empêcher de penſer, qu'ils n'ont connu cette anecdote que par ces ouvrages, qu'elle a pu les flatter, & qu'ils pouvoient être charmés de l'adopter. Lorſque j'ai fait des recherches dans les archives de *Manheim*, & que j'ai ſouhaité qu'on en fit au dépôt de la guerre en France, ce n'étoit pas uniquement pour trouver le défi & la réponſe de *Turenne*, Lettres d'animoſité dont je veux croire qu'on n'ait pas gardé de copie, mais je cherchois quelques traces de ce fait; & il eſt étonnant que parmi ce fatras de papiers & de correſpondances, qui contient ſouvent des choſes plus inutiles que ce cartel, on n'en trouve pas le moindre veſtige. Dites-moi je vous prie, par quelle fatalité, depuis l'époque du cartel, juſqu'à la

publication du livre du Romancier *Courtils*, c'eſt-à-dire depuis 1674 juſqu'à 1685, on ne trouve ni papiers, ni nouvelles qui faſſent mention de cette anecdote, & pourquoi après la publication du même Livre voit-on ce fait répandu dans l'Europe? Vous voudriez le faire regarder comme aſſez indifférent, pour qu'on ne ſe donnât pas plus de peine pour en conſerver le ſouvenir, qu'on ne s'en donne pour *copier des Lettres d'amour*; cependant tous les Auteurs, même les plus reſpectables, qui ont parlé après *Gatien de Courtils*, ont eu intention de nous le tranſmettre, comme un fait intéreſſant & curieux. Ne le citez-vous pas?

Louis XIV a pu fort bien demander, s'il ne pourroit pas en conſcience ſe battre avec l'Empereur *Léopold*; mais *Louis XIV* s'aviſa-t-il jamais d'envoyer des défis au Prince *Eugene* & à *Malboroug?*

Je n'ai point dit qu'il ne faut pas ajouter foi au Marquis de *Beauveau*, parce qu'il croyoit aux revenans & aux viſions, mais j'ai bien dit que du tems du prétendu cartel, il étoit à quatre-vingts lieues de *Manheim*; qu'il étoit attaché à la Maiſon de Baviere, l'ennemie jurée de la Palatine, & qu'il écrivoit alors ſon ouvrage, comme il le déclare lui-même ſur la foi d'autrui; raiſons bien plus plauſibles que la ſeule dont vous me rendez reſponſable, & que je n'avois alléguée, que parce que ces Auteurs à viſions ſont ſujets quelquefois à être viſionnaires.

Vous vous étonnez de ce que Charles Louis, qui voyoit ce fait publié dans toute l'Europe, ne l'ait pas hautement démenti; & vous en concluez que le fait étoit vrai. Vous admettez ici gratuitement ce qui fait juſtement le nœud de toute la difficulté. Qui eſt-ce qui vous

vous a dit que *Charles Louis* ait vu ce fait publié dans toute l'Europe ? C'eſt un point fort embarraſſant qui vous reſte à prouver, un point que je nie hautement, & ſur lequel roule toute ma Diſſertation. Le ſilence de *Charles Louis*, de ſes courtiſans, de tous les Hiſtoriens, & de tous les Ecrivains du tems, démontre la fauſſeté du fait. Pour que vous puiſſiez donc prouver qu'il étoit public dans toute l'Europe du tems de l'Electeur, il faut produire des Pieces juſtificatives, citer les ouvrages & les Hiſtoriens contemporains qui en ont parlé, & faire voir que j'ai eu tort de regarder *Gatien de Courtils* comme le premier Auteur de cette Fable en 1685, dix ans après la mort de *Turenne*, & cinq ans après celle de *Charles Louis*. J'ai tâché de faire voir dans mon ouvrage, comment s'eſt répandue cette Fable après *Gatien*; com-

ment d'un Auteur elle a paſſé à l'autre ; & en admettant que *Charles Louis* ait eu connoiſſance de ce fait, vous renverſez ſans aucune preuve mon ſyſtême.

Vous ajoutez : *Comment aucun homme de ſa Cour ne ſe ſeroit-il élevé contre cette impoſture ?* Selon moi, aucun homme de ſa Cour ne put s'élever contre cette impoſture, qu'après l'année 1685 ; & je trouve, en effet, que huit ans après cette date, un homme de ſa Cour fit connoître la fauſſeté de cette anecdote. Pourquoi ſi tard, direz-vous ? On n'en ſera pas ſurpris, ſi on veut obſerver dans quelles circonſtances parut l'ouvrage de *Gatien de Courtils*.

Au commencement de l'année 1685, la branche réformée de *Charles Louis* vint à s'éteindre en ſon fils, & fit place à la Catholique de *Neubourg*. C'eſt immédiatement après cet événement

que le livre de *Gatien* devint public. On voyoit alors à *Heydelberg* une Cour entiérement nouvelle, agitée par d'autres vues, & par de nouveaux intérêts, animée d'un autre eſprit de religion, & qui eut tout-à-coup à redouter les prétentions de la Maiſon d'*Orléans*, ſur la ſucceſſion de *Simmeren*. Penſez-vous qu'au milieu de ce changement, & de la crainte d'une guerre prochaine, les anciens courtiſans de feu *Charles Louis* fuſſent fort curieux de nouveautés de Littérature françoiſe? & exigeriez-vous que le livre de *Gatien* leur dût être connu immédiatement après la publication, afin qu'ils puſſent le réfuter? *Reiger*, Secrétaire de cet Electeur, enveloppé dans cette cataſtrophe, & refugié en Suiſſe, n'apprit même que vers l'an 1692, le bruit que faiſoit en France l'anecdote de ce cartel. Cet animé ſerviteur de *Charles Louis*, au-

quel on ne ſauroit attribuer des vues de flatterie, publia, en 1693, *que ce fait étoit entiérement faux.* Vous voyez donc qu'il y a eu quelqu'un de la Cour de *Charles Louis* qui s'eſt élevé contre cette impoſture, auſſi-tôt qu'il a pu en avoir connoiſſance. Le témoignage de cet homme me paroît d'un grand poids. Croira-t-on plutôt à M. de *Beauveau*, qui s'étoit éloigné de *Manheim*, qu'à *Reiger*, qui ne quittoit pas *Charles Louis*; qui étoit ſon confident, qui écrivoit toutes ſes Lettres, & qui étoit auprès de ſon maître, dans le tems de ce prétendu défi?

Lorſqu'on jete un encrier à la tête de quelqu'un qui vous dit des injures, c'eſt un mouvement de colere, dont on n'eſt pas le maître, & on a le plaiſir de ſe voir vengé avant que d'y avoir penſé. Mais un cartel, il faut l'écrire, il faut chercher les expreſſions; cela

demande du tems, on réfléchit, on penſe que le Général avec lequel on veut ſe battre, n'eſt peut-être pas ſi coupable; qu'il agit par des ordres; que quand on l'aura tué, les villages n'en ſeront pas moins brûlés; qu'en cas qu'on ſoit tué, les ſujets n'en ſeront que plus à plaindre; on commence à entrevoir l'inutilité de la *bravade*, & le mauvais choix qu'on a fait du moyen de témoigner *ſa très-juſte indignation*, par un défi qu'il eſt aiſé de prévoir, qu'on n'acceptera pas; en attendant, l'ardeur ſe calme; l'envie de ſe battre diminue; la raiſon vient; on finit par déchirer la Lettre. Aura-t-on raiſon de conclure, que ſi quelqu'un a commis la premiere de ces actions, on doit le ſuppoſer capable de la ſeconde?

Voilà les remarques que j'ai voulu ſoumettre à vos lumieres. Je voudrois que vous les trouvaſſiez fondées, &c.

A M. H. P.*** A VERSAILLES.

Au Château de Ferney, ce 3 Octobre 1768.

VOTRE Mémoire, Monſieur, en faveur des morts qui ſont très-mal à leur aiſe, & des vivans qui ſont empeſtés, eſt aſſurément la cauſe du genre humain; & il n'y a que les ennemis des vivans & des morts qui puiſſent s'oppoſer à votre Requête. Je l'ai fait lire à M. *Hennin*, réſident à *Geneve*; il eſt frere de M. le Procureur du Roi à *Verſailles*; les deux freres penſent comme vous; M. le Chancelier a fait rendre un arrêt du Parlement contre les morts qui empuantiſſent les villes; ainſi je crois qu'ils perdront leur Procès. J'attends avec impatience un Edit qui me permettra d'être enterré en plein air; c'eſt une des choſes pour leſquel-

les j'ai le plus de goût. Tant de choſes ſe font contre notre gré à notre naiſſance, & pendant notre vie, qu'il ſeroit bien conſolant de pouvoir au moins être enterré à ſon plaiſir.

J'ai l'honneur en attendant d'être avec toute l'eſtime que vous m'avez inſpirée de mon vivant, &c.

VOLTAIRE.

A L'AUTEUR DES REPRÉSENTATIONS, &c.

Au Château de Ferney, ce premier Juillet 1769.

VOTRE livre, Monſieur, me paroît éloquent, profond & utile. Je ſuis bien perſuadé avec vous, que le pays où le commerce eſt le plus libre, ſera toujours le plus riche & le plus floriſſant, proportion gardée. Le premier commerce eſt ſans contredit celui des bleds. La méthode angloiſe, adoptée enfin par notre ſage Gouvernement, eſt la meilleure. Mais ce n'eſt pas aſſez de favoriſer l'exportation, ſi on n'encourage pas l'Agriculture. Je parle en Laboureur qui a défriché des terres ingrates.

Je ne ſais comment il ſe peut faire que la France étant après l'Allemagne le pays le plus peuplé de l'Europe, il

nous manque pourtant des bras pour cultiver nos terres. Il me paroît évident que le Miniſtere en eſt inſtruit, & qu'il fait tout ce qu'il peut pour y remédier. On diminue un peu le nombre des Moines, & par-là on rend les hommes à la terre. On a donné des Edits pour extirper l'infâme profeſſion de mendians; profeſſion ſi réelle, & qui ſe ſoûtient malgré les Loix, au point que l'on compte deux cent mille mendians vagabons dans le Royaume. Ils échapent tous aux châtimens décernés par les Loix; & il faut pourtant les nourrir, parce qu'ils ſont hommes. Peut être ſi on donnoit aux Seigneurs & aux Communautés le droit de les arrêter & de les faire travailler, on viendroit à bout de rendre utiles des malheureux qui ſurchargent la terre.

J'oſerois vous ſupplier, Monſieur; vous & vos aſſociés, de conſacrer quel-

ques-uns de vos ouvrages à ces objets très-importans. Le Miniſtere, & ſurtout les Officiers des Cours ſupérieures, ne peuvent guere s'inſtruire à fond ſur l'économie de la campagne, que par ceux qui en ont fait une étude particuliere. Preſque tous vos Magiſtrats ſont nés dans la Capitale que nos travaux nourriſſent, & où ces travaux ſont ignorés. Le torrent des affaires les entraîne néceſſairement; ils ne peuvent juger que ſur les rapports, & ſur les vœux unanimes des Cultivateurs éclairés.

Il n'y a pas certainement un ſeul Agriculteur, dont le vœu n'ait été le libre commerce des bleds, & ce vœu unanime eſt très-bien démontré par vous.

Je ſais bien que deux grands hommes ſe ſont oppoſés à la liberté entiere de l'exportation. Le premier eſt le

Chancelier de l'Hôpital, l'un des meilleurs Citoyens que la France ait jamais eus ; l'autre, le célebre Miniſtre des Finances *Colbert*, à qui nous devons nos manufactures & notre commerce. On s'eſt prévalu de leur nom, & des reglemens qu'on leur attribue ; mais on n'a pas peut-être aſſez conſidéré la ſituation où ils ſe trouvoient. Le Chancelier de l'Hôpital vivoit au milieu des guerres civiles, le Miniſtre *Colbert* avoit vu le tems de la *Fronde*, tems où la livre de pain ſe vendit dix ſols & davantage dans *Paris* & dans d'autres villes ; il travailloit déja aux Finances, ſans avoir le titre de Contrôleur-Général, lorqu'il y eut une diſette effrayante dans le Royaume, en 1662.

Il ne faut pas croire qu'il fût dans le Conſeil le maître de toutes les grandes opérations. Tout ſe concluoit à la pluralité des voix, & cette pluralité ne fut

que trop ſouvent pour le préjugé. Je puis aſſurer que pluſieurs Edits furent rendus malgré lui, & je crois très-fermement, que ſi ce Miniſtre avoit vécu de nos jours, il auroit été le premier à preſſer la liberté du commerce.

Il ne m'appartient pas, Monſieur, de vous en dire davantage ſur des choſes dont vous êtes ſi bien inſtruit. Je dois me borner à vous remercier, & vous aſſurer que j'ai pour vous une eſtime auſſi illimitée, que doit l'être ſelon vous la liberté du commerce.

J'ai l'honneur d'être avec tous les ſentimens que je vous dois,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

VOLTAIRE.

LETTRE

De M. de Voltaire, à l'Auteur du Mercure.

Au Château de Ferney, ce 9 Juillet 1769.

TOUTES les réflexions, Monſieur; toutes les Critiques que j'ai lues ſur les ouvrages nouveaux dans votre *Mercure*, m'ont paru des leçons de ſageſſe & de goût. Ce mérite aſſez rare m'a fait regarder votre Ouvrage comme très-utile à la Littérature.

Vous ne répondez pas des pièces qu'on vous envoie. Il y en a une ſous mon nom, *page* 53, du *Mercure de Juillet*, c'eſt une Lettre qu'on prétend que j'ai écrite à mon cher *B*.... On me fait dire, en Vers un peu ſinguliers, *à mon cher B*... que *le feu eſt l'ame du monde*,

& que *ſa clarté l'inonde ;* que le feu *maintient les reſſorts de la machine ronde,* & que ſa plus belle production eſt *la lumiere éthérée* dont *Newton* le premier *par ſa main inſpirée,* ſépara les couleurs par la réfraction.

Je vous avoue que je ne me ſouviens pas d'avoir jamais écrit ces vers à mon cher *B....* que je n'ai pas l'honneur de connoître. Je vous ai déja mandé qu'on m'attribuoit trois ou quatre cents pieces de vers & de Proſe que je n'ai jamais lues.

On a imprimé ſous mon nom *les Amours de Muſtapha & d'Elmire ; les Aventures du Chevalier Ker,* & j'eſpere que bientôt on m'attribuera le *Parfait Teinturier* & *l'Hiſtoire des Conciles en général.*

Je vous ai déja parlé de *l'Hiſtoire du Parlement.* Cet ouvrage m'eſt enfin tombé entre les mains. Il eſt à la vé-

rité mieux écrit que *les Amours de Muſtapha ;* mais le commencement m'en paroît un peu ſuperficiel, & la fin indécente. Quelque peu inſtruit que je ſois dans ces matieres, je conſeille à l'Auteur de s'en inſtruire plus à fond, & de ne point laiſſer courir ſous mon nom un ouvrage auſſi informe, dont le ſujet méritoit d'être aprofondi par une très-longue étude & avec une grande ſageſſe. On eſt accoutumé d'ailleurs à cet acharnement, avec lequel on m'impute tant d'ouvrages nouveaux. Je ſuis le contraire du geai de la Fable qui ſe paraît des plumes du paon. Beaucoup d'oiſeaux, qui n'ont peut-être du paon que la voix, prennent plaiſir à me couvrir de leurs propres plumes ; je ne puis que les ſecouer & faire mes proteſtations que je conſigne dans votre Greffe de Littérature.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec toute l'eſtime que je vous dois, &c. &c.

VOICI

VOICI LA LETTRE

Qui a donné lieu à la précédente.

LES ſyſtêmes philoſophiques ſont de vrais Poëmes. Tous ceux qui veulent rendre les cauſes ou naturelles ou morales des événemens du monde, que ce ſoit le renverſement d'une montagne ou celui d'un Empire, il n'importe, tous ces gens-là ſont Poëtes, tous ont beſoin de dire : *Muſa mihi cauſas memora.* On peut regarder la colere d'*Achille*, de *Junon* & de *Satan* comme les hypotheſes d'*Homere*, de *Virgile* & de *Milton*; & les tourbillons, l'attraction & les monades, comme les machines de *Deſcartes*, de *Newton* & de *Leibnitz*. Le merveilleux & le ſublime ſe trouvent également dans les ouvrages des uns & des autres.

C'eſt dommage que vous n'ayez pas vu la ſuite du nouveau ſyſtême qu'il vous a plu de crayonner ; vous, qui avez dit, Monſieur, de ſi jolies choſes ſur un principe abſtrait & purement hypothétique, avec quelle grace & quelle Poéſie n'auriez vous pas chanté le feu & la lumiere ! Rien n'eſt plus merveilleux que l'action du feu, principe phyſique de tous les phénomenes de la nature.

Oui, mon cher B... il eſt l'ame du monde,
Sa chaleur le pénetre, & ſa clarté l'inonde ;
Effets d'une même action,
L'un maintient les reſſorts de la machine ronde,
Et l'autre tend ſans ceſſe à leur deſtruction.
Sa plus belle production
Eſt cette lumiere éthérée,
Dont Newton le premier, d'une main inſpirée,
Sépara les couleurs par la réfraction ;
Il y voit aujourd'hui, du haut de l'empirée,
La cauſe de l'attraction.
Les rayons convergens de ce brillant fluide,
Vers mille & mille points de ce vaſte univers,
Balancent tous les corps ſous leurs centres divers.

D'un unique ſoleil l'impulſion rapide,
Les diſperſeroit tous dans un immenſe vuide.
Dieu compaſſa d'abord leurs grandeurs & leurs rangs;
Ils élancent le feu du centre a la ſurface,
Auſſi-tôt rempliſſent l'eſpace,
Entraînent les globes errans;
Tout ſe meut, & ſelon les degrés différens
De la diſtance & de la maſſe,
Tout s'approche, ou s'éloigne, ou conſerve ſa place,
Par l'effort des feux conſpirans.

A M. NORBERG,

Chapelain du Roi de Suede Charles XII.

SOUFFREZ, Monſieur, qu'ayant entrepris la tâche de lire ce qu'on a déja publié de votre *Hiſtoire de Charles XII*, on vous adreſſe quelques juſtes plaintes, & ſur la maniere dont vous traitez cette Hiſtoire, & ſur celle dont vous en uſez dans votre Préface avec ceux qui l'ont traitée avant vous.

Nous aimons la vérité; mais l'ancien proverbe: *Toutes les vérités ne ſont pas bonnes à dire*, regarde ſur-tout les vérités inutiles. Daignez vous ſouvenir de ce paſſage de la Préface de l'*Hiſtoire de M. de Voltaire*: «L'Hiſtoire d'un Prince, » dit-il, n'eſt pas tout ce qu'il a fait,

» mais ſeulement ce qu'il a fait de digne » d'être tranſmis à la poſtérité. »

Il y a peut-être des Lecteurs qui aimeront à voir le Catéchiſme qu'on enſeignoit à *Charles XII* & qui apprendront avec plaiſir qu'en 1693 le Docteur *Pierre Rudbellius* donna le bonnet de Docteur au Maître-ès-Arts *Aquinus*, à *Samuel Virénius*, à *Ennegius*, à *Herlandus*, à *Stukius* & autres perſonnages, très-eſtimables ſans doute, mais qui ont eu peu de part aux batailles de votre Héros, à ſes triomphes & à ſes défaites.

C'eſt peut-être une choſe importante pour l'Europe, qu'on ſache que la Chapelle du Château de *Stockholm*, qui fut brûlée il y a cinquante ans, étoit dans la nouvelle aîle, du côté du Nord, & qu'il y avoit deux tableaux de l'Intendant *Kloker*, qui ſont à préſent à l'Egliſe de *Saint Nicolas*; que les ſiéges

étoient couverts de bleu les jours de ſermon ; qu'ils étoient les uns de chêne, & les autres de noyer, & qu'au lieu de grands luſtres, il y avoit de petits chandeliers plats, qui ne laiſſoient pas de faire un fort bel effet; qu'on y voyoit quatre figures de plâtre, & que le carreau étoit blanc & noir.

Nous voulons croire encore qu'il eſt d'une extrême conſéquence d'être inſtruit à fond, qu'il n'y avoit point d'or faux dans le dais qui ſervoit au couronnement de *Charles XII*, de ſavoir quelle étoit la largeur du baldaquin, ſi c'étoit de drap rouge ou de drap bleu que l'Egliſe étoit tendue : & de quelle hauteur étoient les bancs. Tout cela peut avoir ſon mérite pour ceux qui veulent s'inſtruire des intérêts des Princes.

Vous nous dites après le détail de toutes ces grandes choſes, à quelle heure

Charles XII fut couronné; mais vous ne dites point pourquoi il le fut avant l'âge preſcrit par la loi; pourquoi on ôta la régence à la Reine mere: comment le fameux *Piper* eut la confiance du Roi; quelles étoient alors les forces de la Suede, quel nombre de citoyens elle avoit, quels étoient ſes alliés, ſon Gouvernement, ſes défauts & ſes reſſources.

Vous nous donnez une partie du Journal Militaire de M. *Adlerfeld*; mais, Monſieur, un Journal n'eſt pas plus une Hiſtoire que des matériaux ne ſont une maiſon. Souffrez qu'on vous diſe que l'Hiſtoire ne conſiſte point à détailler de petits faits, à produire des manifeſtes, des dupliques, des répliques. Ce n'eſt point ainſi que *Quinte-Curce* a compoſé l'Hiſtoire d'*Alexandre*; ce n'eſt point ainſi que *Tite-Live* & *Tacite* ont écrit l'Hiſtoire Romaine. Il y a

mille Journaliſtes ; à peine avons nous deux ou trois Hiſtoriens modernes. Nous ſouhaiterions que tous ceux qui broient les couleurs, les donnaſſent à quelque Peintre pour en faire un tableau.

Vous n'ignorez pas que M. *de Voltaire* avoit publié cette déclaration que votre traducteur rapporte.

« J'aime la vérité, & je n'ai d'autre » but & d'autre intérêt que de la con- » noître. Les endroits de mon *Hiſtoire* » *de Charles XII*, où je me ſerai trom- » pé, ſeront changés. Il eſt très-naturel » que M. *Norberg*, Suédois, & témoin » oculaire, ait été mieux inſtruit que » moi, étranger. Je me réformerai ſur » ces Mémoires, & j'aurai le plaiſir de » me corriger. »

Voilà, Monſieur, avec quelle politeſſe M. *de Voltaire* parloit de vous, & avec quelle modeſtie il attendoit votre ouvrage, quoiqu'il eût des Mé-

moires ſur le ſien, des mains de beaucoup d'Ambaſſadeurs, & même de la part de plus d'une tête couronnée.

Vous avez répondu, Monſieur, à cette politeſſe françoiſe, d'une maniere qui paroît dans un goût un peu gothique.

Vous dites dans votre Préface, que l'Hiſtoire donnée par M. *de Voltaire* ne vaut pas la peine d'être traduite, quoiqu'elle l'ait été dans preſque toutes les langues de l'Europe, & qu'on ait fait huit Editions à *Londres* de ſa traduction angloiſe. Vous ajoutez enſuite très-poliment qu'un *Puffendorf* le traiteroit, comme *Varillas*, d'archi-menteur.

Pour donner des preuves de cette ſuppoſition ſi flatteuſe, vous ne manquez pas de mettre dans les marges de votre livre toutes les fautes capitales où il eſt tombé.

Vous marquez expreſſément que le Major-Général *Stuard* ne reçut point une petite bleſſure à l'épaule, comme l'avance témérairement l'Auteur françois, d'après un Auteur allemand ; mais dites-vous une contuſion un peu forte. Vous ne pouvez nier que M. *de Voltaire* n'ait fidélement rapporté la bataille de *Narva*, laquelle produit chez lui au moins une deſcription intéreſſante ; vous devez ſavoir qu'il a été le ſeul Ecrivain qui oſe affirmer que *Charles XII* donna cette bataille de *Narva* avec huit mille hommes ſeulement, tous les autres Hiſtoriens lui en donnoient vingt mille ; ils diſoient ce qui étoit vraiſemblable ; & M. *de Voltaire* a dit le premier la vérité dans cet article important. Cependant vous l'appellez archi-menteur, parce qu'il fait porter au Général *Liewen* un habit rouge galonné au ſiége de *Thorn* ; & vous relevez

cette erreur énorme, en assurant positivement que le galon n'étoit pas sur un fond rouge.

Mais, Monsieur, vous qui prodiguez sur des choses graves, le beau nom d'archi-menteur non-seulement à un homme très-amateur de la vérité, mais à tous les autres Historiens qui ont écrit l'*Histoire de Charles XII*, quel nom voudriez-vous qu'on vous donnât, après la Lettre que vous rapportez du grand Seigneur à ce Monarque. Voici le commencement de cette Lettre.

» Nous Sultan Bassa, au Roi *Char-*
» *les XII*, par la grace de Dieu, Roi
» de Suede & des Goths, salut, &c. »

Vous qui avez été chez les Turcs, & qui semblez avoir appris d'eux à ne pas ménager les termes, comment pouvez-vous ignorer leur style ? Quel Empereur Turc s'est jamais intitulé : Sultan Bassa ? Quelle Let-

tre du Divan a jamais ainſi commencé ? Quel Prince a jamais écrit qu'il enverra des Ambaſſadeurs Plénipotentiaires à la premiere occaſion, pour s'informer des circonſtances d'une bataille ? Quelle Lettre du Grand Seigneur a jamais fini par ces expreſſions : *A la garde de Dieu ?* Enfin, où avez-vous jamais vu une dépêche de *Conſtantinople* datée de l'année de l'Hégire ? L'Iman de l'Auguſte Sultan, qui écrira l'Hiſtoire de ce grand Empereur & de ſes ſublimes Viſirs, pourra bien vous dire de groſſes injures, ſi la politique Turque le permet.

Vous ſied-il bien, après la production d'une Piece pareille, qui feroit tant de peine à ce M. le Baron de *Puffendorf*, de crier au menſonge ſur un habit rouge ?

Etes-vous bien d'ailleurs un zélé partiſan de la vérité, quand vous ſuppri-

mez les duretés exercées par la Chambre des Liquidations ſous *Charles XII?* Quand vous feignez d'oublier, en parlant de *Pat'kul*, qu'il avoit défendu les droits des Livoniens qui l'en avoient chargé, de ces mêmes Livoniens qui reſpirent aujourd'hui ſous la douce autorité de l'illuſtre *Sémiramis* du Nord? Ce n'eſt pas là ſeulement trahir la vérité, Monſieur, c'eſt trahir la cauſe du Genre humain; c'eſt manquer à votre illuſtre Patrie, ennemie de l'oppreſſion.

Ceſſez donc de prodiguer, dans votre compilation, des épithetes Vandales & Hérules, à ceux qui doivent écrire l'Hiſtoire: ceſſez de vous autoriſer du pédantiſme barbare que vous imputez à ce *Puffendorf*.

Savez-vous qu'il eſt lu, parce qu'il eſt le ſeul qui, de ſon tems, fût ſupportable? Savez-vous que ceux que vous appellez *archi-menteurs* auroient à rou-

gir, s'ils n'étoient pas mieux inſtruits de l'Hiſtoire du Monde que votre *Puffendorf ?* Savez-vous que M. de la *Martiniere* a corrigé plus de mille fautes dans la derniere édition de ſon livre.

Ouvrons au haſard ce livre ſi connu ; je tombe ſur l'article des Papes. Il dit, en parlant de *Jules II, qu'il avoit laiſſé, ainſi qu'Alexandre VI, une réputation honteuſe.* Cependant les Italiens réverent la mémoire de *Jules II.* Ils voient en lui un grand homme, qui, après avoir été à la tête de quatre Conclaves, & avoir commandé des armées, ſuivit juſqu'au tombeau le magnifique projet de chaſſer les Barbares d'Italie. Il aima tous les Arts, il jeta les fondemens de cette Egliſe qui eſt le plus beau monument de l'Univers ; il encourageoit la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, tandis qu'il

ranimoit la valeur éteinte des Romains. Les Italiens mépriſent, avec raiſon, la maniere ridicule dont la plupart des Ultramontains écrivent l'Hiſtoire des *Papes*. Il faut ſavoir diſtinguer le Pontife du Souverain ; il faut ſavoir eſtimer beaucoup de Papes, quoiqu'on ſoit né à *Stockholm* ; il faut ſe ſouvenir de ce que diſoit le Grand *Côme de Medicis*, qu'on ne gouverne point des Etats avec des pate-nôtres. Il faut enfin n'être d'aucun pays, & dépouiller tout eſprit de parti, quand on écrit l'Hiſtoire.

LETTRE

De M. Pinto.

» SI j'avois à m'adreſſer à un autre
» qu'à vous, Monſieur, je ſerois très-
» embarraſſé. Il s'agit de vous faire
» parvenir une critique d'un endroit de
» vos immortels ouvrages; moi, qui les
» admire le plus; moi, qui ne ſuis fait
» que pour les lire en ſilence, pour les
» étudier & pour me taire. Mais,
» comme je reſpecte encore plus l'Au-
» teur que je n'admire ſes ouvrages,
» je le crois aſſez grand homme pour
» me pardonner cette critique en fa-
» veur de la vérité qui lui eſt ſi chere,
» & qui ne lui eſt peut-être échappée
» que dans cette ſeule occaſion; j'eſ-
» pere au moins qu'il me trouvera d'au-
» tant plus excuſable, que j'agis en fa-
» veur

» veur d'une Nation entiere, à qui je
» dois cette apologie. J'ai eu l'hon-
» neur, Monſieur, de vous voir en
» Hollande, lorſque j'étois bien jeune.
» Depuis ce tems-là, je me ſuis inſ-
» truit dans vos ouvrages, qui ont de
» tout tems fait mes délices. Ils m'ont
» enſeigné à vous combattre; ils ont
» fait plus, ils m'ont inſpiré le cou-
» rage de vous en faire l'aveu. Je ſuis
» au-delà de toute expreſſion, avec des
» ſentimens remplis d'eſtime & de vé-
» nération, &c ».

RÉPONSE
De M. de Voltaire.

LES lignes dont vous vous plaignez, Monſieur, ſont violentes & injuſtes. Il y a parmi vous des hommes très-inſtruits & très-reſpectables; votre Lettre m'en convainc aſſez. J'ai ſoin de faire un carton dans la nouvelle édition. Quand on a un tort, il faut le réparer; & j'ai eu tort d'attribuer à toute une Nation les vices de pluſieurs particuliers.

Je vous dirai avec la même franchiſe, que bien des gens ne peuvent ſouffrir, ni vos loix, ni vos livres, ni vos ſuperſtitions. Ils diſent que votre Nation s'eſt fait de tout tems beaucoup de mal à elle-même, & en a fait au genre humain. Si vous êtes Philoſophe,

comme vous paroiſſez l'être, vous penſerez comme ces Meſſieurs, mais vous ne le direz pas. La ſuperſtition eſt le plus abominable fléau de la terre ; c'eſt elle, qui, de tout tems, a fait égorger tant de Juifs & tant de Chrétiens ; c'eſt elle qui vous envoie encore au bucher chez des Peuples d'ailleurs eſtimables. Il y a des aſpects, ſous leſquels la Nature humaine eſt la Nature infernale ; mais les honnêtes gens, en paſſant par la Grêve où l'on roue, ordonnent à leur Cocher d'aller vîte, & vont ſe diſtraire à l'Opéra du ſpectacle affreux qu'ils ont vu ſur le chemin.

Je pourrois diſputer avec vous ſur les ſciences que vous attribuez aux anciens Juifs, & vous montrer qu'ils n'en ſavoient pas plus que les François du tems de *Chilperic*. Je pourrois vous faire convenir que le jargon d'une petite Province, mêlé de Chaldéen, de

Phénicien & d'Arabe, étoit une langue indigente & auſſi rude que notre ancien Gaulois; mais je vous fâcherois peut-être, & vous me paroiſſez trop galant-homme pour que je veuille vous déplaire. Reſtez Juif, puiſque vous l'êtes. Vous n'égorgerez point quarante-deux mille hommes, pour n'avoir pas bien prononcé *Schibboleth*, ni vingt-quatre mille hommes pour avoir couché avec des Madianites. Mais ſoyez Philoſophe, c'eſt tout ce que je peux vous ſouhaiter de mieux dans cette courte vie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

AUX AUTEURS
Du Journal Encyclopédique.

MESSIEURS,

Un jeune homme qui aime à s'entretenir tour-à-tour avec les Auteurs Anciens & avec les Ecrivains Modernes, & qui a mille raiſons pour préférer cette ſociété à bien d'autres, a cru devoir vous faire part de quelques-unes de ſes réflexions. L'objet qui les fait naître, eſt ce brillant état de nature, qui vraiſemblablement n'a exiſté que dans l'imagination ardente des Poëtes, & qui a exercé la plume de tant d'hommes de Lettres. Un de nos plus célebres Ecrivains, entraîné par ſon goût, décidé pour le paradoxe, & ne pouvant réſiſter plus long-tems au tor-

rent de l'exemple, a fait de grands efforts pour nous peindre les avantages de cet état d'harmonie conſtante dans tous les êtres de l'Univers, d'équilibre parfait dans les élémens ..... Alors, s'il faut l'en croire, la terre abandonnée à ſa fertilité naturelle, étoit partout couverte de fleurs & de fruits, &c. &c..... Mais, Meſſieurs, puiſque ce tableau eſt ſi brillant, ſi magnifique, pourquoi les Savans, qui n'ignoroient pas que toutes ces belles choſes avoient été produites pour l'homme; pourquoi, dis-je, ne l'ont-ils pas repréſenté comme un maître ſouverain qui diſpoſe, à ſon gré, de ce vaſte domaine? une pareille deſcription, quoique très-chimérique, flatteroit du moins notre amour-propre; mais point du tout: ils ont cruellement pris plaiſir à dégrader le plus parfait ouvrage de la Divinité, & à le mettre au rang des brutes. On

le fait marcher à quatre pattes ; il ſe familiariſe avec les ours, il n'a pas plus d'inſtinct qu'eux ; tantôt il ignore le Dieu qui l'a créé, tantôt il prend pour ſon Dieu tout ce qui le flatte ; puis, quand il veut ſoutenir ſon individu, on lui donne l'aliment des animaux les plus immondes ; l'homme ſe nourrit de gland .... & cependant, on chante ſon bonheur, & l'on prétend que ce bonheur eſt au-deſſus des plaiſirs factices de la Société ! Oh les belles chimeres ! Je vous avoue, Meſſieurs, qu'elles m'ont ſouvent récréé ; mais ce qui m'a principalement frappé, c'eſt cette vile nourriture de gland. Je n'ai point vu de livres, ſoit latins, ſoit françois, où le gland ait été annoncé comme un mets délicieux pour l'homme naturel. *Horace*, *Lucrece*, *Grotius*, *Barbeyrac*, & mille autres, parlent tous le même langage ; mais, en ad-

mettant l'exiſtence de cet état de nature, nos Savans ne ſe feroient-ils pas trompés ſur la valeur du mot gland ? Eſt-ce véritablement le fruit du chêne, dont le ſuc a paru ſi délectable à l'homme naturel ? qui l'eût dit, Meſſieurs, que nous euſſions trouvé dans le digeſte, cette énorme compilation des Loix Juſtiniennes, la ſolution de ce fameux problême ? Ecoutons le grand Juriſconſulte *Gains* . . . Par le mot gland, on doit entendre toutes ſortes de fruits. Voilà donc, graces aux Juriſconſultes Romains, le dénouement du nœud gordien, l'honneur & le goût de l'homme juſtifiés. Comment n'a-t-on pas fait cette découverte plutôt ? Quoi ! l'on convient que, dans l'état de nature, la terre eſt toujours parée de fleurs & de fruits, & l'on veut que l'homme leur préfere un aliment auſſi nuiſible que peu flatteur ! Ah, Meſſieurs les Au-

teurs, fabriquez tant qu'il vous plaira des ſyſtêmes merveilleux, mais ne vous écartez pas du vraiſemblable, & ſur-tout affectez un peu moins d'avilir votre eſpece.

J'ai l'honneur d'être, &c.

AU PRINCE DE LIGNE.

MONSIEUR LE PRINCE,

Il faut que vous ſoyez une bonne ame, de daigner vous ſouvenir d'un pauvre ſolitaire, au milieu des Dietes d'Allemagne & du brillant fracas des couronnemens. Il y a douze ans, Dieu merci, que je n'ai vu que des Rois de Théatre, encore même ai-je renoncé à les voir en peinture; j'ai abattu mon petit Théatre. Les Calviniſtes & les Janſéniſtes ne me reprocheront plus de favoriſer l'œuvre de Satan. J'ai trouvé que dans ma ſoixante & douzieme année, ces amuſemens ne convenoient plus à un malade preſque aveugle.

LETTRE

De M. de Voltaire.

A Suhwetzingen, près de Manheim, le 4 Août 1753.

MONSEIGNEUR,

Votre Alteſſe Sénériſſime m'a recommandé de lui apprendre la ſuite de l'aventure odieuſe de Francfort. Le Roi de Pruſſe l'a fait déſavouer par ſon Envoyé en France. Cependant le brigandage exercé par *Freitag*, qui ſe dit Miniſtre du Roi de *Pruſſe* à *Francfort*, n'a pas encore été réparé, les effets volés n'ont point été reſtitués, & on n'a point rendu encore l'argent qu'on avoit pris dans nos poches. Il ne faut point de formalités pour voler, & il en faut pour reſtituer. Il y a grande apparence que le Conſeil de la ville de

Francfort ne voudra pas ſe couvrir d'opprobre, & on doit eſpérer que le Roi de *Pruſſe* fera juſtice du malheureux qui, pour ſe faire valoir, d'un côté auprès de ſon maître, & de l'autre pour dépouiller des étrangers, a commis des violences ſi atroces. Il auroit peut-être falu être ſur les lieux pour obtenir une juſtice plus prompte. Voilà en partie pourquoi j'avois eu deſſein de paſſer quelques ſemaines à *Hunau*. Mais ma ſanté, & les bontés de ma Cour m'ont rappelé en *France*. Et je compte y retourner après avoir profité quelque tems des agrémens de la Cour de *Manheim*, dont je jouis ſans oublier ceux de la vôtre. Je ſerai pénétré toute ma vie, Monſeigneur, des bontés dont Votre Alteſſe Séréniſſime m'a honoré depuis que j'ai eu l'honneur de lui faire ma cour à Paris. Si j'étois plus jeune, je me flatterois de pouvoir encore venir

me mettre à ſes pieds. Mais ſi je n'ai pas cette conſolation, j'aurai du moins celle de penſer que vous me conſervez votre bienveillance, & je ſerai attaché à Votre Alteſſe Séréniſſime juſqu'au dernier moment de ma vie avec le plus profond reſpect & le plus tendre dévouement.

VOLTAIRE.

AU MÊME.

A Colmar, le 14 Mai 1754.

MONSEIGNEUR,

Je ſuis toujours émerveillé de votre belle écriture. La plupart des Princes griffonnent, & Votre Alteſſe Séréniſſime aura peine à trouver des Secrétaires qui écrivent auſſi bien qu'Elle. Permettez-moi d'en dire autant de votre ſtyle. Ce que vous dites des *Songes Phyſiques* eſt bien digne d'un eſprit fait pour la vérité. Je ne ſais qui eſt l'Auteur de cet Ouvrage, que je n'ai point vu. Mais votre Extrait vaut aſſurément mieux que le Livre.

On fait à préſent à *Colmar* une expérience de Phyſique fort au-deſſus de celles de l'Abbé *Nolet*. Elle eſt double-

ment de votre reſſort, puiſque vous êtes Phyſicien & Prince : il s'agit de tuer le plus d'hommes qu'on pourra au meilleur marché poſſible, au moyen d'une poudre nouvelle faite avec du ſel qu'on convertit en ſalpêtre. Le ſecret a déja fait beaucoup de bruit en *Allemagne*, & a été propoſé en *Angleterre* & en *Dannemarck*. En effet on a fait du bon ſalpêtre avec du ſel, en y verſant beaucoup de nitre; c'eſt-à-dire, on a fait du ſalpêtre avec du ſalpêtre, à grands frais, comme on fait de l'or. Et ce n'eſt pas là notre compte. Les deux Opérateurs qui travaillent à *Colmar* en préſence des Députés de la Compagnie des poudres en *France*, ont demandé 450 mille écus d'*Allemagne* pour leur ſecret, & un quart dans le bénéfice de la vente. Ces propoſitions ont fait croire qu'ils ſont sûrs de leur opération. L'un eſt un Baron de *Saxe* nommé *Plancts*, l'autre un

Notaire de *Manheim* nommé *Boull* qui fait actuellement de l'or aux Deux-Ponts, & qui a quitté ſon creuſet pour les chaudieres de *Colmar*. Il y a trois mois qu'ils diſent que la converſion ſe fera demain. Enfin, le Baron eſt parti pour aller demander en *Saxe* de nouvelles inſtructions à un de ſes freres qui eſt grand Magicien. Le Notaire reſte toujours pour achever ſon acte authentique, & il attend patiemment que le nitre de l'air vienne cuire ſon ſel dans ſes chaudieres & le faire ſalpêtre. Il eſt bien beau à un homme comme lui de quitter le grand œuvre pour ces bagatelles. Juſqu'à préſent le nitre de l'air ne l'a pas exaucé. Mais il ne doute pas du ſuccès. Voilà de ces cas où il ne faut avoir de foi que celle de Saint Thomas, & demander à voir & à toucher.

Je ſuis bien fâché, Monſeigneur, d'aller à Plombieres pendant que Votre Alteſſe

Alteſſe Séréniſſime va à *Spa* & à *Aix*. Peut-être ne dirigerai-je pas toujours ma courſe ſi mal.

Je renouvelle à Votre Alteſſe Séréniſſime, Monſeigneur, mon reſpect, &c.

VOLTAIRE.

AU MÊME.

Au Château de Ferney, le 24 Février 1764.

MONSEIGNEUR,

L'Aveugle remercie Votre Alteſſe Séréniſſime pour les roués & autres martyrs; votre bonne œuvre pourra être récompenſée dans le Ciel, mais elle n'y ſera pas plus louée qu'elle l'eſt ſur la terre. On va juger inceſſamment le procès que la pauvre famille *Calas* intente à leurs Juges. Il eſt vrai que cette abominable aventure ſemble être du tems de la *Saint Barthelemi*, ou de celui des *Albigeois*. La raiſon a beau élever ſon trône parmi nous, le fanatiſme dreſſe encore ſes échafauds; & il faut bien du tems pour que la Philoſophie triomphe de ce monſtre entiérement.

J'ai encore à remercier Votre Alteſſe

Séréniſſime d'avoir donné la préférence aux Acteurs François ſur les châtrés Italiens. Je n'ai jamais pu m'accoutumer a voir les rôles de *Céſar* & d'*Alexandre* fredonnés en fauſſet par un chapon. Vous avez bien raiſon de faire plus de cas de votre cœur & de votre eſprit que de vos oreilles. Que n'ai-je de la ſanté & de la jeuneſſe, j'irois à *Caſſel* & n'irois pas plus loin.

Agréez le profond, &c.

VOLTAIRE.

AU MÊME.

A Ferney, le 7 Avril 1764.

MONSEIGNEUR,

Si je ſuivois les mouvemens de mon cœur, j'importunerois plus ſouvent de mes Lettres Votre Alteſſe Séréniſſime; mais que peut un pauvre Solitaire, malade, vieux & mourant, inutile au monde & à lui-même? Votre Alteſſe Séréniſſime me parle de Tragédies; donnez-moi de la jeuneſſe & de la ſanté, & je vous promets alors deux Tragédies par an; je viendrai moi-même les jouer à *Caſſel*, car j'étois autrefois un aſſez bon Acteur. Rajeuniſſez auſſi Mademoiſelle *Gauſſin* qui n'a rien à faire, & qui ſera fort aiſe de recevoir de vous cette petite faveur. Nous nous mettrons tous les deux à la tête de votre

Troupe, & nous tâcherons de vous amuſer ; mais j'ai bien peur d'aller bientôt faire des Tragédies dans l'autre monde ; pour peu que Belzébuth aime le Théatre, je ſerai ſon homme. Les Dévots diſent en effet que le Théatre eſt une œuvre du démon : ſi cela eſt, le démon eſt fort aimable, car de tous les plaiſirs de l'ame, je tiens que le premier eſt une Tragédie bien jouée.

J'envie le ſort d'un Génevois qui va faire ſa cour à Votre Alteſſe Séréniſſime. Il eſt bien heureux, mais il eſt digne de l'être ; c'eſt un homme plein d'eſprit & de ſageſſe. La liberté Génevoiſe eſt une belle choſe, mais l'honneur de vous approcher vaut encore mieux.

Je ſonge, Monſeigneur, que pour perfectionner votre Troupe, vous pourriez prendre, au lieu des chapons d'Italie que vous n'aimez point, quelques-uns de nos Jéſuites réformés ; ils paſſoient

pour être les meilleurs Comédiens du monde; je crois qu'on les auroit actuellement à fort bon marché.

Pardonnez à un vieillard preſque aveugle de ne vous pas écrire de ſa main.

Je ſuis, &c.

VOLTAIRE.

AU MÊME.

A Ferney, le 21 Juin 1766.

MONSEIGNEUR,

Les maladies qui perſécutent ma vieilleſſe ſans relâche, m'ont privé longtems de l'honneur de renouveller mes hommages à Votre Alteſſe Séréniſſime. Souffrez que l'amour de la juſtice & la compaſſion pour les malheureux, m'inſpirent un peu de hardieſſe. Ce ſont vos propres ſentimens qui encouragent les miens. J'ai penſé qu'un eſprit auſſi philoſophique que le vôtre, & un cœur auſſi généreux protégeroient une cauſe qui eſt celle du genre humain.

Permettez, Monſeigneur, que votre nom ſoit publié au premier rang de ceux qui auront daigné aider les Défenſeurs de l'innocence, à la ſecourir

contre l'oppreſſion. Les Bienfaiteurs de l'humanité doivent être connus. Leur nom ſera cher à tous les eſprits tolérans & à toutes les ames ſenſibles.

Je ſuis perſuadé que Votre Alteſſe Séréniſſime ſera touchée après avoir lu ſeulement la page qui expoſe le malheur des *Sirven*. Pluſieurs perſonnes ſe ſont réunies dans le deſſein de pourſuivre cette affaire comme celle des *Calas*. Nous ne demandons qu'un léger ſecours. Nous ſavons que vos ſujets ont le premier droit à vos généroſités. La moindre marque de vos bontés ſera précieuſe. Que ne puis-je les venir implorer moi-même, & être témoin du bonheur qu'on goûte dans vos Etats. Je ſuis réduit à ne vous préſenter que de loin le profond reſpect & le dévouement inviolable avec lequel je ſerai juſqu'au dernier moment de ma vie, &c.

VOLTAIRE.

AU MÊME.

A Ferney, Jeudi à ſix heures du ſoir, 31 Juillet 1766.

MONSEIGNEUR,

M. *de Vincy* m'avertit que Votre Alteſſe Séréniſſime ajoute à ſes œuvres de charité, celle de venir guérir demain un malade vers les deux heures. Vous avez cru ſans doute que le plaiſir rendoit la vie; vous ne vous êtes pas trompé.

J'ai l'honneur, &c.

VOLTAIRE.

AU MÊME.

A Ferney, le 25 Août 1766.

MONSEIGNEUR,

Pourquoi mon âge & mes maux me réduiſent-ils à ne remercier Votre Alteſſe Séréniſſime qu'en lui écrivant! Pourquoi ſuis-je privé de la conſolation de vous faire ma cour! J'ai été pénétré au fond du cœur de voir en vous un Prince Philoſophe. La juſteſſe de votre eſprit & la vérité de vos ſentimens m'ont charmé. Votre façon de penſer ſemble réparer les actions tyranniques que la ſuperſtition a fait commettre à tant de Princes. Vous êtes éclairé & bienfaiſant. Que de Princes ne ſont ni l'un ni l'autre! Mais en récompenſe ils ont un Confeſſeur, & ils gagnent le Paradis en man-

geant le vendredi pour deux cents écus de marée.

Votre Alteſſe Séréniſſime m'a attaché à Elle, je ne ſouhaite de la ſanté que pour m'aller mettre à ſes pieds. Je ne vais jamais à la ville de *Calvin* : mais je veux aller à la capitale d'un Prince qui connoit *Calvin*, & qui le mépriſe. Puiſſe la nature m'en donner la force, comme elle m'en donne le déſir.

Votre Alteſſe Séréniſſime m'a paru avoir envie de voir les livres nouveaux qui peuvent être dignes d'elle. Il en paroît un, intitulé *Le Recueil néceſſaire*. Il y a ſur-tout dans ce Recueil un ouvrage de Milord *Bolingbrocke* qui m'a paru ce qu'on a jamais écrit de plus fort contre la ſuperſtition. Je crois qu'on le trouve à *Francfort*, mais j'en ai un exemplaire broché que je lui enverrai ſi elle le ſouhaite, ſoit par la poſte, ſoit par les chariots. Cette derniere voie eſt

fort longue. L'autre eſt un peu couteuſe. J'attendrai ſes ordres.

Je ſuis, &c.

VOLTAIRE.

AU MÊME.

A Ferney, le 13 Janvier 1767.

MONSEIGNEUR,

Comme je ſais que vous aimez paſſionément les hypocrites, je prends la liberté de vous envoyer pour vos étrennes un petit éloge de l'hypocriſie, adreſſé à un digne Prédicant de *Geneve*. Si cela peut amuſer Votre Alteſſe Séréniſſime, l'Auteur, quel qu'il ſoit, ſera trop heureux.

Votre Alteſſe Séréniſſime eſt informée ſans doute de la guerre que les troupes invincibles de Sa Majeſté Très-Chrétienne font à l'auguſte République de *Geneve*. Le quartier général eſt à ma porte. Il y a déja eu beaucoup de beure & de fromage d'enlevés, beaucoup d'œufs caſſés, beaucoup de vin

bu, & point de ſang répandu. La communication étant interdite entre les deux Empires, je me trouve bloqué dans ce petit château que Votre Alteſſe Séréniſſime a honoré de ſa préſence. Cette guerre reſſemble aſſez à la *Secchia rapita*, & ſi j'étois plus jeune je la chanterois aſſurément en vers burleſques. Les Prédicans, les Catins & ſur-tout le vénérable *Covelle*, y joueraient un beau rôle. Il eſt vrai que les Génevois ne ſe connoiſſent pas en vers, mais cela pourroit réjouir les Princes aimables qui s'y connoiſſent. La ſeule choſe que j'ambitionne à préſent, Monſeigneur, ce ſeroit de venir au printems vous renouveller mes ſinceres hommages.

J'ai l'honneur, &c.

VOLTAIRE.

RÉPONSE

De M. de Voltaire à M. le Comte de Médini, Auteur d'une Traduction de la Henriade en vers italiens.

MONSIEUR,

Je n'oſe pas vous répondre dans votre belle langue, à laquelle vous prêtez de nouveaux charmes. D'ailleurs ayant preſque perdu la vue à l'âge de quatre-vingt & un ans, je ne puis que dicter dans ma langue françoiſe qui eſt une des filles de la vôtre. Nous n'avons commencé à parler & à écrire qu'après le ſiecle immortel que vous appellez le *Seicento* : je crois être dans ce *Seicento*, en liſant l'ouvrage dont vous m'avez honoré. Votre Poëme n'eſt pas une

Traduction, dont il n'a ni la roideur, ni la foibleſſe : il eſt écrit d'un bout à l'autre avec cette élégance facile qui n'appartient qu'au génie. Je ſuis perſuadé qu'en liſant votre Henriade & la mienne, on croira que je ſuis le Traducteur.

Un mérite qui m'étonne de plus, & dont je crois notre langue peu capable, c'eſt que votre Poëme eſt compoſé en ſtances pareilles à celles de l'inimitable *Arioſte* & du grand *Taſſe* ſon digne diſciple : je voudrois que ma langue françoiſe pût avoir cette flexibilité & fécondité : peut-être elle y parviendra un jour, puiſqu'elle eſt devenue aſſez maniable pour rendre les beautés de *Virgile* ſous la plume de M. *de Lille* : mais nous n'avons pas les mêmes ſecours que vous. Il vous eſt permis de racourcir ou d'alonger les mots ſelon le beſoin : les inverſions ſont auſſi d'un grand

grand uſage chez vous. Votre poéſie eſt une danſe libre où toutes les attitudes ſont agréables, & nous danſons avec les fers aux pieds & aux mains. Voilà pourquoi pluſieurs de nos Ecrivains ont eſſayé de faire des Poëmes en proſe : c'eſt avouer ſa foibleſſe, & non pas vaincre la difficulté.

Quoi qu'il en ſoit, je vous remercie, Monſieur, de m'avoir embelli en me ſurpaſſant. Il ne me reſte qu'un ſouhait à faire, c'eſt que vous puiſſiez paſſer ſous les climats que j'habite, lorſque vous retournerez à *Mantoue* la patrie de *Virgile* notre prédéceſſeur & notre maître. Ce ſeroit une grande conſolation pour moi d'avoir l'honneur de vous voir dans ma retraite & de me féliciter avec vous que vous ayez éterniſé en vers italiens un Poëme françois qui n'eſt fondé que ſur la raiſon & ſur l'horreur de la ſuperſtition, &

du fanatiſme. Je n'ai pu m'aider avec la fable, comme ont fait ſouvent l'*Arioſte* & le *Taſſe*. La ſévérité & la ſageſſe de notre ſiecle ne le permettoit pas. Quiconque parmi nous abuſera de leur exemple en mêlant les fables anciennes ou tirées des anciennes à des vérités ſérieuſes & intéreſſantes, ne fera jamais qu'un monſtre.

J'ai l'honneur d'être avec la reconnoiſſance la plus reſpectueuſe, &c.

VOLTAIRE.

LETTRE

De M. de Voltaire à M. de Lamotte, ci-devant Major du Régiment de Breſſe, enſuite Major & Lieutenant-Colonel du Régiment Royal-Comtois, & enfin Lieutenant du Roi à Saint-Omer (1).

Aux Délices, 26 Juin 1762.

TOUT ce qui eſt de la main d'*Henri IV*, Monſieur, eſt bien précieux ;

(1) Cette Lettre eſt en réponſe à l'offre que fit M. de *Lamotte* à M. *de Voltaire*, des Lettres manuſcrites d'Henri IV à *Coriſandre d'Andouilles* ſa maîtreſſe, connue ſous le nom de *Comteſſe de Guiche*, pendant la guerre de la conquête du Royaume ; une partie de ces Lettres a été imprimée à la ſuite de l'*Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale*.

c'étoit un homme adorable avec ſes ennemis & avec ſes maîtreſſes ; des Lettres d'amour de ce grand Roi, valent mieux que tous les Edits de ſes Prédéceſſeurs. Je ne ſais comment reconnoître le plaiſir que vous me faites. J'attends votre bienfait avec autant d'impatience que de reconnoiſſance. J'ai des Lettres de lui à la Reine *Eliſabeth*, dans leſquelles il paroît plus embarraſſé, qu'il n'eſt avec ſes maîtreſſes. S'il avoit pu coucher avec cette Reine, il n'auroit pas fait le ſaut périlleux, & il n'auroit point rappellé les Jéſuites, que nos Parlemens chaſſent comme les *Anglois* ont autrefois chaſſé les loups. Je ne ſais pas combien on donne à préſent de la tête d'un Jéſuite; celle du Cardinal *Mazarin* fut autrefois à cinquante mille écus ; c'eſt beaucoup trop payer.

J'ai l'honneur d'être avec les ſentimens les plus reſpectueux, Monſieur, votre très-humble & obéiſſant ſerviteur

VOLTAIRE.

AU MÊME.

Aux Délices, le 25 Juillet 1762.

Vous m'avez envoyé un tréſor, Monſieur, j'en ferai bientôt uſage. Il y a des mots d'*Henri IV* qui pénetrent l'ame. Il y a des anecdotes curieuſes, mais les paroles de ce grand Roi ſont plus curieuſes encore. *Il aimeroit mieux*, dit-il, *être Turc que Catholique*; mais dans quel tems s'exprime-t-il ainſi? C'eſt lorſque les Prédicateurs canoniſoient en chaire l'empoiſonneur du Prince de *Condé*, & qu'ils excitoient les bons Catholiques à empoiſonner ou à aſſaſſiner le Grand *Henri*. Dieu préſerve ſon ſucceſſeur des billets de confeſſion & des *Damiens*, & de la guerre avec les Anglois. Je vous ſouhaite, Monſieur, l'avance-

ment que vous méritez ; & au Roi, beaucoup d'Officiers qui pensent comme vous. Recevez les très-humbles & très-respectueux remercîmens de votre obligé serviteur.

VOLTAIRE.

AU MÊME.

JE ſuis très-fâché, Monſieur, que vous ſoyez compris dans la réforme ; mais conſolez-vous : la *France* a la guerre tous les ſept ans, & pour peu que la bonne volonté vous dure, vous exercerez le grand art de faire tuer du monde méthodiquement. Je me croirois très-heureux, très-honoré, & je me donnerois les airs d'un homme conſidérable, ſi je pouvois recevoir quelques-uns de vos ordres, & être à portée de faire parvenir à M. le Duc de *Choiſeul*, la commiſſion que vous me donneriez. Vous ſavez ce que c'eſt que les foibles bontés d'un Miniſtre, pour un pauvre reclus de mon eſpece. Il ſouffre quelquefois que je lui écrive, & c'eſt très-rarement ; je ſuis confondu,

comme de raiſon, dans la foule de ceux dont il ſe ſouvient; je ne dois pas, en vérité, prétendre davantage, mais s'il ſe préſentoit quelque occaſion où je puſſe, ſans faire l'inſolent, être votre Commiſſionnaire, je ne manquerois pas de vous obéir. Je recevrai, avec reconnoiſſance, le manuſcrit du Bacha de *Bonneval* que vous voulez bien m'offrir, & j'en ferai l'uſage que vous ordonnerez. Je vous avoue que je ſerois curieux de ſavoir les motifs de ſa converſion à la foi Muſulmane. Apparemment qu'un brave guerrier comme lui a été plus touché des conquêtes de *Mahomet*, que de l'humilité de *Jéſus-Chriſt*. Il y a, je ne ſais quoi, dans ce *Mahomet* qui impoſe; les ſuperſtitions ſont comme les jeux du trictrac & des échecs. Elles nous viennent d'*Aſie*. Il faut que ce ſoit un pays bien ſupérieur au nôtre; car nous n'avons jamais inventé que des pom-

pons & des falbalas ; tout nous vient d'ailleurs, juſqu'à l'inoculation.

Je n'ai pas l'honneur de vous répondre de ma main, parce que je deviens aveugle comme le vieux *Tobie*.

Si vous avez la bonté de m'envoyer ce manuſcrit, je vous ſupplie de le faire remettre à M. d'*Argental*, Envoyé *de Parme, rue de la Sourdière, à Paris*.

J'ai l'honneur d'être avec les ſentimens les plus reſpectueux & les plus vrais, Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

V...

AU MÊME.

Aux Délices par Genêve, le 18 Mars 1763.

J'AI lu, Monſieur, la Lettre de votre Bacha ; tout ce qui m'étonne, c'eſt qu'ayant été exilé dans l'*Aſie* mineure, il n'alla pas ſervir le Sophi de Perſe *Thamas Kouli-Kan* ; il auroit pu avoir le plaiſir d'aller à la Chine, en ſe brouillant ſucceſſivement avec tous les Miniſtres ; ſa tête me paroît avoir plus beſoin de cervelle que d'un Turban. Il y avoit un peu de folie à vouloir ſe battre avec le Prince *Eugêne*, Préſident du Conſeil de Guerre ; c'eſt à-peu-près, comme ſi un de nos Officiers appelloit en duel le Doyen des Maréchaux de *France*. Que ne propoſoit-il auſſi un duel au *Grand Viſir* ? Cependant, on pourroit tirer

quelque parti de ſa Lettre, en élaguant les inutilités, en adouciſſant les choſes flatteuſes qu'il dit de notre Ambaſſadeur M. de *Villeneuve*, & en donnant quelques coups de lime au ſtyle grivois du *Bacha*; on lui paſſera tout, parce qu'il étoit un homme aimable.

Je voudrois bien être à portée, Monſieur, de vous prouver avec quels ſentimens reſpectueux,

J'ai l'honneur d'être votre très-humble & obéiſſant ſerviteur,

VOLTAIRE.

AU MÊME.

A Ferney, le 5 Janvier 1764.

JE vous demande bien pardon, Monſieur, de répondre ſi tard. Mais les gens de l'autre monde, dont j'ai l'honneur d'être, ne ſont pas des correſpondans bien exacts. Je ne ſuis plus qu'une ombre; non-ſeulement j'ai perdu le peu qui me reſtoit de ſanté, mais je ſuis preſqu'entiérement privé de la vue. Je me flatte que, dans un mois, l'édition de *Corneille*, dont vous me faites l'honneur de parler, ſera publiée par M. *Cramer à Geneve*, & bientôt après par leurs correſpondans à Paris, & dans les Provinces. Si vous avez ſouſcrit, c'eſt à eux qu'il faudra s'adreſſer. Je ne me ſuis mêlé que d'éplucher des Vers, ce qui eſt une beſogne délicate

& peu agréable. Je ſuis infiniment ſenſible aux bontés que vous me témoignez.

J'ai l'honneur, &c.

VOLTAIRE.

AU MÊME.

A Ferney, le 3 Septembre 1768.

JE ſuis, Monſieur, dans un état ſi triſte, j'éprouve de ſi longues & de ſi cruelles maladies, qui ſont la ſuite de ma vieilleſſe, que je n'ai pu répondre plutôt à la Lettre dont vous m'avez honoré. C'eſt une grande grace, ſans doute, accordée par un grand Roi, de permettre qu'on lui érige une ſtatue.

Je trouve l'Inſcription de M. le Comte de *Muy* fort bonne & fort convenable. Je crois que ſi je m'aviſois d'en faire une, il auroit lieu d'être mécontent. Les Inſcriptions, d'ailleurs, réuſſiſſent rarement dans notre langue. Permettez-moi de vous conſeiller d'employer celle de M. *de Muy*. Vous ſavez que le mieux eſt l'ennemi du bien; & de plus, il me ſeroit bien difficile

de faire ce mieux. Les bons Vers ſont des coups de haſard ; & à mon âge, on n'eſt pas heureux à ce jeu-là.

Comptez, que ni ma vieilleſſe, ni mes maux ne diminuent rien de l'eſtime reſpectueuſe avec laquelle, j'ai l'honneur d'être, Monſieur, votre, &c.

VOLTAIRE.

N. B. Cette Lettre eſt en réponſe à celle par laquelle M. de *Lamotte* demandoit à M. *de Voltaire*, une inſcription pour la ſtatue pédeſtre que feu M. *le Bailli d'Aulan*, Gouverneur de l'iſle de Rhé, érigea dans cette iſle au feu Roi.

LETTRE

LETTRE

De M. de Lamotte à M. de Voltaire.

VOUS avez, Monſieur, mis le génie à l'uſage de la bienfaiſance, en faveur de la petite Niece du Pere du tragique françois ; vous vous êtes ſeul chargé d'acquitter la dette de la Patrie envers un homme immortel, à qui elle doit une partie de ſa gloire ; & vous avez généreuſement ſauvé à la France, le reproche que la poſtérité eût été en droit de lui faire, d'avoir laiſſé dans l'oubli, & peut-être dans la miſere, la deſcendante d'un Citoyen dont le nom ſeul doit être un teſtament envers les ſiens. Seroit-il indiſcret à moi, Monſieur, d'implorer les ſecours d'un

génie fertile, pour la petite Niece d'un Poëte, auquel nous n'avons pas moins d'obligations, & aux pieds de la Statue de qui nous devons brûler le même encens ? Je veux parler de l'illuſtre *Racine*. Sa petite Niece, Monſieur, gémit ici dans l'obſcurité & le mal-être ; & ce qui forme un titre de plus pour elle, c'eſt qu'elle a le courage de ne pas ſe plaindre ; cependant elle avance dans le tems ; l'âge des infirmités approche, âge terrible qui voit échouer la raiſon la plus ferme, quand il l'attaque encore par les horreurs effrayantes de la miſere. C'eſt, Monſieur, aux pieds du plus digne rival de ces deux grands hommes, que je dépoſe les cris des malheurs de Mademoiſelle *Racine* ; c'eſt à lui que doit revenir toute la gloire de réparer les outrages que la fortune barbare s'eſt plu à faire aux reſtes de leur ſang. Gloire, ſans doute,

ſupérieure à celle des Conquérans, puiſqu'elle eſt fondée ſur le rétabliſſement du bonheur que la leur a détruit.

J'ai l'honneur, &c.

RÉPONSE

De M. de Voltaire à M. de Lamotte.

A Ferney, ce 18 Juillet 1774.

LE malade octogénaire, à qui vous avez fait l'honneur d'écrire, fut, il eſt vrai, aſſez heureux il y a quinze ans, pour être de quelque utilité à la deſcendante d'un grand homme ; mais ayant été, depuis ce tems, dépouillé par le Miniſtere, de cent mille écus qu'il avoit mis en dépôt chez le Banquier du Roi, pour ſubvenir aux frais d'une Colonie qu'il a établie dans ſa Terre, il ſe trouve dans l'impoſſibilité de faire ce que vous lui propoſez.

S'il peut, avant de mourir, rétablir ſes affaires, il ſe fera un plaiſir & un honneur d'exécuter vos volontés.

Il eſt avec reſpect, &c.

VOLTAIRE.

LETTRE

De M. de Voltaire, ſur les plus célebres Auteurs du ſiecle de Louis XIV (1).

Aux Délices, près de Geneve, le 20 Juin.

JE ne ſuis, Mademoiſelle, qu'un vieux malade, & il faut que mon état ſoit bien douloureux, puiſque je n'ai pu répondre plutôt à la Lettre dont vous m'honorez, & que je ne vous envoie

(1) Mademoiſelle *Dupuy*, épouſe du Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, pluſieurs années avant ſon mariage, écrivit à M. *de Voltaire*, pour le conſulter ſur les ouvrages qu'elle devoit lire; elle en reçut cette Réponſe, qui contient des avis utiles & les vrais ſentimens de M. *de Voltaire* ſur les plus célebres Auteurs du ſiecle de Louis XIV.

que de la proſe pour vos jolis vers. Vous me demandez des conſeils, il ne vous en faut point d'autres que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne, doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, & que perſonne ne peut donner. Le *Taſſe* & l'*Arioſte* vous rendront plus de ſervices que moi, & la lecture de nos meilleurs Poëtes vaut mieux que toutes les leçons; mais puiſque vous daignez de ſi loin me conſulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui ſont depuis long-tems en poſſeſſion des ſuffrages du Public, & dont la réputation n'eſt point équivoque. Il y en a peu, mais on profite bien davantage en les liſant qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous ſommes inondés. Les bons Auteurs n'ont de l'eſprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, penſent avec bon ſens & s'ex-

priment avec clarté. Il ſemble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'eſt ſimple; tout eſt affecté; on s'éloigne en tout de la nature; on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres. Tenez-vous-en, Mademoiſelle, à tout ce qui plaît en eux, la moindre affectation eſt un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le *Taſſe* & l'*Arioſte*, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'eſprit; & les François ſont dans le même cas. Voyez avec quel naturel Madame de *Sévigné* & d'autres Dames écrivent, comparez ce ſtyle avec les phraſes entortillées de nos petits Romans. Je vous cite les Héroïnes de votre ſexe, parce que vous me paroiſſez faite pour leur reſſembler. Il y a des pieces de Madame *Deshoulieres*, qu'aucun Auteur de nos jours ne pourroit égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle

clarté, avec quelle ſimplicité le noble *Racine* s'exprime toujours. Chacun croit en le liſant, qu'il diroit en Proſe tout ce que *Racine* a dit en Vers. Croyez que tout ce qui ne ſera pas auſſi clair, auſſi ſimple, auſſi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, Mademoiſelle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrois vous en dire. Vous verrez que nos bons Ecrivains, *Fénelon*, *Boſſuet*, *Racine*, *Deſpréaux*, emploient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en liſant ſouvent ceux qui ont bien écrit; on ſe fait une habitude d'exprimer ſimplement & noblement ſa penſée ſans effort. Ce n'eſt point une étude, il n'en coûte aucune peine de lire ce qui eſt bon, & de ne lire que cela, On n'a de maître que ſon plaiſir & ſon goût.

Pardonnez, Mademoiſelle, à ces

longues réflexions, ne les attribuez qu'à mon obéiſſance à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect; &c. &c.

A M. LE CHEVALIER DE PEZAY.

JE vous fais juge, Monſieur, des procédés de M. *J. J. Rouſſeau* avec moi. Vous ſavez que ma mauvaiſe ſanté m'avoit conduit à *Geneve* auprès de M. *Tronchin*, le Médecin, qui alors étoit ami de M. *Rouſſeau*. Je trouvai les environs de cette ville ſi agréables, que j'achetai, d'un Magiſtrat, quatre-vingt-ſept mille livres, une maiſon de campagne, à condition qu'on m'en rendroit trente-huit mille lorſque je la quitterois. M. *Rouſſeau* dès-lors conçut le deſſein de ſoulever le Peuple de *Geneve* contre les Magiſtrats, & il a eu enfin la funeſte & dangereuſe ſatisfaction de voir ſon projet accompli.

Il écrivit d'abord à M. *Tronchin* qu'il ne remettroit jamais les pieds dans *Geneve*, tant que j'y ſerois. M. *Tronchin*

peut vous certifier cette vérité. Voici la ſeconde démarche.

Vous connoiſſez le goût de Madame *Denis*, ma niece, pour les Spectacles. Elle en donnoit dans le Château de *Tournay* & dans celui de *Ferney*, qui ſont ſur la frontiere de France, & les Génevois y accouroient en foule. M. *Rouſſeau* ſe ſervit de ce prétexte pour exciter contre moi le parti qui eſt celui des Repréſentans, & quelques Prédicans qu'on nomme Miniſtres.

Voilà pourquoi, Monſieur, il prit le parti des Miniſtres au ſujet de la Comédie contre M. d'*Alembert*, quoiqu'enſuite il ait pris le parti de M. d'*Alembert* contre les Miniſtres, & qu'il ait fini par outrager également les uns & les autres. Voilà pourquoi il voulut d'abord m'engager dans une petite guerre au ſujet des Spectacles. Voilà pourquoi en donnant une Comédie &

un Opéra à *Paris*, il m'écrivit que je corrompois ſa République, en faiſant repréſenter des Tragédies dans mes maiſons par la niece du grand *Corneille*, que pluſieurs Génevois avoient l'honneur de ſeconder.

Il ne s'en tint pas là; il ſuſcita pluſieurs Citoyens, ennemis de la Magiſtrature, il les engagea à rendre le Conſeil de *Geneve* odieux, & à lui faire des reproches de ce qu'il ſouffroit, malgré la loi, un Catholique domicilié ſur leur territoire, tandis que tout Génevois peut acheter en France des terres ſeigneuriales, & y poſſéder des emplois de Finances. Ainſi, cet homme qui prêchoit à *Paris* la liberté de conſcience, & qui avoit tant de beſoin de tolérance pour lui, vouloit établir dans *Geneve* l'intolérance la plus révoltante & en même tems la plus ridicule.

M. *Tronchin* entendit lui-même un

Citoyen, qui eſt depuis long-tems le principal boute-feu de la République, dire qu'il falloit abſolument exécuter ce que M. *Rouſſeau* vouloit, & me faire ſortir de ma maiſon des *Délices* qui eſt aux portes de *Geneve*. M. *Tronchin*, qui eſt auſſi honnête homme que bon Médecin, empêcha cette levée de boucliers, & ne m'en avertit que long-tems après.

Je prévis alors les troubles qui s'exciteroient dans la petite République de *Geneve*. Je réſiliai mon bail à vie des *Délices*, je reçus trente-huit mille livres, & j'en perdis quarante-neuf, outre environ trente mille francs que j'avois employé à bâtir dans cet enclos.

Ce ſont-là, Monſieur, les moindres traits de la conduite que M. *Rouſſeau* a eue avec moi; M. *Tronchin* peut vous les certifier, & toute la Magiſtrature de *Geneve* en eſt inſtruite.

Je ne vous parlerai point des calomnies dont il m'a chargé auprès de Monſeigneur le Prince de *Conti* & de Madame la Ducheſſe de *Luxembourg*, dont il avoit ſurpris la protection. Vous pouvez d'ailleurs vous informer dans *Paris*, de quelle ingratitude il a payé les ſervices de M. *Grimm*, de M. *Helvétius*, de M. *Diderot*, & de tous ceux qui avoient protégé les extravagantes bizarreries qu'on vouloit alors faire paſſer pour de l'éloquence.

Le Miniſtre eſt auſſi inſtruit de ſes projets criminels, que les véritables gens de Lettres le ſont de tous ſes procédés. Je vous ſupplie de remarquer que la ſuite continuelle des perſécutions qu'il m'a ſuſcitées pendant quatre années, a été le prix de l'offre que je lui avois faite de lui donner, en pur don, une maiſon de campagne, nommée l'*Hermitage*, que vous avez

vue entre *Tournay* & *Ferney*. Je vous renvoie, pour tout le reſte, à la Lettre que j'ai été obligé d'écrire à M. *Hume*, & qui étoit d'un ſtyle moins ſérieux avec celui-ci.

Que M. *Dorat* juge à préſent, s'il a eu raiſon de me confondre avec un homme tel que M. *Rouſſeau*, & de regarder comme une querelle de bouffons, les offenſes perſonnelles que M. *Hume*, M. d'*Alembert* & moi avions été obligés de repouſſer, offenſes qu'aucun homme d'honneur ne pouvoit paſſer ſous ſilence.

M. d'*Alembert* & M. *Hume*, qui ſont au rang des premiers Ecrivains de France & d'Angleterre, ne ſont point des bouffons; je ne crois pas l'être non plus, quoique je n'approche pas de ces deux hommes illuſtres.

Il eſt vrai, Monſieur, que malgré mon âge & mes maladies, je ſuis très-

gai, quand il ne s'agit que de ſottiſes de Littérature, de Proſe empoulée, de Vers plats ou de mauvaiſes critiques. Mais vous ſavez que je ſuis très-ſérieux ſur les procédés, ſur l'honneur & ſur les devoirs de la vie.

A M. L'AMBASSADEUR DE RUSSIE;
A Paris.

JE vois, par les Lettres dont S. M. I. & Votre Excellence m'honorent, combien votre Nation s'éleve, & je crains que la nôtre ne commence à dégénérer à quelques égards. L'Impératrice daigne traduire elle-même le chapitre de *Bélisaire*, que quelques hommes de Collége calomnient à *Paris*. Nous serions couverts d'opprobre, si tous les honnêtes gens, dont le nombre est très-grand en France, ne s'élevoient pas hautement contre ces turpitudes. Il y aura toujours de l'ignorance, de la sottise & de l'envie dans ma patrie; mais il y aura toujours de la science & du bon goût. J'ose vous dire même, qu'en général nos principaux Militai-

res, & ce qui regarde le Conſeil, les Conſeillers d'Etat & les Maîtres des Requêtes, ſont plus éclairés qu'ils ne l'étoient dans le beau *Siècle de Louis XIV*. Les grands talens ſont rares, mais la ſcience & la raiſon ſont plus communes.

Je vois, avec plaiſir, qu'il ſe forme dans l'Europe, une république immenſe d'eſprits cultivés. La Lumiere ſe communique de tous côtés; il me vient ſouvent du Nord, des choſes qui m'étonnent. Il s'eſt fait depuis environ quinze ans, une révolution dans les eſprits qui fera une grande époque. Les cris des Pédans annoncent ce grand changement, comme les croaſſemens des corbeaux annoncent le beau tems.

Je ne connois point le livre (de M. *de la Riviere*) dont vous me faites l'honneur de me parler. J'ai bien de la peine à croire que l'Auteur, en évi-

tant les fautes où peut être tombé M. de *Monteſquieu*, ſoit au-deſſus de de lui, dans les endroits où ce brillant génie a raiſon. Je ferai venir ſon livre. En attendant je félicite l'Auteur d'être auprès d'une Souveraine qui favoriſe tous les talens étrangers, & qui en fait naître dans ſes Etats. Mais c'eſt vous ſur-tout que je félicite de la repréſenter ſi bien à *Paris*, &c.

LETTRE

De M. de Voltaire, ſur la définition & l'analogie du mot idiotiſme, *à M. le Jeune de la Croix.*

A Ferney, 1773.

UN vieux malade de quatre-vingts ans, a retrouvé dans ſes papiers une Lettre du 12 Mai, dont M. *le Jeune de la Croix* l'a honoré. Il y parle du mot *Idiotiſme.* Puiſqu'*Idiot* ſignifioit autrefois *Solitaire*, le vieillard avoue qu'il eſt un grand Idiot, & comme les organes de l'ame s'affoibliſſent avec ceux du corps, il avoue encore qu'il eſt idiot dans le ſens qu'on attache aujourd'hui à ce terme. Il penſe que l'Idiotiſme eſt l'état d'un Idiot, comme

le Pédantiſme eſt l'état d'un Pédant, le Janſéniſme eſt l'état d'un Janſéniſte, le Fanatiſme celui d'un Fanatique ; comme le Puriſme eſt le défaut d'un Puriſte, comme le Népotiſme étoit autrefois l'habitude des Neveux de gouverner *Rome*, comme le Neutonianiſme eſt la vérité qui a écraſé les fables du Cartéſianiſme.

Le vieillard n'a pas le fatuiſme d'avoir raiſon, il s'en faut beaucoup ; mais, comme il a embraſſé depuis long-tems le Tolérantiſme, il eſpere qu'en faveur de l'Analogiſme, M. *de la Croix* voudra bien, malgré ſon Atticiſme, permettre à un homme qui eſt depuis vingt ans en Suiſſe un Solécisme, ou un Barbariſme.

Multa renaſcentur quæ jam cecidere, cadentque (quæ nunc ſunt in honore vocabula, ſi volet uſus) quem penes arbitrium eſt, & jus & norma loquendi.

Comme eſtime eſt dûe à un homme eſtimable, le vieillard aſſure M. *d. L. C.* de ſa reſpectueuſe eſtime.

AU MÊME.

A Ferney, le 22 Mars 1773.

J'AI reçu, Monſieur, votre Lettre; lorſque j'échappai à peine, & pour très-peu de tems, d'une maladie qui n'épargne guere les gens de mon âge. Ainſi votre confrere M. *Marchant*, eſt plus en droit que jamais de faire mon teſtament. Mais, vous êtes bien plus en droit de réfuter la calomnie qui vous a imputé un Libelle contre M. *de Morangiés* & contre moi. Je connois trop votre ſtyle, Monſieur, pour m'y être mépris un moment. Il eſt vrai qu'on a voulu l'imiter, mais on n'en eſt pas venu à bout. Je vous ai toujours rendu juſtice, & quoique nous ſoyons d'avis très-différent ſur le ſingulier procés de M. *de Morangiés*, mon eſtime pour

vous n'en a jamais été altérée. Je me hâte de vous témoigner mes véritables ſentimens ; malgré la foibleſſe extrême où je ſuis, je ſerois trop fâché de mourir ſans compter ſur votre amitié, & ſans vous aſſurer de la mienne. C'eſt avec ces ſentimens, Monſieur, que j'ai l'honneur d'être votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

VOLTAIRE.

A VOLTAIRE,

Souverain Pontife des Muſes, Chef de la République des Lettres.

Puiſſe-t-il, après cent hivers, jouir d'une vieilleſſe agréable, & toucher encore la lyre.

LORSQUE je vous adreſſai, en 1772, la traduction de l'*Orphelin de la Chine*, je vous offris, très-illuſtre Ecrivain, de grandes peintures & de ſublimes penſées, rendues en Vers foibles, cela ne pouvoit pas être autrement. Les penſées étoient de vous, les Vers étoient de moi. L'Italie, avide des productions de votre génie, ferma les yeux ſur la foibleſſe du Traducteur, en faveur des beautés de l'original; mais j'ai gardé, juſqu'à ce moment, le re-

mords d'un offrande ſi peu digne de vous. Prétendre m'acquitter, en vous préſentant quelque choſe de moi, ce ſeroit retomber dans la même faute; permettez-moi de me ſervir d'un autre moyen.

On vient d'achever une nouvelle Edition de *Roland furieux*, que le Libraire *de Lalain* m'a engagé à revoir. Mon amour pour ſon immortel Auteur, m'a déterminé à joindre à ſon Poëme de *Roland*, les autres ouvrages qui paroîtront en France pour la premiere fois, avec les éclairciſſemens néceſſaires.

Daignez, homme célebre, accepter la dédicace de toutes les Œuvres de l'illuſtre *Ferrarois*. Ce don ſera peut-être digne de vous. L'*Arioſte* ſera du moins dignement recommandé. A qui pourroit-il être mieux confié qu'à ſon généreux rival, qui a été en même tems

ſon défenſeur ? Cette Lettre vous ſera rendue par le *Roſcius* de nos jours. Je l'ai prié d'employer toute l'énergie perſuaſive qu'il nous montre ſur la Scene, à vous aſſurer de la haute admiration & du tendre attachement, avec lequel je ſerai immuablement, homme immortel.

Votre très-humble, &c.

RÉPONSE

De M. de Voltaire.

De Ferney.

VEGGO il dotto pezzana, che gran ſpeme
Mi dà che ancor del mio nativo nido
Udir farà da calpe agl' indi il grido.

C'eſt à-peu-près, Monſieur, ce que dit *queſto divino Arioſto nel canto* 46. *ſtanza* 18.

Vous me comblez d'honneurs & de plaiſir, en me promettant un Arioſte entier, commenté par vous. L'*Orphelin de la Chine* ne méritoit pas vos bontés, mais l'Arioſte mérite tous vos ſoins. Il a certainement beſoin de vos Commentaires en France, & vous rendez un très-grand ſervice à la Littérature. Vous ferez connoître tous les perſonnages de la Maiſon d'*Eſt*, dont il parle,

& tous les grands hommes de ſon tems, qui ne ſont pas déſignés au commencement du dernier Chant. Ce dernier Chant, ſur-tout, eſt peu connu à *Florence* même, à ce que m'ont dit des Gens de Lettres Toſcans qui en gémiſſoient.

Je n'oſe vous remercier dans votre belle langue, & je n'ai point d'expreſſions dans la mienne, pour vous exprimer la reconnoiſſance & l'eſtime infinie, avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

De M. de Voltaire, à l'Auteur de l'Addition aux trois Siecles, en lui faiſant préſent d'un nouveau volume, pour faire ſuite à ſes Œuvres.

A Ferney, le 6 Avril 1773.

UNE très-longue maladie, Monſieur, m'a mis juſqu'à préſent hors d'état de vous remercier, & de vous témoigner toute mon eſtime, ainſi que ma reconnoiſſance. Je ne ſaurois me plaindre d'un ennemi tel que l'*Abbé Sabatier*, puiſqu'il m'a valu un défenſeur tel que vous.

Je ſais qu'on a payé cet Abbé pour me nuire; mais vous, Monſieur, vous n'avez écouté que la nobleſſe de votre

ame, & vous faites autant d'honneur aux Belles-Lettres, que tous ces Ecrivains mercenaires & calomniateurs y jetent de honte & d'opprobre.

Je cherche à vous faire parvenir mon petit hommage par M***; j'eſpere qu'il vous ſera rendu, malgré la difficulté de la correſpondance du pays où j'acheve mes jours, avec votre belle & dangereuſe ville de *Paris*.

J'ai l'honneur d'être avec les ſentimens ſinceres que je vous dois, & j'oſe dire même avec amitié,

MONSIEUR,

Votre, &c.

A M. LE CHEVALIER DU COUDRAY.

PARDONNEZ, Monſieur, à un vieillard décrépit & malade, ſi du fond de ſes abîmes de neiges, il ne vous a pas remercié plutôt de l'honneur que vous lui avez fait. J'ai de bien plus grandes grâces à vous rendre, c'eſt de mon plaiſir. Tout ce que vous dites, eſt naturel & vrai. Je ſuis de l'avis de *Boileau*, *le vrai ſeul eſt aimable.* Peut-être quelques gens d'un goût difficile vous reprocheront quelquefois de ne vous être pas aſſez ſervi de la lime ; mais je trouve que cette aiſance ſied très-bien à un Mouſquetaire.

Quant au luxe, dont vous parlez, vous faites très-bien de déclamer contre lui, & d'en avoir un peu chez vous, le luxe eſt une fort bonne choſe,

choſe, quand il ne va pas juſqu'au ridicule. Il eſt comme tous les autres plaiſirs, il faut les goûter avec quelque ſobriété pour en bien jouir. Vous ſavez tout cela mieux que moi, & vous en faites un bien meilleur uſage. Je ſuis ſur le bord de mon tombeau; c'eſt de-là que je vous ſouhaite des jours remplis de gaité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le vieux Malade de Ferney.

AUX AUTEURS DE LA GAZETTE LITTÉRAIRE,

Au ſujet des Elémens de Critique.

JE ne ſais pas, Meſſieurs, s'il vous eſt tombé entre les mains un ouvrage anglois, intitulé : *Elémens de Critique*, publié l'année derniere en Angleterre, par M. *Henri Home*, Lord *Kaims*. Permettez-moi de vous ſoumettre quelques ſingularités curieuſes ſur cet ouvrage.

On ne peut avoir une plus profonde connoiſſance de la Nature & des Arts que ce Philoſophe ; & il fait tous ſes efforts pour que le monde ſoit auſſi ſavant que lui.

Il nous prouve d'abord que nous avons cinq ſens, & nous ſentons moins l'impreſſion douce, faite ſur nos yeux & ſur nos oreilles, par les ſons & par

les couleurs, que nous ne ſentons un grand coup ſur la jambe ou ſur la tête.

Il nous inſtruit de la différence que tout homme éprouve entre une ſimple émotion & une paſſion de l'ame. Il nous apprend que les femmes paſſent quelquefois de la pitié à l'amour. Il pouvoit citer l'exemple d'*Angélique* dans l'*Arioſte*, ſi bien imité dans *Quinault* :

La pitié pour *Médor* a trop ſu m'attendrir ;
Ma funeſte langueur s'augmentoit à meſure
Qu'il guériſſoit de ſa bleſſure,
Et je ſuis en danger de n'en jamais guérir.

Mais tout Ecoſſois qu'eſt M. *Home*, il aime mieux citer une Tragédie Angloiſe, c'eſt *Othello*, ce Maure de *Veniſe* ſi fameux à *Londres*. Il falloit que la maîtreſſe d'*Othello* fût bien pitoyable pour devenir amoureuſe d'un Negre qui lui parloit de cavernes, de déſerts, de Cannibales, d'Antropopha-

ges, & qui lui disoit qu'il avoit été sur le point de se noyer.

De-là, passant à la mesure du tems; M. *Home* conclut mathématiquement, que le tems est long pour une fille qu'on va marier, & court pour un homme qu'on va pendre; puis il donne des définitions de la beauté & du sublime. Il connoît si bien la nature de l'un & de l'autre, qu'il réprouve totalement ces beaux Vers d'*Athalie*:

La douceur de sa voix, son enfance, sa grace,

. . . . . .

Il trouve que le Monologue de Don *Diegue* dans le *Cid*,

O rage! ô désespoir! ô vieillesse ennemie, &c.

est un morceau déplacé & hors d'œuvre, dans lequel Don *Diegue* ne dit rien de ce qu'il doit dire. Mais, en récompense, le Critique nous avertit, que les monologues de *Shakespéar* sont

les ſeuls modeles à ſuivre, & qu'il ne connoît rien de ſi parfait. Il en donne un bel exemple, tiré de la Tragédie de *Hamlet*. En voici quelques traits traduits à peu près vers pour vers, & très-exactement.

HAMLET.

Oh ! ſi ma chair trop ferme ici pouvoit ſe fondre !
Se dégeler, couler, ſe réſoudre en roſée, &c.

Quelques Lecteurs ſeront ſurpris peut-être des jugemens de M. *Home*, Lord *Kaims*, & quelques François pourront dire, que *Gilles*, dans une foire de Province s'exprimeroit avec plus de décence & de nobleſſe que le Prince *Hamlet*; mais il faut conſidérer que cette piece eſt écrite il y a deux cents ans, que les Anglois n'ont rien de mieux, que le tems a conſacré cet ouvrage, & qu'enfin il eſt bon d'avoir une preuve auſſi publique du pouvoir

de l'habitude & du reſpect pour l'antiquité.

Le fond du diſcours de *Hamlet* eſt dans la nature ; cela ſuffit aux Anglois. Le ſtyle n'eſt pas celui de *Sophocle* & d'*Euripide ;* mais la décence, la nobleſſe, la juſteſſe des idées, la beauté des vers, l'harmonie, ſont peu de choſe, & M. *Home*, qui eſt juge en Ecoſſe, peut dire ici que le fond l'emporte ſur la forme.

C'eſt avec le même goût & la même juſteſſe qu'il trouve ces vers de *Racine* ridiculement empoulés :

Mais tout dort, & l'Armée, & les Vents & Neptune.

Ce ſublime ſimple, qui exprime ſi bien le calme funeſte, par lequel la flotte des Grecs eſt arrêtée, ne plaît pas au Critique ; un Officier, dit-il, ne doit pas s'exprimer ainſi.

Il faut s'en tenir au beau naturel de

Shakeſpéar. On commence dans *Hamlet* par relever une ſentinelle : le ſoldat *Bernardo* demande au ſoldat *Franciſco*, ſi tout a été tranquille? Je n'ai pas vu trotter une ſouris, répond *Franciſco*. Convenons qu'une Tragédie ne peut commencer avec une ſimplicité plus noble & plus reſpectueuſe. C'eſt *Sophocle* tout pur.

M. *Home* porte ainſi ſur tous les arts des jugemens qui pourroient nous paroître extraordinaires.

C'eſt un effet admirable des progrès de l'eſprit humain, qu'aujourd'hui il nous vienne d'Ecoſſe des regles du goût dans tous les Arts, depuis le Poëme épique juſqu'au jardinage. Il eſt vrai qu'on aimeroit mieux encore voir de grands Artiſtes dans ces pays-là, que de grands Raiſonneurs ſur les Arts; on trouvera toujours plus d'Ecrivains en état de faire des *Élémens de Critique*,

comme Milord *Kaims*, qu'une bonne Hiſtoire, comme ſes Compatriotes M. *Hume* & M. *Robertſon*.

Il eſt aiſé de dire ſon avis ſur le *Taſſe* & l'*Arioſte*, ſur *Michel Ange* & *Raphaël*; il n'eſt pas ſi aiſé de les imiter, & il faut avouer qu'aujourd'hui nous avons plus beſoin d'exemples que de préceptes, auſſi bien en France qu'en Ecoſſe.

Au reſte, ſi M. *Home* eſt ſi ſévere envers tous nos meilleurs Auteurs & ſi indulgent envers *Shakeſpéar*, il faut avouer qu'il ne traite pas mieux *Virgile* & *Horace*. S'il veut donner l'exemple de quelque balourdiſe, c'eſt dans *Virgile* qu'il va la chercher.

M. *Home* donne toujours ſon opinion pour une loi, & il étend ſon deſpotiſme ſur tous les objets. C'eſt un juge, à qui toutes les cauſes reſſortiſſent.

Ses arrêts ſur l'Architecture & ſur les

Jardins ne nous permettent pas de douter qu'il ne ſoit de tous les Magiſtrats d'Ecoſſe le mieux logé, & qu'il n'ait le plus beau parc. Il trouve les boſquets de *Verſailles* ridicules; mais s'il fait jamais un voyage en France, on lui fera les honneurs de *Verſailles*; on le promenera dans ces boſquets; on fera jouer les eaux pour lui, & peut-être alors ne ſera-t-il pas ſi dégoûté.

Après cela, s'il ſe moque de nos boſquets de *Verſailles* & des Tragédies de *Racine*, nous le ſouffrirons volontiers. Nous ſavons que chacun a ſon goût; nous regardons tous les gens de Lettres de l'Europe, comme des convives qui mangent à la même table; chacun a ſon plat, & nous ne prétendons dégoûter perſonne.

A M. DE LA HARPE.

De Ferney.

MONSIEUR,

Vous prêtez de belles aîles à ce *Mercure* qui n'étoit pas même galant du tems de *Viſé*, & qui devient, graces à vos ſoins, un monument de goût, de raiſon & de génie.

Votre Diſſertation ſur l'Ode me paroît un des meilleurs ouvrages que nous ayons. Vous donnez le précepte & l'exemple. C'eſt ce que j'avois conſeillé il y a long-tems aux Journaliſtes; mais peut-on conſeiller d'avoir du talent? Vos traductions d'*Horace* & de *Pindare* prouvent bien qu'il faut être Poëte pour traduire un Poëte. M. *de Chabanon* étoit très-capable de nous donner *Pindare* en vers françois, & s'il ne l'a pas

fait, c'eſt qu'il travailloit pour une Société littéraire plus occupée de la connoiſſance de la langue grecque & des anciens uſages, que de notre Poéſie.

Je penſe qu'on ne chanta les Odes de *Pindare* qu'une fois, & encore en cérémonie, le jour qu'on célébroit les chevaux d'*Hiéron*, ou quelques Héros qui avoient vaincu à coups de poing; mais j'ai lieu de croire qu'on répétoit ſouvent à table les chanſons d'*Anacréon*, & quelques-unes d'*Horace*. Une Ode, après tout, eſt une chanſon; c'eſt un des attributs de la joie. Nous avons dans notre langue des couplets ſans nombre qui valent bien ceux des Grecs, & qu'*Anacréon* auroit chanté lui-même, comme on l'a déja dit très-juſtement.

Toute la France, du tems de notre adorable *Henri IV* chantoit : *Charmante Gabrielle*, & je doute que dans toutes les Odes grecques on trouve

un meilleur couplet, que le ſecond de cette chanſon fameuſe.

Recevez ma couronne,
Le prix de ma valeur,
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.

A l'égard de l'air, nous ne pouvons avoir les pieces de comparaiſon; mais j'ai de fortes raiſons pour croire que la muſique grecque étoit auſſi ſimple que la notre l'a été, & qu'elle reſſembloit un peu à nos noëls & à quelques airs de notre chant Grégorien. Ce qui me le fait croire, c'eſt que le Pape *Grégoire*, quoique né à *Rome*, étoit originaire d'une famille grecque, & qu'il ſubſtitua la muſique de ſa patrie au hurlement des Occidentaux.

A l'égard des Chanſons Pindariques, j'ai vu avec plaiſir dans un Eſſai de ſupplément à l'entrepriſe immortelle de l'Encyclopédie, qu'on y cite des mor-

ceaux ſublimes de *Quinault*, qui ont toute la force de *Pindare*, en conſervant toujours cet heureux naturel qui caractériſe le Phénix de la Poéſie chantante, comme l'appelle *La Bruyere*.

Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante ;
Les ſuperbes géans, armés contre les Dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante.
Ils ſont enſevelis ſous la maſſe peſante
Des monts qu'ils entaſſoient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur Chef audacieux
Sous une montagne brûlante ;
JUPITER l'a contraint de vomir à nos yeux
Les reſtes enflammés de ſa rage expirante ;
JUPITER eſt victorieux,
Et tout cede à l'effort de ſa main foudroyante.
Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante.

Le beau chant de la déclamation qu'on appelle récitatif, donnoit un nouveau prix à ces vers héroïques pleins d'images & d'harmonie. Je ne ſais s'il eſt poſſible de pouſſer plus loin cet art de la déclamation que dans la

derniere ſcene d'*Armide*, & je penſe qu'on ne trouvera dans aucun Poëte Grec, rien d'auſſi attachant, d'auſſi animé, d'auſſi pittoreſque que ce dernier morceau d'*Armide*, & que le quatrieme acte de *Roland*.

Non-ſeulement la lecture d'une Ode me paroît un peu inſipide à côté de ces chefs-d'œuvres qui parlent à tous les ſens; mais je donnerois pour ce quatrieme Acte de *Quinault* toutes les Satyres de *Boileau*, injuſte ennemi de cet homme unique en ſon genre, qui contribua comme *Boileau* à la gloire du grand ſiecle, & qui ſavoit apprécier les ſombres beautés de ſon ennemi, tandis que *Boileau* ne ſavoit pas rendre juſtice aux ſiennes.

Je reviens à nos Odes; elles ſont des Stances, & rien de plus. Elles peuvent amuſer un Lecteur quand il y a de l'eſprit & des vérités. Par exemple, je vous

prie d'apprécier cette Stance de *Lamotte.*

Les champs de Pharſale & d'Arbelle
Ont vu triompher deux vainqueurs,
L'un & l'autre digne modele
Que ſe propoſent les grands cœurs.
Mais le ſuccès a fait leur gloire,
Et ſi le ſceau de la victoire
N'eût conſacré ces demi-dieux,
ALEXANDRE, aux yeux du vulgaire,
N'auroit été qu'un téméraire,
Et CÉSAR qu'un ſéditieux.

Dites-moi ſi vous connoiſſez rien de plus vrai, de plus digne d'être ſenti par un Roi & par un Philoſophe? *Pindare* ne parloit pas ainſi à cet *Hiéron* qui lui donna pour ſes louanges cinq talens, évalués du tems du grand *Colbert* à mille écus le talent, lequel en vaut aujourd'hui deux mille.

La grande Ode, ou plutôt la grande Hymne d'*Horace* pour les jeux ſéculaires, eſt belle dans un goût tout différent. Le Poëte y chante *Jupiter*, le

Soleil, la Lune, la Déeſſe des accouchemens, *Troye*, *Achille*, *Énée*, &c. cependant il n'y a point de galimathias. Vous n'y voyez point cet entaſſement d'images giganteſques, jetées au haſard, incohérentes, fauſſes, puériles par leur enflure même, & qui ſont cent fois répétées ſans choix & ſans raiſon; ce n'eſt pas à *Pindare* que j'adreſſe ce petit reproche.

Après avoir très-bien jugé, & même très-bien imité *Horace* & *Pindare*, & après avoir rendu au très-eſtimable M. *de Chabanon* la juſtice que mérite ſa proſe noble & harmonieuſe, qui paroît ſi facile malgré le travail le plus pénible, vous avez rendu une autre eſpece de juſtice. Vous avez examiné avec autant de goût & de fineſſe que de ſageſſe & d'honnêteté, je ne ſais quelle ſatyre un peu groſſiere, intitulée: *Épître de Boileau*. Je ne la connois que par

par le peu de vers que vous en rapportez, & dont vous faites une critique très-judicieuſe. Je vois que pluſieurs perſonnes d'un rare mérite ſont attaquées dans cette Satyre. Meſſieurs *de Saint-Lambert*, *de Lile*, *Saurin*, *Marmontel*, *Thomas*, *du Belloi*, & vous-même, Monſieur, vous paroiſſez avoir votre part aux petites injures qu'un jeune écolier s'aviſe de dire à tous ceux qui ſoutiennent aujourd'hui l'honneur de la Littérature françoiſe.

Comment ſeroit reçu un écolier qui viendroit ſe préſenter dans une Académie le jour de la diſtribution des prix, & qui diroit à la porte : Meſſieurs, je viens vous prouver que vous êtes les plus mépriſables des Gens de Lettres? Il faudroit commencer par être très-eſtimable pour oſer tenir un tel diſcours, & alors on ne le tiendroit pas.

Lorſque la raiſon, les talens, les

mœurs de ce jeune homme auront acquis un peu de maturité, il ſentira l'extrême obligation qu'il vous aura de l'avoir corrigé. On verra qu'un Satyrique qui ne couvre pas par des talens éminens ce vice né de l'orgueil & de la baſſeſſe, croupit toute ſa vie dans l'opprobre; qu'on le hait ſans le craindre, qu'on le mépriſe, ſans qu'il faſſe pitié; que toutes les portes de la fortune & de la conſidération lui ſont fermées; que ceux qui l'ont encouragé dans ce métier infâme ſont les premiers à l'abandonner, & que les hommes méchans qui inſtruiſent un chien à mordre ne ſe chargent jamais de le nourir.

Si l'on peut ſe permettre un peu de ſatyre, ce n'eſt, ce me ſemble, que quand on eſt attaqué. *Corneille* vilipendé par *Scudéri*, daigna faire un mauvais Sonnet contre le Gouverneur de Notre-Dame de la Garde. *Fontenelle* honni

par *Racine* & par *Boileau* leur décocha quelques Epigrammes médiocres. Il faut bien quelquefois faire la guerre défenſive. Il y a eu des Rois qui ne s'en ſont pas tenus à cette guerre de néceſſité.

Pour vous, Monſieur, il me ſemble que vous ſoutenez la vôtre bien noblement. Vous éclairez vos ennemis, en triomphant d'eux ; vous reſſemblez à ces braves Généraux qui traitent leurs priſonniers avec politeſſe, & qui leur font faire grande chere.

Il faut avouer que la plupart des querelles littéraires ſont l'opprobre d'une Nation.

C'eſt une choſe plaiſante à conſidérer que tous ces bas ſatyriques qui oſent avoir de l'orgueil. En voici un qui reproche cent erreurs hiſtoriques à un homme qui a étudié l'Hiſtoire toute ſa vie. Il n'eſt pas vrai ;

lui dit-il, que les Rois de la premiere race aient eu plusieurs femmes à la fois ; il n'est pas vrai que *Constantin* ait fait mourir son beau-pere, son beau-frere, son neveu, sa femme & son fils : il est vrai que l'Empereur *Julien*, qui n'étoit point Philosophe, immola une femme & plusieurs enfans à la Lune, dans le Temple de *Carres* ; car *Théodoret* l'a dit ; & c'étoit un secret sûr pour battre les Perses que de pendre une femme par les cheveux, & de lui arracher le cœur. Il n'est pas vrai que jamais un Laïc ait confessé un Laïc, témoin le Sire de *Joinville*, qui dit avoir confessé & absous le Connétable de *Chypre*, selon qu'il en avoit le droit, & témoin *Saint Thomas*, qui dit expressément : La confession à un Laïc n'est pas Sacrement, mais elle est comme Sacrement. *Confessio ex defectu Sacerdotis Laico, est sacramentalis quo-*

dam modo. Tom II, *pag.* 255. — Il eſt faux que les Abbeſſes aient confeſſé jamais leurs Religieuſes ; — car *Fleuri*, dans ſon *Hiſtoire Eccléſiaſtique*, dit qu'au treizieme ſiecle les Abbeſſes, en Eſpagne, confeſſoient les Religieuſes, & prêchoient. *Tom. VI*, pag. 246. Car ce droit fut établi par la regle de *Saint Baſile*, Tom. II, pag. 453 ; car il fut long-tems en uſage dans l'Egliſe Latine ; *Martenne*, Tom. II, pag. 39. Il n'eſt pas vrai que la *Saint Barthelemi* fut préméditée, — car tous les Hiſtoriens, à commencer par le reſpectable *de Thou*, conviennent qu'elle le fut. Il eſt vrai que la *Pucelle d'Orléans* fut inſpirée. — Car *Monſtrelet*, contemporain, dit expreſſément le contraire ; donc, vous êtes un ennemi de Dieu & de l'Etat.

Quand on a daigné répondre à cet homme, car il faut répondre ſur les

faits, & jamais ſur le goût, il fait encore un gros livre pour ſauver ſon amour-propre, & pour dire, que s'il s'eſt trompé ſur quelques bagatelles, c'étoit à bonne intention.

Vous avez grande raiſon, Monſieur, de ne pas baiſſer les yeux vers de tels objets. Mais ne vous laſſez pas de combattre en faveur du bon goût; avancez hardiment dans cette épineuſe carriere des Lettres, où vous avez remporté plus d'une victoire en plus d'un genre. Vous ſavez que les ſerpens ſont ſur la route, mais qu'au bout eſt le Temple de la Gloire. Ce n'eſt point l'amitié qui m'a dicté cette Lettre, c'eſt la vérité; mais j'avoue que mon amitié pour vous a beaucoup augmenté avec votre mérite & avec les malheureux efforts qu'on a faits pour étouffer ce mérite qu'on devoit encourager.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

De M. le Profeſſeur Mallet, à M. de Voltaire.

A Geiſmar en Heſſe, 23 Juillet.

JE vous écris, Monſieur, du pays des anciens Cattes. *Tacite*, que je reliſois l'autre jour, le peint auſſi bien que tout le reſte de la Germanie, une des plus horribles contrées de la terre, *Germania informis terris, aſpera Cælo.* Je puis vous aſſurer que le Pays des Cattes n'a plus rien d'*informe* aujourd'hui. Il a reçu, & il reçoit au contraire tous les jours les plus agréables formes. Je crois que le Prince, qui le gouverne à préſent, auroit réuſſi à embellir la Laponie même, ſi elle lui eût appartenu. On dit communément, *que les*

Princes n'ont qu'à vouloir. Mais eſt-il bien commun de vouloir des choſes belles & utiles ? & quand on les veut, n'eſt-il plus rare encore qu'on ait des richeſſes, du génie & du goût pour les faire ? Tout cela s'eſt réuni ici le plus à propos du monde. Auſſi les plus heureux changemens ſe ſont-ils rapidement ſuccédés. On n'en devoit pas moins attendre d'un Prince que vous aimez, qui vous admire, qui ſent ſi bien le mérite de vos ouvrages, & les relit ſans ceſſe. Vous ne ſauriez croire, Monſieur, combien la Heſſe a gagné à tous égards depuis qu'il la gouverne. Il l'a plus embellie lui ſeul, que tous ſes Prédeceſſeurs enſemble. *Caſſel* eſt devenue, dans l'eſpace de peu d'années, une des plus jolies villes, non-ſeulement de l'Allemagne, mais de l'Europe entiere. Il n'y en a du moins aucune qui ait dans ſon enceinte des jar-

dins auſſi magnifiques & auſſi étendus. L'Orangerie & les Bains qu'on y voit, ſont depuis long-tems en réputation ; mais le Landgrave régnant a perfectionné les jardins, avec le goût exquis qui lui eſt propre.

Vous connoiſſez la Caſcade qui n'eſt qu'à deux lieues de *Caſſel*. Toute l'Europe rend juſtice à ce bel Ouvrage. Mais on feroit bien plus que de lui rendre juſtice, ſi c'étoit là un monument des Grecs ou des Romains. Quelle admiration n'exciteroit-il pas ? Quel culte n'iroit pas lui rendre tout le peuple des Connoiſſeurs vrais ou prétendus ? Avec quel enthouſiaſme les Commentateurs n'en feroient-ils pas l'éloge dans de gros *in-folio* ! Cependant les Anciens nous ont laiſſé peu de monumens dont l'idée ſoit plus grande, plus hardie, l'exécution plus réguliere & plus magnifique. Pour

moi, je ne craindrois pas ſur de bonnes autorités de mettre le *Winter-Caſtel* à côté même des ruines du Coliſée.

Il eſt rare qu'on rende juſtice à ſes Contemporains, quand cette juſtice exige qu'on les admire. Il en eſt de ce beau morceau d'architecture, comme de pluſieurs ouvrages d'eſprit. Tel homme loue les Vers de la *Henriade* & de *Mérope*, qui les vanteroit avec tranſport, ſi vous les aviez faits du tems d'*Auguſte*. Non-ſeulement on n'aime pas à voir ſes Supérieurs trop près de ſoi, mais on n'a pas le courage d'en croire ſon ſentiment. Bien des gens ont beſoin que le ſuffrage de pluſieurs ſiecles ne leur permette pas de douter qu'ils ſont dans l'admiration.

Pour revenir à cette fameuſe Caſcade, elle n'étoit pas finie à divers égards. Il n'y avoit, dans le voiſinage,

aucune maiſon propre pour recevoir une Cour qui eût voulu en jouir. Il n'y avoit point de jardins pour l'accompagner, tout cela a été fait & exécuté par le Landgrave régnant, avec une étonnante célérité. Des jardins charmans ſont éclos, en quelque ſorte, comme ſous la baguette des Fées. Ils ſont dans le goût anglois, & il eſt difficile d'imaginer rien de plus varié & de plus délicieux.

J'écris ici de *Geiſmar*, qui ſera encore un autre monument du goût du Landgrave. Ce lieu n'étoit connu, il y a quelques années, que par ſes eaux minérales, & ſes bains, déja célebres par la cure de pluſieurs maladies opiniâtres. Mais il n'y avoit guere de commodités pour en jouir. Dans l'eſpace de quelques années, on y a vu naître, ſi je puis ainſi dire, une maiſon auſſi élégante que vaſte & commode, des pro-

menades magnifiques, des jardins charmans, des bâtimens où les malades, & ceux qui ſe portent bien, trouvent tout ce qui peut contribuer à l'utilité & à l'agrément d'un pareil ſéjour. Les plaiſirs, les fêtes, les ſpectacles y ſuivent la Cour, & pendant que les eaux guériſſent des maladies réelles, ces amuſemens guériſſent de l'ennui, ſi pourtant il y a une maladie plus réelle que celle-là.

Il faut convenir, Monſieur, que malgré toute la vertu attribuée aux ſiecles paſſés, & à la perverſité du nôtre, il eſt difficile de ſe perſuader, que les Heſſois d'aujourd'hui doivent regretter beaucoup le ſort des Cattes, leurs Ancêtres. Il me ſemble probable, que la Cour éclairée & polie d'un Prince, plein d'affabilité & de bonté, qui attire auprès de lui tous les talens utiles & agréables, vaut bien la Cour

du Prince *Arpus*, ou telle autre Cour de l'ancienne Germanie, où l'on paſſoit ſa vie à ſe battre, s'enivrer & dormir, ou à ſe régaler avec de l'hydromel & de la chair de cheval.

Je vous avoue encore que quand je compare les Spectacles qui ſe donnoient dans ces Cours anciennes, & ceux où j'ai aſſiſté depuis que je ſuis ici, je ne puis m'empêcher de préférer notre préſent ſiecle, tout corrompu qu'il eſt. J'aime mieux voir jouer par des Comédiens François, ſur le Théatre de *Geiſmar*, *Mahomet* ou l'*Ecoſſaiſe*, que de voir ſacrifier tout vivans des priſonniers de guerre, par les mains d'un Druide, ou d'une Prêtreſſe, au milieu d'un cercle de guerriers féroces & fanatiques.

Je ſais que dans la ſuite des ſiecles, les Heſſois perfectionnerent bien leur Théatre; car je vois qu'au treizieme

ſiecle, Frere *Conrard de Marbourg*, de l'Ordre de *S. Dominique*, & Grand Inquiſiteur de la Province d'Allemagne, compoſa une Tragédie, où l'on voyoit quelques centaines d'Hérétiques jetés au feu, & que la Landgrave *Sainte Eliſabeth*, ſa bonne amie, lui prêta ſa Troupe & ſon Théatre pour l'exécution de ce Drame, qui fut joué, en effet, avec toute la pompe & la décence convenable, & à la grande ſatisfaction des Spectateurs. Malgré tout cela, je perſiſte à me déclarer pour la Heſſe moderne, quoiqu'on n'y mange plus de chevaux, & qu'on n'y brûle plus les Priſonniers ni les Hérétiques. Je me ſens une ſorte de foible, ou pour parler ſérieuſement, une reconnoiſſance & une vénération réelle, pour ceux qui travaillent à adoucir les mœurs des hommes, à les éclairer, à les rendre raiſonnables, tolérans, induſ-

trieux à ajouter aux commodités & aux agrémens de la vie. Voilà, Monsieur, en peu de mots, les grands objets de l'administration du Landgrave; Voilà ce qui l'a caractérisé, & ce qui ne m'a pas permis de me refuser au plaisir de vous en écrire, en attendant que les fonctions d'Historien, qu'on m'a confiées, me donnent le droit d'en entretenir le public en détail.

LETTRE

De M. de Voltaire à M. Mallet.

Ferney, Mai 1774.

VIVEZ heureux, mon cher Philoſophe, chez un Prince rempli de mérite & de juſtice, tandis que vos compatriotes ont eſſuyé un peu de tracaſſerie. Le travail, que vous allez entreprendre, eſt agréable de toute façon. Vous aurez plus d'une fois occaſion de déployer dans votre ouvrage cet eſprit de ſageſſe & de tolérance, ſi néceſſaire à la Société, & ſi inconnu encore dans plus d'un pays de l'Europe. Figurez-vous qu'il eſt plus difficile de faire entrer un bon livre à *Vienne* qu'à *Rome*. Par quelle fatalité malheureuſe les hommes ſont-ils venus au point de craindre qu'on ne penſe ? N'eſt-ce pas afficher

afficher ſa turpitude, que de conſigner la vérité aux portes, comme une étrangere, à qui on ne veut pas donner l'hoſpitalité.

Bon ſoir ſi je ſuis encore en vie : quand vous reviendrez, venez parler raiſon à *Ferney*. Mettez-moi, je vous prie, aux pieds de Monſeigneur le Landgrave, qui entend très-bien raiſon, & conſervez un peu d'amitié pour le vieux malade.

LETTRE

*A Madame de L****

MADAME,

J'ai reçu les Mémoires que vous avez bien voulu m'envoyer touchant votre Procès. Je ne ſuis point Avocat, j'ai ſeptante & ſix ans bientôt, je ſuis très-malade, & je vais finir le Procès que j'ai avec la Nature. Je n'ai entendu parler du vôtre que très-confuſément, je ne connois point de ſupplément aux Cauſes célebres dont vous me parlez. Je vois par vos Mémoires, les ſeuls que j'ai lus, que cette cauſe n'eſt point célebre, mais qu'elle eſt fort triſte. Je ſouhaite que la paix & l'union s'établiſſent dans votre famille : c'eſt le plus grand des biens. Il vaut mieux prendre

des arbitres que de plaider. La raiſon & le véritable intérêt cherchent toujours des accommodemens. L'intérêt mal entendu & l'aigreur mettent les procédures à la place des procédés : voilà en général toute ma connoiſſance du Barreau.

Votre Lettre, Madame, me paroît remplie des meilleurs.... &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A M. DE BELLOI.

JE SUIS bien touché, Monſieur, de vos ſentimens nobles, de votre Lettre & de vos Vers. Il n'y a point de piece de Théatre qui ait excité en moi tant de ſenſibilité. Vous faites plus d'honneur à la Littérature que certains Critiques ne peuvent lui faire de honte. On reconnoît bien en vous le véritable talent..... il eſt plein de bonté & exempt d'envie..... Il eſt vrai que nos Beaux-Arts penchent un peu vers leur chûte; mais ce qui me conſole, c'eſt que vous êtes jeune, & que vous aurez tout le tems de former des Auteurs & des Acteurs. Les vers que vous m'envoyez ſont charmans : j'ai avec moi M. & Madame *de la Harpe*, qui en ſentent tout le prix auſſi bien que ma niece.

Il y a long-tems que nous aurions joué le *Siége de Calais* ſur notre petit Théatre de *Ferney*, ſi notre compagnie eût été plus nombreuſe; nous ne pouvons malheureuſement jouer que des pieces où il y a peu d'Acteurs..... dès que vous aurez donné votre *Gabrielle de Vergi*, notre petit Théatre s'en ſaiſira. On ne s'eſt pas mal tiré de *la Partie de Chaſſe de Henri IV* de M. *Collé*. Où eſt le tems que je n'avois que ſeptante ans? Je vous aſſure que je jouois les vieillards parfaitement. Ma niece faiſoit verſer des larmes, & c'eſt-là le grand point.....

Adieu, Monſieur, vous me faites aimer plus que jamais les Arts que j'ai cultivés toute ma vie. Je vous remercie, je vous aime & je vous eſtime trop pour employer ici les vaines formules ordinaires, qui n'ont pas certainement été inventées par l'amitié.

A M. LE BARON D'ESPAGNAC,

Qui lui avoit envoyé l'Éloge du Maréchal de Catinat, fait par M. l'Abbé d'Eſpagnac ſon fils.

A Ferney, le 3 Septembre 1775.

LE jeune homme, Monſieur, que vous intitulez Bachelier en Théologie, me paroît Bachelier dans votre grand art de la guerre, & plus fait pour remplir la place du Maréchal *de Catinat*, que celle d'un Pere de l'Egliſe. Il a trop d'eſprit & d'imagination pour s'en tenir ſeulement à la Sorbonne. Je ne puis trop reconnoître la bonté que vous avez eue de m'envoyer ſon ouvrage. On croiroit que l'Auteur a fait pluſieurs campagnes, & qu'il a paſſé plus d'un quartier d'hyver à la Cour.

Je vous remercie du fond de mon cœur, vous & cet illuſtre Bachelier; quand je ſonge que les Maréchaux *de Catinat* & *de Saxe*, ont été immortaliſés dans la même Maiſon, & que c'eſt à elle que je dois une lecture ſi intéreſſante, je me ſens pénétré de reconnoiſſance autant que de plaiſir.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect, du Maréchal de Camp & du Bachelier,

MONSIEUR,

Le très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur.

Le vieux Malade.

LETTRE

De M. de Mirbeck, Avocat aux Conſeils, & Secrétaire du Roi, en lui envoyant un exemplaire de la Requête des Habitans du Mont-Jura.

23 Décembre 1776.

MONSIEUR,

Je prends la liberté de vous adreſſer un exemplaire de la Requête au Roi, que j'ai fait imprimer pour les malheureux habitans du *Mont-Jura* au nombre de douze mille.

Je ſens, Monſieur, combien ma foible plume vous paroîtra peu digne de cette cauſe intéreſſante, & combien il eſt téméraire d'oſer adreſſer cette eſquiſſe aride & heurtée au Peintre ſu-

blime & immortel de tant de tableaux, où reſpirent à la fois l'humanité, la Philoſophie & l'éloquence.

Forcé de me livrer dans cette Requête à des diſcuſſions ſeches, je regrettois à chaque ligne, de ne pouvoir réchauffer mon ouvrage des flammes de votre génie. Il me ſemble qu'au lieu de défendre la cauſe de ces infortunés habitans, je la trahiſſois en quelque ſorte involontairement, en reſtant, malgré moi, au-deſſous de l'idée que je m'étois formée de cette défenſe; mais il ne fut permis qu'à *Prométhée* de dérober le feu céleſte pour animer l'argile.

Je vous envoie donc la ſtatue groſſiere & inanimée que j'ai paitrie de mes mains, elle attend que votre ſouffle lui donne la vie.

L'intérêt que vous prenez à l'objet de l'affaire, vous inſpirera d'ailleurs de l'indulgence. Qu'il eſt beau, Monſieur,

de vous voir empreſſé à conſoler, à ſoutenir, à venger les victimes de l'oppreſſion, & que je m'applaudis de déposer en ce moment aux pieds du plus beau génie de notre ſiecle, l'hommage que lui doivent & ſes compatriotes, qu'il honore, & ſes contemporains, qu'il éclaire, & tous les hommes en général, du bonheur deſquels il n'a ceſſé de s'occuper!

RÉPONSE

De M. de Voltaire.

A Ferney, le 9 Janvier 1777.

JE ne puis trop vous remercier du Mémoire que vous avez eu la bonté de m'envoyer : il me paroît excellent pour le fond & pour la forme. Le commencement eſt plein d'une éloquence touchante, & la fin paroît d'une raiſon convaincante. Mais vos Cliens ont à combattre un ennemi bien plus fort que la raiſon & l'éloquence, c'eſt l'intérêt, & ce qu'il y a de pis, c'eſt que cet intérêt eſt mal entendu. Il eſt certain que les Moines, Chanoines de *S. Claude* pourroient gagner bien davantage avec de bons Fermiers qu'avec des eſclaves. Je ne verrai point la fin de ce

procès, je vais inceſſamment dans un pays où on ne trouve ni eſclaves, ni tyrans.

J'ai l'honneur d'être avec l'eſtime reſpectueuſe que je vous dois.

A M. LE BRUN.

VOUS m'avez accoutumé, Monſieur, à oſer joindre mon nom à celui de *Corneille*, mais ce n'eſt que quand il s'agit de ſa Niece. Nous eſpérons beaucoup d'elle, ma niece & moi. J'eſpere que je vous devrai une des grandes conſolations de ma vieilleſſe, celle d'avoir contribué à l'éducation de la couſine de *Chimène*, de *Cornélie* & de *Camille*. Il faut que je vous diſe encore qu'elle remplit exactement tous les devoirs de la Religion, & que nos Curés & notre Evêque ſont très-contens de la maniere dont on ſe gouverne dans nos terres. Les..... les..... en ſeront peut-être fâchés, mais je ne peux qu'y faire. Les Philoſophes ſervent Dieu & le Roi, quoique ces Meſſieurs en diſent. Nous

ne ſommes à la vérité, ni Janſéniſtes; ni Moliniſtes, ni Frondeurs; nous nous contentons d'être François & Catholiques fort uniment. Cela doit paroître bien horrible à l'Auteur des nouvelles Eccléſiaſtiques. Pour ce malheureux *Waſp*, ce n'eſt qu'un *Marſias* qu'*Apollon* doit écorcher. Je vois aſſez par vos vers & par votre proſe, combien vous devez mépriſer certaines gens qui ſont l'opprobre de notre Littérature. Je vous eſtime autant que je les dédaigne; votre diſtinction entre le Public & le Vulgaire eſt bien d'un homme qui mérite les ſuffrages du Public. Daignez y joindre le mien, & compter ſur la parfaite eſtime, j'oſe dire ſur l'amitié de votre obéiſſant ſerviteur.

VOLTAIRE.

LETTRE

De M. de Voltaire à M. Pigal.

CHer PHIDIAS, votre ſtatue
Me fait mille fois trop d'honneur.
Mais quand votre main s'évertue
A ſculpter votre ſerviteur,
Vous agacez l'eſprit railleur,
Qui depuis ſi long-tems me hue,
. . . . . .
. . . . . .
Attendez que le deſtructeur,
Qui nous conſume & qui nous tue,
Le tems, aidé de mon Paſteur,
Ait, d'un bras exterminateur,
Enterré ma tête chenue.
Que ferez-vous d'un pauvre Auteur,
Dont la taille & le cou de grue,
Et la mine très-peu jouflue,
Feront rire le connoiſſeur?
Sculptez-nous quelque beauté nue,
De qui la chair blanche & dodue
Séduiſe l'œil du ſpectateur,
Et qui dans ſon ame inſinue
Ces doux deſirs & cette ardeur,
Dont PYGMALION, le Sculpteur,
Votre digne Prédéceſſeur,
Brûla, ſi la Fable en eſt crue.

Au marbre il ſut donner un cœur,
Cinq ſens, inſtrumens du bonheur,
Une ame en ſes ſens répandue ;
Et ſoudain fille devenue,
Cette fille reſta pourvue
De doux appas que ſa pudeur
Ne déroboit point à la vue :
Même elle fut plus diſſolue
Que ſon Pere & ſon Créateur.
Que cet exemple ſi flatteur
Par vos beaux ſoins ſe perpétue !

SUR

SUR L'HISTOIRE ROMAINE.

VOUS avez dit, Meſſieurs, en rendant compte de l'ouvrage de M. *Hocke*, que l'*Hiſtoire Romaine* eſt encore à faire parmi nous, & rien n'eſt plus vrai. Il étoit pardonnable aux Hiſtoriens Romains d'illuſtrer les premiers tems de la République par des Fables, qu'il n'eſt pas permis de tranſcrire que pour les réfuter : tout ce qui eſt contre la vraiſemblance, doit au moins inſpirer des doutes ; mais l'impoſſible ne doit jamais être écrit.

On commence par nous dire que *Romulus* ayant raſſemblé 3300 bandits, bâtit le Bourg de *Rome* de mille pas en quarré : or mille pas en quarré ſuffiroient à peine pour deux métairies ; comment 3300 hommes auroient-ils pu habiter ce Bourg ?

Quels étoient les prétendus Rois de ce ramas de quelques brigands ? N'étoient-ils pas viſiblement des chefs de voleurs qui partageoient un Gouvernement tumultueux avec une petite horde féroce & indiſciplinée ?

Ne doit-on pas, quand on compile l'Hiſtoire ancienne, faire ſentir l'énorme différence de ces Capitaines de bandits, avec de véritables Rois d'une Nation puiſſante ?

Il eſt avéré par l'aveu des Ecrivains Romains, que pendant près de quatre ſiecles, l'Etat Romain n'eut pas plus de dix lieues en longueur & autant en largeur. L'Etat de Genes eſt beaucoup plus conſidérable aujourd'hui que la République Romaine ne l'étoit alors.

Ce ne fut que l'an 360 que *Veïes* fut priſe, après une eſpece de ſiége ou de blocus qui avoit duré dix années. *Veïes* étoit auprès de l'endroit où eſt

aujourd'hui *Civita-Vecchia*, à cinq ou ſix lieues de *Rome*; & le terrein autour de *Rome*, Capitale de l'Europe, a toujours été ſi ſtérile que le Peuple voulut quitter ſa patrie pour aller s'établir à *Veïes*.

Aucune de ſes guerres juſqu'à celle de *Pyrrhus*, ne mériteroit de place dans l'Hiſtoire, ſi elles n'avoient été le prélude de ſes grandes conquêtes: tous ces événemens, juſqu'au tems de *Pyrrhus*, ſont, pour la plupart, ſi petits & ſi obſcurs, qu'il falut les relever par des prodiges incroyables ou par des faits deſtitués de vraiſemblance, depuis l'aventure de la louve qui nourrit *Romulus* & *Remus*, & depuis celles de *Lucrece*, de *Clélie*, de *Curtius*, juſqu'à la prétendue Lettre du Médecin de *Pyrrhus*, qui propoſa, dit-on, aux Romains d'empoiſonner ſon maître, moyennant une récompenſe propor-

tionnée à ce ſervice : quelle récompenſe pouvoient lui donner les Romains, qui n'avoient alors ni or ni argent ? Et comment ſoupçonne-t-on un Médecin Grec d'être aſſez imbécile pour écrire une telle Lettre ?

Tous nos compilateurs recueillent ces Contes ſans le moindre examen ; tous ſont Copiſtes, aucun n'eſt Philoſophe : on les voit tous honorer du nom de *vertueux* des hommes qui au fond n'ont jamais été que des brigands courageux ; ils nous répetent que la vertu romaine fut enfin corrompue par les richeſſes & par le luxe, comme s'il y avoit de la vertu à piller les Nations, & qu'il n'y eut du vice qu'à jouir de ce qu'on a volé. Si on a voulu faire un traité de morale au lieu d'une hiſtoire, on a dû inſpirer encore plus d'horreur pour les déprédations des Romains, que pour l'uſage qu'ils firent

des tréſors ravis à tant de Nations qu'ils dépouillerent l'une après l'autre.

Nos Hiſtoriens modernes de ces tems reculés auroient dû diſcerner au moins les tems dont ils parlent ; il ne faut pas traiter le combat peu vraiſemblable des *Horaces* & des *Curiaces*, l'aventure romaneſque de *Lucrece*, celle de *Clélie*, celle de *Curtius*, comme les batailles de *Pharſale* & d'*Actium* : il eſt eſſentiel de diſtinguer le ſiecle de *Cicéron* de ceux où les Romains ne ſavoient ni lire ni écrire, & ne comptoient les années que par des clous fichés dans le Capitole : en un mot toutes les Hiſtoires Romaines, que nous avons dans les langues modernes, n'ont point encore ſatisfait les Lecteurs.

Perſonne n'a encore recherché avec ſuccès ce qu'étoit un peuple attaché ſcrupuleuſement aux ſuperſtitions, &

qui ne ſut jamais régler le tems des fêtes, qui ne ſut même, pendant près de cinq cents ans, ce que c'étoit qu'un cadran au ſoleil; un Peuple, dont le Sénat ſe piqua quelquefois d'humanité, & dont ce même Sénat immola aux Dieux deux Grecs & deux Gauloiſes, pour expier la galanterie d'une de ſes Veſtales; un Peuple toujours expoſé aux bleſſures, & qui n'eut qu'au bout de cinq ſiecles ſon ſeul & premier Médecin, qui étoit à la fois Chirurgien & Apothicaire.

Le ſeul art de ce Peuple fut la guerre pendant ſix cents années; & comme il étoit toujours armé, il vainquit tour-à-tour les Nations qui n'étoient pas continuellement ſous les armes.

L'Auteur du petit Volume ſur la grandeur & la décadence des Romains, nous en apprend plus que les énormes Livres des Hiſtoriens modernes; il eût

ſeul été digne de faire cette Hiſtoire, s'il eût pu réſiſter ſur-tout à l'eſprit de ſyſtême, & au plaiſir de donner ſouvent des penſées ingénieuſes pour des raiſons.

Un des défauts qui rendent la lecture des nouvelles Hiſtoires Romaines peu ſupportable, c'eſt que les Auteurs veulent entrer dans des détails comme *Tite-Live*, ils ne ſongent pas que *Tite-Live* écrivoit pour ſa Nation, à qui ces détails étoient précieux : c'eſt bien mal connoître les hommes, d'imaginer que des François s'intéreſſeront aux marches & aux contremarches d'un Conſul qui fait la guerre aux Samnites & aux Volſques, comme nous nous intéreſſons à la bataille d'*Ivri* & au paſſage du *Rhin* à la nage.

Toute Hiſtoire ancienne doit être écrite différemment de la nôtre, & c'eſt à ces convenances que les Au-

teurs des Hiſtoires anciennes ont manqué : ils répetent & ils alongent des harangues qui ne furent jamais prononcées; plus ſoigneux de faire parade d'une éloquence déplacée que de diſcuter des vérités utiles : les exagérations ſouvent puériles, les fauſſes évaluations des monnoies de l'antiquité & de la richeſſe des Etats induiſent en erreur les ignorans, & font peine aux hommes inſtruits : on imprime de nos jours qu'*Archimede* lançoit des traits à quelque diſtance que ce fût, qu'il élevoit une galere du milieu de l'eau, & la tranſportoit ſur le rivage en remuant le bout du doigt, qu'il en coûtoit ſix cent mille écus pour nettoyer les égouts de *Rome*, &c.

Les Hiſtoires plus anciennes ſont encore écrites avec moins d'attention : la ſaine Critique y eſt plus négligée; le merveilleux, l'incroyable y domine :

il ſemble qu'on ait écrit pour des enfans plus que pour des hommes : le ſiecle éclairé où nous vivons exige dans les Auteurs une raiſon plus cultivée.

LETTRE

A Madame la C. d. B.

MADAME;

M. *de la B.* m'a dit que vous lui aviez ordonné de m'embraſſer des deux côtés de votre part.

Quoi ! deux baiſers ſur la fin de ma vie !
Quel paſſeport vous daignez m'envoyer !
Dieux ! c'eſt trop d'un, adorable EGERIE ;
Je ſerois mort de plaiſir au premier.

Il m'a montré votre portrait; ne vous fâchez pas, Madame, ſi j'ai pris la liberté de lui rendre les deux baiſers.

Vous ne pouvez empêcher cet hommage,
Foible tribut de quiconque a des yeux,
C'eſt aux mortels d'adorer votre image ;
L'original étoit fait pour les Dieux.

J'ai entendu pluſieurs morceaux de la *Pandore* de M. *de la B.* ils m'ont

paru bien dignes de votre protection ; la faveur donnée aux véritables beaux-arts eſt la ſeule choſe qui puiſſe augmenter l'éclat dont vous brillez.

Daignez agréer, Madame, le profond reſpect d'un vieux ſolitaire, dont le cœur n'a preſque plus d'autre ſentiment que celui de la reconnoiſſance.

LETTRE

De M. de Voltaire à M. Deſmahis.

AInſi BACHAUMONT & CHAPELLE
Ecrivoient dans le bon vieux tems;
Et leurs ſimples amuſemens
Ont rendu leur gloire immortelle.
Occupés d'un heureux loiſir,
Eloignés de s'en faire accroire,
Ils n'ont cherché que le plaiſir,
Et ſont au temple de mémoire.
Vous avez leur art enchanteur
D'embellir une bagatelle.
Ils vous ont ſervi de modele,
Et vous auriez été le leur.

Mais ils écrivoient au gros gourmand, au buveur *Brouſſin*, avec lequel ils ſoupoient; & vous n'écrivez, Meſſieurs, qu'à un vieux Philoſophe qui cultive la terre. Je finis comme *Virgile* commença, par les Géorgiques: voilà tout ce que j'avois de commun

avec lui. J'y ajoute encore que les *Horaces* de nos jours m'écrivent de très-jolis vers.

Souvenez-vous qu'*Horace* fit un voyage vers *Naples*, où il rencontra ce *Virgile*, qui, disoit-il, étoit un très-bon homme aussi; mais ce n'est pas assez pour de beaux-esprits de *Paris*, que je sois bon-homme; il faudroit quelque chose de mieux pour vous faire entreprendre le voyage des Alpes, qui n'est pas si plaisant que celui d'*Horace*, votre devancier.

Je crois que, malgré les mauvais livres qui pleuvent, il y a encore dans *Paris* assez de goût, pour que les Commis de la Poste n'ignorent pas la demeure des gens de votre espece. Vous ne m'avez point donné d'adresse. Je présente à tout hazard mes obéissances très-humbles à nos deux confreres. Le Gentil-Homme ordinaire

du Roi eſt doublement mon camarade ; car le Roi m'a conſervé mon brevet ; mais le Dieu des vers m'a ôté le ſien.

Rien de ſi triſte qu'un Poëte Vétéran : *Nunc itaque & verſus & cætera Ludicra pono.* Mais j'aime paſſionnément les vers, quand on en fait comme vous. Je me borne à vous lire, & à vous dire combien je vous aime tous deux.

LETTRE

De M. de Voltaire à M. Colini.

Ferney, le 26 Janvier 1778.

LE vieux malade, mon cher ami, n'a pas été en état de vous répondre au commencement de cet hiver. La nature a donné à mon ame un étui très-foible & très-mauvais, qui ne peut guere ſoutenir, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le voiſinage des Alpes, & les inondations de neige. Ma décrépitude eſt accablée de plus d'une maniere. Je n'en ſuis pas moins ſenſible à votre ſouvenir & à votre amitié.

Je vous fais mon compliment ſur le bonheur que vous avez de ſervir un Maître, dont la tête eſt actuellement

ornée de deux belles Couronnes Electorales.

La nouvelle des trente mille Autrichiens campés à *Straubingen*, alarme nos pacifiques Suiſſes. Je ne puis m'imaginer que l'Empereur veuille, pour ſon coup d'eſſai, vous faire la guerre. On dit qu'il ne s'agit que d'un paſſage. Mais ne peut-on point paſſer ſans avoir trente mille hommes à ſa ſuite? Je ne ſuis pas politique; je me borne, mon cher ami, à vous ſouhaiter de la paix & du bonheur.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

Le vieux Malade V.

Fin du Sixieme & dernier Volume.

TABLE

TABLE DES MATIERES

DU SIXIEME VOLUME.

Lettre à M. de la Faye, Page 1
— *au Docteur Swift*, 8
— *au même*, 10
— *au même*, 11
— *à MM. les Auteurs du Nouvelliſte du Parnaſſe*, 13
— *au R. P. Porée*, 34
— *au Traducteur d'un Poëme latin ſur le Printems*, 36
— *ſur Mademoiſelle Lenclos*, 40
— *à M. Broſſette*, 56
— *à M. de la Rocque*, 60
— *à M. de la Mare, Editeur de la Tragédie de Jules-Céſar*, 62
— *à M. Berger*, 68
— *à M. de Maupertuis*, 71
— *à M. Dagieux*, 74
Réponſe d'un Académicien de Berlin à un Académicien de Paris, 79
Lettre de M. de Voltaire à M. Roques, 83
— *au même*, 89
— *au même*, 98
— *au même*, 103
— *au même*, 109
— *au même*, 113
— *au même*, 114

Lettre à Sa Majeſté Pruſſienne, Page 120
— *à M. Roques*, 124
— *à M. Konig*, 143
— *à M. Formey*, 160
— *à un Ami de M. de Voltaire*, 163
— *à M. T. à Paris*, 166
— *au Sieur Jean Neaume, Libraire*, 171
Fragment d'une Lettre à M. Damilaville, 174
Lettre à M. d'Alembert, 185
— *à M. de Luchet*, 190
— *à M. de Bielfeld*, 192
*Lettre de M. le Comte de*** à M. de Voltaire, à l'occaſion du nouvel an*, 195
Réponſe de M de Voltaire, 199
Lettre de M. le Chev. du C... 201
Réponſe de M. de Voltaire, 204
Lettre de M. de Voltaire à M. Colini, 205
— *au même*, 207
— *au même*, 210
— *au même*, 212
Réponſe de M. Colini, 221
*Lettre à M. H. P. *** à Verſailles*, 230
— *à l'Auteur des repréſentations, &c.* 232
— *à l'Auteur du Mercure*, 237
— *à M. Norberg*, 244
Lettre de M. Pinto, 256
Réponſe de M. de Voltaire, 258
Lettre aux Auteurs du Journal Encyclopédique, 261
— *au Prince de Ligne*, 266
— *A S. A. S. Monſeigneur le Landgrave de Heſſe*, 267
— *au même*, 270

— *A S. A. S. Monſeigneur le Landgrave de Heſſe*, Page 274
— *au même*, 276
— *au même*, 279
— *au même*, 281
— *au même*, 282
— *au même*, 285
Réponſe de M. de Voltaire à M. le Comte de Marini, 287
Lettre de M. de Voltaire à M. de Lamotte, 291
— *au même*, 294
— *au même*, 296
— *au même*, 299
— *au même*, 301
— *au même*, 303
Lettre de M. de Lamotte à M. de Voltaire, 305
Réponſe de M. de Voltaire, 308
Lettre ſur les plus célebres Auteurs du ſiecle de Louis XIV, 309
— *à M. le Chevalier de Pezay*, 314
— *à M. l'Ambaſſadeur de Ruſſie*, 321
Lettre de M. de Voltaire, ſur la définition & l'analogie du mot idiotiſme, *à M. le Jeune de la Croix*, 324
— *au même*, 327
Lettre à Voltaire, ſouverain Pontife des Muſes, 329
Réponſe de M. de Voltaire, 332
Lettre de M de Voltaire à l'Auteur de l'Addition aux Trois Siecles, 334
— *à M. le Chevalier du Coudray*, 336
— *aux Auteurs de la Gazette Littéraire*, 338
— *à M. de la Harpe*, 346

Lettre de M. le Professeur Mallet à M. de Voltaire, 359
Réponse de M. de Voltaire, 368
Lettre à Madame de L... 370
— *à M. de Belloi*, 372
Lettre de M. de Mirbeck à M. de Voltaire, 376
Réponse de M. de Voltaire, 379
Lettre de M. de Voltaire à M. le Brun, 381
— *à M. Pigal*, 383
— *sur l'Histoire Romaine*, 385
— *à Madame la C. d. B.* 394
— *à M. Desmahis*, 396
— *à M. Colini*, 399

Fin de la Table.

ERRATA.

PAGE 37, qui fuient la jeunesse; *lisez* avec la jeunesse.

Page 128, que je traitois sa Cour philosophe assemblée de Nains; *lis.* d'Assemblée, &c.

Page 174, je n'en ai jamais fait de farce italienne; *lis.* je n'ai jamais fait, &c.

Page 167, Votre Alteſſe Sénériſſime; *lis.* ſéréniſſime.

Même page, Lettre de M. *de Voltaire*; *ajoutez* à S. A. S. Monseigneur le Landgrave de Hesse.

4.K.6.306

00526736O
CFIE00270g

CB